

Le Clézio, Jean- Marie Gustave - Mondo & Autres Histoires

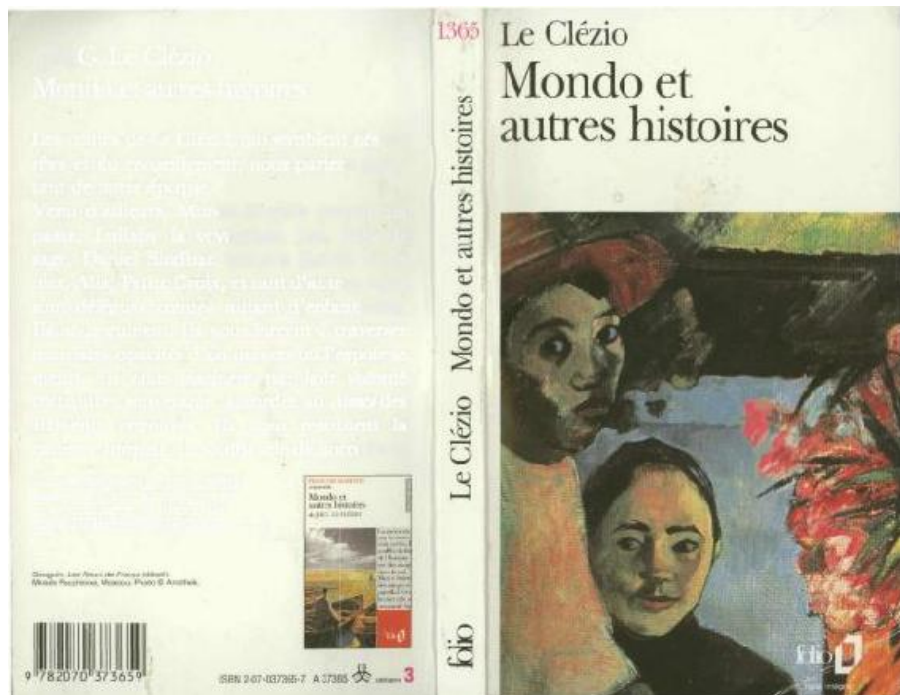
Unknown

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Le Clézio, Jean- Marie Gustave - Mondo & Autres Histoires

Unknown



J.M.G. Le Clézio

Mondo et autres histoires

Les contes de Le Clézio, qui semblent nés du rêve et du recueillement, nous parlent pour- tant de notre époque.

Venu d'ailleurs, Mondo le petit garçon qui passe, Lullaby la voyageuse, Jon, Juba le sage, Daniel Sindbad qui n'a jamais vu la mer, Alia, Petite Croix, et tant d'autres, nous sont délégués comme autant d'enfants-fées. Ils nous guident. Ils nous forcent à traverser les tristes opacités d'un univers où l'espoir se meurt. Ils nous fascinent par leur volonté tranquille, souveraine, accordée au *silence* des éléments retrouvés. Ils nous restituent la cadence limpide du souffle, clé de notre âme. Un commentaire de cette œuvre,

assorti de nombreux documents

et témoignages, est disponible

dans la collection Foliothèque, n° 47.

Ce livre vous est proposé par Tàri & Lenwë

A propos de nos e-books :

! Nos e-books sont imprimables en double-page A4, en conservant donc la mise en page du livre original. L'impression d'extraits est bien évidemment tout aussi possible.

! Nos e-books sont en mode texte, c'est-à-dire que vous pouvez lancer des recherches de mots à partir de l'outil intégré d'Acrobat Reader, ou même de logiciels spécifiques comme Copernic Desktop Search et Google Desktop Search par exemple. Après quelques réglages, vous pourrez même lancer des recherches dans tous les e-books simultanément !

! Nos e-books sont vierges de toutes limitations, ils sont donc reportables sur d'autres plateformes compatibles Adobe Acrobat sans aucune contrainte.

Comment trouver plus d'e-books ?

! Pour consulter nos dernières releases, il suffit de taper « tarilenwe » dans l'onglet de recherche de votre client eMule.

! Les mots clé «ebook», «ebook fr» et «ebook français» par exemple vous donneront de nombreux résultats.

! Vous pouvez aussi vous rendre sur les sites <http://mozambook.free.fr/> (Gratuits) et <http://www.ebookslib.com/> (Gratuits et payants)

Ayez la Mule attitude !

! Gardez en partage les livres rares un moment, pour que d'autres aient la même chance que vous et puissent trouver ce qu'ils cherchent !

! De la même façon, évitez au maximum de renommer les fichiers ! Laisser le nom du releaser permet aux autres de retrouver le livre plus rapidement

! Pensez à mettre en partage les dossiers spécifiques ou vous rangez vos livres.

! Les écrivains sont comme vous et nous, ils vivent de leur travail. Si au hasard d'un téléchargement vous trouvez un livre qui vous a fait vivre quelque chose, récompensez son auteur ! Offrez le vous, ou offrez le tout court !

! Une question, brimade ou idée ? Il vous suffit de nous écrire à Tarilenwe@Yahoo.it . Nous ferons du mieux pour vous répondre rapidement !

**En vous souhaitant une très bonne lecture,
Tàri & Lenwë**

Ce livre vous est proposé par Tàri & Lenwë

A propos de nos e-books :

! Nos e-books sont imprimables en double-page A4, en conservant donc la mise en page du livre original. L'impression d'extraits est bien évidemment tout aussi possible.

! Nos e-books sont en mode texte, c'est-à-dire que vous pouvez lancer des recherches de mots à partir de l'outil intégré d'Acrobat Reader, ou même de logiciels spécifiques comme Copernic Desktop Search et Google Desktop Search par exemple. Après quelques réglages, vous pourrez même lancer des recherches dans tous les e-books simultanément !

! Nos e-books sont vierges de toutes limitations, ils sont donc reportables sur d'autres plateformes compatibles Adobe Acrobat sans aucune contrainte.

Comment trouver plus d'e-books ?

! Pour consulter nos dernières releases, il suffit de taper « tarilenwe » dans l'onglet de recherche de votre client eMule.

! Les mots clé «ebook», «ebook fr» et «ebook français» par exemple vous donneront de nombreux résultats.

! Vous pouvez aussi vous rendre sur les sites <http://mozambook.free.fr/> (Gratuits) et <http://www.ebookslib.com/> (Gratuits et payants)

Ayez la Mule attitude !

! Gardez en partage les livres rares un moment, pour que d'autres aient la même chance que vous et puissent trouver ce qu'ils cherchent !

! De la même façon, évitez au maximum de renommer les fichiers ! Laisser le nom du releaser permet aux autres de retrouver le livre plus rapidement

! Pensez à mettre en partage les dossiers spécifiques où vous rangez vos livres.

! Les écrivains sont comme vous et nous, ils vivent de leur travail. Si au hasard d'un téléchargement vous trouvez un livre qui vous a fait

vivre quelque chose, récompensez son auteur ! Offrez le vous, ou offrez le tout court !

! Une question, brimade ou idée ? Il vous suffit de nous écrire à Tarilenwe@Yahoo.it . Nous ferons du mieux pour vous répondre rapidement !

**En vous souhaitant une très bonne lecture,
Tàri & Lenwë**

*« Hé quoi ! Vous demeurez à Bagdad,
et vous ignorez que c'est ici la
demeure du Seigneur Sindbad le
Marin, de ce fameux voyageur qui a
parcouru toutes les mers que le soleil
éclaire ? »*

Histoire de Sindbad le Marin

Mondo

L

Personne n'aurait pu dire d'où venait Mondo. Il était arrivé un jour, par hasard, ici dans notre ville, sans qu'on s'en aperçoive, et puis on s'était habitué à lui. C'était un garçon d'une dizaine d'années, avec un visage tout rond et tranquille, et de beaux yeux noirs un peu obliques. Mais c'était surtout ses cheveux qu'on remarquait, des cheveux brun cendré qui changeaient de couleur selon la lumière, et qui paraissaient presque gris à la tombée de la nuit.

On ne savait rien de sa famille, ni de sa maison. Peut-être qu'il n'en avait pas. Toujours, quand on ne s'y attendait pas, quand on ne pensait pas à lui, il apparaissait au coin d'une rue, près de la plage, ou sur la place du marché. Il marchait seul, l'air décidé, en regardant autour de lui. Il était habillé tous les jours de la même façon, un pantalon bleu en denim, des chaussures de tennis, et un T-shirt vert un peu trop grand pour lui.

Quand il arrivait vers vous, il vous regardait bien en face, il souriait, et ses yeux étroits devenaient deux fentes brillantes. C'était sa façon de saluer. Quand il y avait quelqu'un qui lui plaisait, il l'arrêtait et lui demandait tout simplement :

Mondo

Mondo

« Est-ce que vous voulez m'adopter ? » le connaissaient bien. Il venait sur la place de bonne Et avant que les gens soient revenus de leur surprise, heure, pour être sûr d'être engagé, et quand les il était déjà

loin.

camionnettes bleues commençaient à arriver, les gens Qu'est-ce qu'il était venu faire ici, dans cette ville? le voyaient et criaient son nom : Peut-être qu'il était arrivé après avoir voyagé long- « Mondo ! Oh Mondo ! »

temps dans la soute d'un cargo, ou dans le dernier Quand le marché était fini, Mondo aimait bien wagon d'un train de marchandises qui avait roulé glaner. Il se faufilait entre les étals, et il ramassait ce lentement à travers le pays, jour après jour, nuit après qui était tombé par terre, des pommes, des oranges, nuit. Peut-être qu'il avait décidé de s'arrêter, quand il des dattes. Il y avait d'autres enfants qui cherchaient, avait vu le soleil et la mer, les villas blanches et les et aussi des vieux qui remplissaient leurs sacs avec des jardins de palmiers. Ce qui est certain, c'est qu'il feuilles de salade et des pommes de terre. Les mar- venait de très loin, de l'autre côté des montagnes, de chands aimaient bien Mondo, ils ne lui disaient jamais l'autre côté de la mer. Rien qu'à le voir, on savait qu'il rien. Quelquefois, la grosse marchande de fruits qui n'était pas d'ici, et qu'il avait vu beaucoup de pays. Il s'appelait Rosa lui donnait des pommes ou des bana- avait ce regard noir et brillant, cette peau couleur de nes qu'elle prenait sur son étal. Il y avait beaucoup de cuivre, et cette démarche légère, silencieuse, un peu de bruit sur la place, et les guêpes volaient au-dessus des travers, comme les chiens. Il avait surtout une élé- tas de dattes et de raisins secs.

gance et une assurance que les enfants n'ont pas Mondo restait sur la place jusqu'à ce que les camion- d'ordinaire à cet âge, et il aimait poser des questions nettes bleues soient reparties. Il attendait l'arroseur étranges qui ressemblaient à des devinettes. Pourtant, public qui était son ami. C'était un grand homme il ne savait pas lire ni écrire.

maigre habillé d'un survêtement bleu marine. Mondo Quand il est arrivé ici, dans notre ville, c'était avant aimait bien le regarder manier sa lance, mais il ne lui l'été. Il faisait déjà très chaud, et il y avait chaque soir parlait jamais. L'arroseur public dirigeait le jet d'eau plusieurs incendies sur les collines. Le matin, le ciel sur les ordures et les faisait courir devant lui comme était invariablement bleu, tendu, lisse, sans un nuage. des bêtes, et il y avait un nuage de gouttes qui montait Le vent soufflait de la mer, un vent sec et chaud qui dans l'air. Ça faisait un bruit d'orage et de tonnerre, desséchait la terre et attisait les feux. C'était un jour de l'eau fusait sur la chaussée et on voyait des arcs-en-ciel marché. Mondo est arrivé sur la place, et il a com- légers au-dessus des voitures arrêtées. C'était pour cela mencé à circuler entre les camionnettes bleues des que Mondo était l'ami de l'arroseur. Il aimait les maraîchers. Tout de suite il a trouvé du travail, parce

gouttes fines qui s'envolaient, qui retombaient comme que les maraîchers ont toujours besoin d'aide pour la pluie sur les carrosseries et sur les pare-brise. décharger leurs cageots.

L'arroseur public aimait bien Mondo, lui aussi, mais il Mondo travaillait pour une camionnette, puis, ne lui parlait pas. D'ailleurs, ils n'auraient pas pu se quand il avait fini, on lui donnait quelques pièces et il dire grand-chose à cause du bruit de la lance. Mondo allait voir une autre camionnette. Les gens du marché regardait le long tuyau noir qui tressautait comme un

Mondo

Mondo

serpent. Il avait très envie d'essayer d'arroser, lui Il y avait des gens qui auraient bien voulu, parce que aussi, mais il n'osait pas demander à l'arroseur de lui Mondo avait l'air gentil, avec sa tête ronde et ses yeux prêter sa lance. Et puis, peut-être qu'il n'aurait pas eu brillants. Mais c'était difficile. Les gens ne pouvaient la force de rester debout, parce que le jet d'eau était pas l'adopter comme cela, tout de suite. Ils commen- très puissant.

çaient à lui poser des questions, son âge, son nom, son Mondo restait sur la place jusqu'à ce que l'arroseur adresse, où étaient ses parents, et Mondo n'aimait pas public ait fini d'arroser. Les gouttes fines tombaient beaucoup ces questions-là. Il répondait : sur son visage et mouillaient ses cheveux, et c'était « Je ne sais pas, je ne sais pas. »

comme une brume fraîche qui faisait du bien. Quand Et il s'en allait en courant.

l'arroseur public avait fini, il démontait son tuyau et il Mondo avait trouvé beaucoup d'amis, rien qu'en s'en allait ailleurs. Alors il y avait toujours des gens qui marchant dans les rues. Mais il ne parlait pas à tout le arrivaient et qui regardaient la chaussée mouillée en monde. Ce n'étaient pas des amis pour parler, ou pour disant :

jouer. C'étaient des amis pour saluer au passage, très « Tiens ? Il a plu ? »

vite, avec un clin d'œil, ou pour faire un signe de la Après, Mondo partait voir la mer, les collines qui main, au loin, de l'autre côté de la rue. C'étaient des brûlaient, ou bien il allait à la recherche de ses autres amis aussi pour manger, comme la dame boulangère amis.

qui lui donnait tous les jours un morceau de pain. Elle A cette époque-là, il n'habitait vraiment nulle part. Il avait un vieux visage rose, très régulier et très lisse dormait dans des cachettes, du côté de la plage, ou comme une statue italienne. Elle était toujours habil- même plus loin, dans les rochers blancs à la sortie de la lée de noir et ses cheveux blancs tressés étaient coiffés ville. C'étaient de bonnes cachettes où personne n'au- en chignon. Elle avait d'ailleurs un nom italien, elle rait

pu le trouver. Les policiers et les gens de l'Assis- s'appelaient Ida, et Mondo aimait bien entrer dans son tance n'aiment pas que les enfants vivent comme cela, magasin. Quelquefois il travaillait pour elle, il allait en liberté, mangeant n'importe quoi et dormant n'im- porter du pain chez les commerçants du voisinage. porte où. Mais Mondo était malin, il savait quand on le Quand il revenait, elle coupait une grosse tranche dans cherchait et il ne se montrait pas.

un pain rond et elle la lui tendait, enveloppée dans du Quand il n'y avait pas de danger, il se promenait papier transparent. Mondo ne lui avait jamais toute la journée dans la ville, en regardant ce qui se demandé de l'adopter, peut-être parce qu'il l'aimait passait. Il aimait bien se promener sans but, tourner vraiment bien et que ça l'intimidait.

au coin d'une rue, puis d'une autre, prendre un Mondo marchait lentement vers la mer en mangeant raccourci, s'arrêter un peu dans un jardin, repartir. le morceau de pain. Il le cassait par petits bouts, pour Quand il voyait quelqu'un qui lui plaisait, il allait vers le faire durer, et il marchait et mangeait sans se lui, et il lui disait tranquillement : presser. Il paraît qu'il vivait surtout de pain, à cette « Bonjour. Est-ce que vous ne voulez pas époque-là. Tout de même il gardait quelques miettes m'adopter? »

pour donner à des amies mouettes.

Mondo

Mondo

Il y avait beaucoup de rues, des places, un jardin Quand Mondo avait entendu l'histoire de Kit Carson, public, avant de sentir l'odeur de la mer. D'un coup, il reprenait l'illustré et il remerciait le retraité. elle arrivait dans le vent, avec le bruit monotone des « Au revoir ! » disait le retraité.

vagues.

« Au revoir ! » disait Mondo.

A l'extrémité du jardin, il y avait un kiosque à Mondo marchait vite jusqu'à la jetée qui avance au journaux. Mondo s'arrêtait et choisissait un illustré. Il milieu de la mer. Mondo regardait un instant la mer, hésitait entre plusieurs histoires d'Akim, et finalement en serrant les paupières pour ne pas être ébloui par les il achetait une histoire de Kit Carson. Mondo choisit- reflets du soleil. Le ciel était très bleu, sans nuages, et sait Kit Carson à cause du dessin qui le représentait les vagues courtes étincelaient.

vêtu de sa fameuse veste à lanières. Puis il cherchait un Mondo descendait le petit escalier qui conduit aux banc pour lire l'illustré. Ce n'était pas facile, parce brisants. Il aimait beaucoup cet endroit. La digue de qu'il fallait que sur le banc il y ait quelqu'un qui puisse pierre

était très longue, bordée de gros blocs de ciment lire les paroles de l'histoire de Kit Carson. Juste avant rectangulaires. Au bout de la digue, il y avait le phare. midi, c'était la bonne heure, parce qu'à ce moment-là il Les oiseaux de mer glissaient dans le vent, planaient, y avait toujours plus ou moins des retraités des Postes tournaient lentement en poussant des gémissements qui fumaient leur cigarette en s'ennuyant. Quand d'enfant. Ils volaient au-dessus de Mondo, ils frôlaient Mondo en avait trouvé un, il s'asseyait à côté de lui sur sa tête et l'appelaient. Mondo jetait les miettes de pain le banc, et il regardait les images en écoutant l'histoire. le plus haut qu'il pouvait, et les oiseaux de mer les Un Indien debout les bras croisés devant Kit Carson attrapaient au vol.

disait :

Mondo aimait marcher ici, sur les brisants. Il sautait « Dix lunes ont passé et mon peuple est à bout. d'un bloc à l'autre, en regardant la mer. Il sentait le Qu'on déterre la hache des Anciens ! »

vent qui appuyait sur sa joue droite, qui tirait ses Kit Carson levait la main.

cheveux de côté. Le soleil était très chaud, malgré le « N'écoute pas ta colère, Cheval Fou. Bientôt on te vent. Les vagues cognaient sur la base des blocs de rendra justice. »

ciment en faisant jaillir les embruns dans la lumière. « C'est trop tard », disait Cheval Fou. « Vois ! » De temps en temps, Mondo s'arrêtait pour regarder Il montrait les guerriers massés au bas de la colline. la côte. Elle était loin déjà, une bande brune semée de « Mon peuple a trop attendu. La guerre va commen- petits parallélépipèdes blancs. Au-dessus des maisons, cer, et vous mourrez, et toi aussi tu mourras, Kit les collines étaient grises et vertes. La fumée des Carson ! »

incendies montait par endroits, faisait une tache Les guerriers obéissaient à l'ordre de Cheval Fou, bizarre dans le ciel. Mais on ne voyait pas de flammes. mais Kit Carson les renversait d'un coup de poing et « Il faudra que j'aille voir là-bas », disait Mondo. s'échappait sur son cheval. Il se retournait encore et il Il pensait aux grandes flammes rouges qui dévo- criait à Cheval Fou :

raient les buissons et les forêts de chênes-lièges. Il « Je reviendrai, et on te rendra justice ! » pensait aussi aux camions des sapeurs-pompier- arrê-

Mondo

Mondo

tés dans les chemins, parce qu'il aimait beaucoup les C'est un de ces après-midi-là qu'il avait fait la connaissance de Giordan le Pêcheur. Mondo avait camions rouges.

entendu à travers le ciment le bruit de pas de quel- A l'ouest, il y avait

aussi comme un incendie sur la qu'un qui marchait sur les brise-lames. Il s'était mer, mais c'était seulement le reflet du soleil. Mondo redressé, prêt à aller se cacher, mais il avait vu cet restait immobile et il sentait les petites flammes des homme d'une cinquantaine d'années qui portait une reflets qui dansaient sur ses paupières, puis il conti- longue gaule sur son épaule, et il n'avait pas eu peur de nuait son chemin, en sautant sur les brise-lames. lui. L'homme était venu jusqu'à la dalle voisine et il Mondo connaissait bien tous les blocs de ciment, ils avait fait un petit signe amical avec la main. avaient l'air de gros animaux endormis, à moitié dans « Qu'est-ce que tu fais là ? »

l'eau, en train de chauffer leurs dos larges au soleil. Ils Il s'était installé sur le brise-lames, et il avait sorti de portaient de drôles de signes gravés sur leurs dos, des son sac de toile cirée toutes sortes de fils et d'hame- taches brunes, rouges, des coquillages incrustés dans le çons. Quand il avait commencé à pêcher, Mondo était ciment. A la base des brise-lames, là où la mer battait, venu à côté de lui, sur le brise-lames, et il avait regardé le goémon vert faisait un tapis, et il y avait des le pêcheur préparer les hameçons. Le pêcheur lui populations de mollusques aux coquilles blanches. montrait comment on appâte, puis comment on lance, Mondo connaissait surtout un bloc de ciment, presque lentement d'abord, et de plus en plus fort à mesure que au bout de la digue. C'était là qu'il allait toujours la ligne se dévide. Il avait prêté sa gaule à Mondo, pour s'asseoir, et c'était lui qu'il préférait. C'était un bloc un qu'il apprenne à tourner le moulinet d'un geste peu incliné, mais pas trop, et son ciment était usé, très continu, en balançant un peu la gaule de gauche à doux. Mondo s'installait sur lui, il s'asseyait en tail- droite.

leur, et il lui parlait un peu, à voix basse, pour lui dire bonjour. Quelquefois il lui racontait même des histoi- Mondo aimait bien Giordan le Pêcheur, parce qu'il res pour le distraire, parce qu'il devait sûrement ne lui avait jamais rien demandé. Il avait un visage s'ennuyer un peu, à rester là tout le temps, sans rougi par le soleil, marqué de rides profondes, et deux pouvoir partir. Alors il lui parlait de voyages, de petits yeux d'un vert intense qui surprenaient. bateaux et de mer, bien sûr, et puis de ces grands Il pêchait longtemps sur le brise-lames, jusqu'à ce cétacés qui dérivent lentement d'un pôle à l'autre. Le que le soleil soit tout près de l'horizon. Giordan ne brise-lames ne disait rien, ne bougeait pas, mais il parlait pas beaucoup, sans doute pour ne pas faire peur aimait bien les histoires que lui racontait Mondo. aux poissons, mais il riait chaque fois qu'il ramenait C'était sûrement pour ça qu'il était si doux. une prise. Il décrochait la mâchoire du poisson avec Mondo restait longtemps assis sur son brise-lames, à des gestes nets et précis, et il mettait sa capture dans le regarder les étincelles sur la mer et à écouter le bruit sac en toile

cirée. De temps en temps, Mondo allait des vagues. Quand le soleil était plus chaud, vers la fin chercher pour lui des crabes gris pour appâter sa ligne. de l'après-midi, il s'allongeait en chien de fusil, la joue Il descendait au pied des brise-lames, et il guettait entre les touffes d'algues. Quand la vague se retirait, contre le ciment tiède, et il dormait un peu.

Mondo

Mondo

les petits crabes gris sortaient, et Mondo les attrapait à journée, la mer est très bleue, il y a beaucoup de petits la main. Giordan le Pêcheur les brisait sur la dalle de bateaux de pêche avec des voiles en forme d'aile, ils ciment et les découpait avec un petit canif rouillé. naviguent le long de la côte, de village en village. » Un jour, pas très loin en mer, ils avaient vu un grand « Alors on peut rester assis sur la plage et regarder cargo noir qui glissait sans bruit.

passer les bateaux ? On reste assis à l'ombre, et on se « Comment s'appelle-t-il ? * demandait Mondo. raconte des histoires en regardant les bateaux sur la Giordan le Pêcheur mettait sa main en visière et mer? »

plissait ses yeux.

« Les hommes travaillent, ils réparent les filets et « *Erythrea* », disait-il ; puis il s'étonnait un peu : ils clouent des plaques de zinc sur la coque des bateaux « Tu n'as pas de bons yeux. »

échoués dans le sable. Les enfants vont chercher des « Ce n'est pas cela », disait Mondo. « Je ne sais pas brindilles sèches et ils allument des feux sur la plage lire. »

pour faire chauffer la poix qui sert à colmater les « Ah bon ? » disait Giordan.

fissures des bateaux. »

Ils regardaient longuement le cargo qui passait. Giordan le Pêcheur ne regardait plus sa ligne main- « Qu'est-ce que ça veut dire, le nom du bateau ? » tenant. Il regardait au loin, vers l'horizon, comme s'il demandait Mondo.

cherchait à voir vraiment tout cela.

« *Erythrea*? C'est un nom de pays, sur la côte « Il y a des requins dans la mer Rouge ? » d'Afrique, sur la mer Rouge. »

« Oui, il y en a toujours un ou deux qui suivent les « C'est un joli nom », disait Mondo. « Ça doit être un bateaux, mais les gens sont habitués, ils n'y font pas beau pays. »

attention. »

Mondo réfléchissait un instant.

« Ils ne sont pas méchants ? »

« Et la mer là-bas s'appelle la mer Rouge ? » « Les requins sont comme

les renards, tu sais. Ils Giordan le Pêcheur riait :
sont toujours à la recherche des ordures qui tombent à « Tu crois que là-bas la mer est vraiment rouge ? » l'eau, de quelque chose à chaparder. Mais ils ne sont « Je ne sais pas », disait Mondo.
pas méchants. »

« Quand le soleil se couche, la mer devient rouge, « Ça doit être grand, la mer Rouge », disait Mondo. c'est vrai. Mais elle s'appelle comme ça à cause des « Oui, c'est très grand... Il y a beaucoup de villes sur hommes qui vivaient là autrefois. »

les côtes, des ports qui ont de drôles de noms... Ballul, Mondo regardait le cargo qui s'éloignait. Barasali, Debba... Massawa, c'est une grande ville « Il va sûrement là-bas, vers l'Afrique. » toute blanche. Les bateaux vont loin le long de la côte, « C'est loin », disait Giordan le Pêcheur. « Il fait très ils naviguent pendant des jours et des nuits, ils navi- chaud là-bas, il y a beaucoup de soleil et la côte est guent vers le nord, jusqu'à Ras Kasar, ou bien ils vont comme le désert. »

vers les îles, à Dahlak Kebir, dans l'archipel des Nora, « Il y a des palmiers ? »

quelquefois même jusqu'aux îles Farasan, de l'autre « Oui, et des plages de sable très longues. Dans la côté de la mer. »

Mondo

Mondo

Mondo aimait beaucoup les îles.

« Pourquoi ? »

« Oh oui, il y a beaucoup d'îles, des îles avec des Il cherchait une réponse.

rochers rouges et des plages de sable, et sur les îles il y « Parce que... Parce que moi, je suis un marin qui n'a a des palmiers ! »

pas de bateau. »

« A la saison des pluies, il y a des tempêtes, le vent Puis il recommençait à regarder sa gaule. souffle si fort qu'il déracine les palmiers et qu'il enlève Quand le soleil était tout près de l'horizon, Giordan le toit des maisons. »

le Pêcheur posait la gaule à plat sur la dalle de ciment, « Les bateaux font naufrage ? »

et il sortait de la poche de sa veste un sandwich. Il en « Non, les gens restent chez eux, à l'abri, personne ne donnait la moitié à Mondo et ils mangeaient ensemble sort en mer. »

en regardant les reflets du soleil sur la mer. « Mais ça ne dure pas longtemps. »

Mondo s'en allait avant la nuit, pour chercher une « Sur une petite île, il y a un pêcheur avec toute sa cachette où dormir.

famille. Ils vivent dans une maison en feuilles de « Au revoir ! » disait

Mondo.

palmier, au bord de la plage. Le fils aîné du pêcheur « Au revoir ! » disait Giordan. Quand Mondo était un est déjà grand, il doit avoir ton âge. Il va sur le bateau peu éloigné, il lui criait :

avec son père, et il jette les filets dans la mer. Quand il « Reviens me voir! Je t'apprendrai à lire. Ce n'est les retire, ils sont remplis de poissons. Il aime beau- pas difficile. »

coup partir avec son père sur le bateau, il est fort et il Il restait à pêcher jusqu'à ce qu'il fasse tout à fait sait déjà bien manœuvrer la voile pour prendre le vent. nuit et que le phare commence à envoyer ses signaux Quand il fait beau et que la mer est calme, le pêcheur réguliers, toutes les quatre secondes.

emmène toute sa famille, ils vont voir des parents et des amis dans les îles voisines, et ils reviennent le soir. »

« Le bateau avance tout seul, sans faire de bruit, et la mer Rouge est toute rouge parce que c'est le coucher de soleil. »

Pendant qu'ils parlaient, le cargo *Erythrea* avait fait un grand virage sur la mer. Le bateau-pilote revenait en tanguant sur le sillage, et le cargo donnait juste un coup de sirène bref pour dire au revoir. « Quand est-ce que vous irez là-bas, vous aussi ? » demandait Mondo.

« En Afrique, sur la mer Rouge ? » Giordan le Pêcheur riait. « Je ne peux pas aller là-bas, je dois rester ici, sur la digue. »

Mondo

plus tard, il y avait eu un drôle de cri rauque qui s'était étouffé, puis à nouveau le silence. Quand les deux hommes étaient revenus, Mondo avait vu qu'ils portaient quelque chose dans un des sacs. Ils avaient chargé le sac à l'arrière de la camionnette, et Mondo avait entendu encore ces cris aigus qui faisaient mal aux oreilles. C'était un chien qu'on avait enfermé dans le sac. La camionnette grise était repartie sans se presser, avait disparu derrière les arbres du jardin. Quelqu'un qui passait par là avait dit à Mondo que c'était le Ciapacan qui enlève les chiens qui n'ont pas de maître ; il avait regardé attentivement Mondo, et il Tout ça était très bien, mais il fallait faire attention avait ajouté, pour lui faire peur, que la camionnette au Ciapacan. Chaque matin, quand le jour se levait, la emmenait quelquefois aussi les enfants qui se prome- camionnette grise aux fenêtres grillagées circulait naient au lieu d'aller à l'école. Depuis ce jour, Mondo lentement dans les rues de la ville, sans faire de bruit, surveillait tout le temps, sur les côtés, et même au ras des trottoirs. Elle rôdait dans les rues encore derrière lui, pour être sûr de voir venir la camionnette endormies et brumeuses, à la recherche des chiens et grise. des enfants perdus.

Aux heures où les enfants sortaient de l'école, ou bien Mondo l'avait

aperçue un jour, alors qu'il venait de les jours de fête, Mondo savait qu'il n'y avait rien à quitter sa cachette du bord de mer et qu'il traversait craindre. C'était quand il y avait peu de monde dans un jardin. La camionnette s'était arrêtée à quelques les rues, tôt le matin ou à la tombée de la nuit, qu'il mètres devant lui, et il avait eu juste le temps de se fallait faire attention. C'est peut-être pour cela que blottir derrière un buisson. Il avait vu la porte arrière Mondo trottait un peu de travers, comme les chiens. s'ouvrir et deux hommes habillés en survêtements gris A cette époque-là il avait fait la connaissance du étaient descendus. Ils portaient deux grands sacs de Gitan, du Cosaque et de leur vieil ami Dadi. C'étaient toile et des cordes. Ils avaient commencé à chercher les noms qu'on leur avait donnés, ici dans notre ville, dans les allées du jardin, et Mondo avait entendu leurs parce qu'on ne savait pas leurs vrais noms. Le Gitan paroles quand ils étaient passés à côté du buisson. n'était pas gitan, mais on l'appelait comme cela à « Il est parti par là. »

cause de son teint basané, de ses cheveux très noirs et « Tu l'as vu ? » de son profil d'aigle; mais il devait sans doute son « Oui, il ne doit pas être loin. » surnom au fait qu'il habitait dans une vieille Hotchkiss Les deux hommes en gris s'étaient éloignés, chacun noire garée sur l'esplanade et qu'il gagnait sa vie en dans une direction, et Mondo était resté immobile faisant des tours de prestidigitation. Le Cosaque, lui, derrière le buisson, presque sans respirer. Un instant c'était un homme étrange, de type mongol, qui était

Mondo

Mondo

toujours coiffé d'un gros bonnet de fourrure qui lui « Elles sont très belles », avait répété Mondo. Et il donnait l'air d'un ours. Il jouait de l'accordéon devant était parti, tandis que l'homme fermait les yeux et les terrasses des cafés, la nuit surtout, parce que dans continuait à dormir assis sur son journal. la journée il était complètement ivre.

Quand la nuit tombait, Mondo allait voir Dadi sur Mais celui que Mondo préférait, c'était le vieux Dadi. l'esplanade. Il travaillait avec le Gitan et le Cosaque Un jour qu'il marchait le long de la plage, il l'avait vu pour la représentation publique, c'est-à-dire qu'il était assis par terre sur une feuille de journal. Le vieil assis un peu à l'écart avec sa valise jaune pendant que homme se chauffait au soleil sans faire attention aux le Gitan jouait du banjo et que le Cosaque parlait avec gens qui passaient devant lui. Mondo avait été intrigué sa grosse voix pour attirer les badauds. Le Gitan jouait par une petite valise en carton bouilli jaune percée de vite, en regardant bouger ses doigts, et en chanton- trous que le vieux Dadi avait posée par terre, à côté de nant. Son visage sombre brillait dans la lumière des lui, sur une autre

feuille de journal. Dadi avait l'air réverbères.

doux et tranquille, et Mondo n'avait pas du tout peur Mondo se mettait au premier rang des spectateurs, de lui. Il s'était approché pour regarder la valise jaune, et il saluait Dadi. Maintenant, le Gitan commençait la et il avait demandé à Dadi :

représentation. Debout devant les spectateurs, il sor- « Qu'est-ce qu'il y a dans votre valise ? » tait des mouchoirs de toutes les couleurs de son poing L'homme avait ouvert un peu les yeux. Sans rien fermé, avec une rapidité incroyable. Les mouchoirs dire, il avait pris la valise sur ses genoux et il avait légers tombaient par terre, et Mondo devait les ramas- entrouvert le couvercle. Il souriait d'un air mystérieux ser au fur et à mesure. C'était son travail. Puis le Gitan en passant sa main sous le couvercle, puis en sortant sortait toutes sortes d'objets bizarres de sa main, des un couple de colombes.

clés, des bagues, des crayons, des images, des balles de « Elles sont très belles », avait dit Mondo. « Com- ping-pong et même des cigarettes allumées qu'il distri- ment s'appellent-elles ? »

buait aux gens. Il faisait cela si vite qu'on n'avait pas le Dadi lissait les plumes des oiseaux, puis les appro- temps de voir bouger ses mains. Les gens riaient et chait de ses joues.

applaudissaient, et les pièces de monnaie commen- « Lui, c'est Pilou, et elle, c'est Zoé. » çaient à tomber par terre.

Il tenait les colombes dans ses mains, il les caressait « Petit, aide-nous à ramasser les pièces », disait le très doucement contre son visage. Il regardait au loin, Cosaque.

avec ses yeux humides et clairs qui ne voyaient pas Les mains du Gitan prenaient un œuf, l'envelop- bien.

paient dans un mouchoir rouge, puis s'arrêtaient une Mondo avait caressé doucement la tête des colom- seconde.

bes. La lumière du soleil les éblouissait, et elles « At... tention ! »

voulaient rentrer dans leur valise. Dadi leur parlait à Les mains frappaient l'une contre l'autre. Quand voix basse pour les calmer, puis il les enfermait de elles dénouaient le mouchoir, l'œuf avait disparu. Les nouveau sous le couvercle.

gens applaudissaient encore plus fort, et Mondo

Mondo

Mondo

ramassait d'autres pièces qu'il mettait dans une boîte Il était déjà un peu ivre.

de fer.

« Est-ce que tu sais jouer de la musique ? » Quand il n'y avait plus de pièces, Mondo s'asseyait « Non monsieur », disait Mondo.

sur ses talons et regardait à nouveau les mains du Le Cosaque éclatait

de rire.

Gitan. Elles bougeaient vite, comme si elles étaient « Non monsieur ! Non monsieur ! » Il répétait ça en indépendantes. Le Gitan sortait d'autres œufs de sa criant, mais Mondo ne comprenait pas ce qui le faisait main fermée, puis les faisait disparaître entre ses

maines, d'un coup. A chaque fois qu'un œuf allait Ensuite le Cosaque prenait son petit accordéon et il disparaître, il regardait Mondo en faisant un clin d'œil. commençait à jouer. Ce n'était pas vraiment de la « Hop ! Hop ! »

musique qu'il faisait, c'était une suite de sons étranges Mais ce que le Gitan savait faire de plus beau, c'est et monotones, qui descendaient et montaient, tantôt quand il prenait deux œufs très blancs qui venaient vite, tantôt doucement. Le Cosaque jouait en frappant dans ses mains sans qu'on comprenne comment ; il les du pied sur le sol, et il chantait avec sa voix grave en enveloppait dans deux grands mouchoirs rouge et répétant tout le temps les mêmes syllabes. jaune, puis il levait ses bras en l'air et restait un « Ay, ay, yaya, yaya, ayaya, yaya, ayaya, yaya, ay, moment sans bouger. Tout le monde le regardait alors ay ! » Il chantait et jouait de l'accordéon, en se balan- en retenant son souffle.

çant, et Mondo pensait qu'il avait vraiment l'air d'un « At... tention! » gros ours.

Le Gitan baissait les bras en dépliant les mouchoirs, Les gens qui passaient s'arrêtaient un instant pour le et deux colombes blanches sortaient des mouchoirs et regarder, ils riaient un peu et continuaient leur volaient au-dessus de sa tête avant d'aller se percher chemin. sur les épaules du vieux Dadi.

Plus tard, quand la nuit était tout à fait noire, le Les gens criaient : Cosaque cessait de jouer, et il s'asseyait sur le marche- « Oh! »

pied de la Hotchkiss à côté du Gitan. Ils allumaient des et ils applaudissaient très fort et jetaient une grosse cigarettes de tabac noir qui sentait fort et ils parlaient pluie de pièces.

en buvant d'autres canettes de bière. Ils parlaient de Quand la représentation était finie, le Gitan allait choses lointaines que Mondo ne comprenait pas bien, acheter des sandwiches et de la bière, et tout le monde des souvenirs de guerre et de voyage. Quelquefois le allait s'asseoir sur le marchepied de la vieille Hot- vieux Dadi parlait aussi, et Mondo écoutait ses paroles, chkiss noire.

parce qu'il était surtout question d'oiseaux, de colom- « Tu m'as bien aidé, petit », disait le Gitan à Mondo. bes et de pigeons voyageurs. Dadi racontait avec sa Le Cosaque buvait la bière et s'exclamait très fort : voix douce, un peu essoufflée, les histoires de ces « C'est ton fils, Gitan ? »

oiseaux qui volaient longtemps au-dessus de la campa- « Non, c'est

mon ami Mondo. »
gne, quand la terre glissait sous eux avec ses rivières en « Alors, à ta santé, mon ami Mondo ! »
méandres, les petits arbres plantés le long des routes

Mondo

pareilles à des rubans noirs, les maisons aux toits rouges et gris, les fermes entourées de champs de toutes les couleurs, les prairies, les collines, les montagnes qui ressemblaient à des tas de cailloux. Le petit homme racontait aussi comment les oiseaux revenaient toujours vers leur maison, en lisant sur le paysage comme sur une carte, ou bien en naviguant aux étoiles, comme les marins et les aviateurs. Les maisons des oiseaux étaient semblables à des tours, mais il n'y avait pas de porte, simplement des fenêtres étroites juste sous le toit. Quand il faisait chaud, on entendait les roucoulements qui montaient des tours, et on savait que les oiseaux étaient revenus. Mondo aimait bien faire ceci : il s'asseyait sur la Mondo écoutait la voix de Dadi, il voyait la braise plage, les bras autour de ses genoux, et il regardait le des cigarettes qui luisait dans la nuit. Autour de soleil se lever. A quatre heures cinquante le ciel était l'esplanade, les autos roulaient en faisant un bruit pur et gris, avec seulement quelques nuages de vapeur doux comme l'eau, et les lumières des maisons s'éteignaient au-dessus de la mer. Le soleil n'apparaissait pas tout à la fois. Il était très tard, et Mondo sentait sa de suite, mais Mondo sentait son arrivée, de l'autre vue qui se brouillait parce qu'il allait s'endormir. Alors côté de l'horizon, quand il montait lentement comme le Gitan l'envoyait se coucher sur la banquette arrière une flamme qui s'allume. Il y avait d'abord une de la Hotchkiss, et c'est là qu'il passait la nuit. Le vieux auréole pâle qui élargissait sa tache dans l'air, et on Dadi rentrait chez lui, mais le Gitan et le Cosaque ne sentait au fond de soi cette vibration bizarre qui faisait dormir pas. Ils restaient assis sur le marchepied de trembler l'horizon, comme s'il y avait un effort. Alors la voiture, jusqu'au matin, comme cela, à boire, à le disque apparaissait au-dessus de l'eau, jetait un fumer, et à parler.

faisceau de lumière droit dans les yeux, et la mer et la terre semblaient de la même couleur. Un instant après venaient les premières couleurs, les premières ombres. Mais les réverbères de la ville restaient allumés, avec leur lumière pâle et fatiguée, parce qu'on n'était pas encore très sûr que le jour commençait.

Mondo regardait le soleil qui montait au-dessus de la mer. Il chantonait pour lui tout seul, en balançant sa tête et son buste, il répétait le chant du Cosaque : « Ayaya, yaya, yayaya, yaya... »

Il n'y avait personne sur la plage, seulement quel-

Mondo

Mondo

ques mouettes qui flottaient sur la mer. L'eau était très du Ciapacan. Les jours de fête, les chiens et les enfants transparente, grise, bleue et rose, et les cailloux étaient pouvaient vagabonder librement dans les rues. très blancs.

L'ennui, c'est que tout était fermé. Les marchands ne Mondo pensait au jour qui se levait aussi dans la venaient pas vendre leurs légumes, les boulangeries mer, pour les poissons et pour les crabes. Peut-être avaient leur rideau de fer baissé. Mondo avait faim. En qu'au fond de l'eau, tout devenait rose et clair comme à passant devant la boutique d'un glacier qui s'appelait la surface de la terre ? Les poissons se réveillaient et La Boule de Neige, il avait acheté un cornet de glace à bougeaient lentement sous leur ciel pareil à un miroir, la vanille, et il la mangeait en marchant dans les rues. ils étaient heureux au milieu des milliers de soleils qui Maintenant, le soleil éclairait bien les trottoirs. Mais dansaient, et les hippocampes montaient le long des les gens ne se montraient pas. Ils devaient être fati- tiges d'algues pour mieux voir la lumière nouvelle. gués. De temps en temps, quelqu'un venait, et Mondo Même les coquilles entrouvraient leurs valves pour le saluait, mais on le regardait avec étonnement parce laisser entrer le jour. Mondo pensait beaucoup à eux, et qu'il avait les cheveux et les cils blanchis par le sel et le il regardait les vagues lentes qui tombaient sur les visage bruni par le soleil. Peut-être que les gens le cailloux de la plage en allumant des étincelles. prenaient pour un mendiant.

Quand le soleil était un peu plus haut, Mondo se Mondo regardait les vitrines des magasins en mettait debout, parce qu'il avait froid. Il ôtait ses léchant sa glace. Au fond d'une vitrine où la lumière habits. L'eau de la mer était plus douce et plus tiède était allumée, il y avait un grand lit en bois rouge, avec que l'air, et Mondo se plongeait jusqu'au cou. Il des draps et un oreiller à fleurs, comme si quelqu'un penchait son visage, il ouvrait ses yeux dans l'eau pour allait s'y coucher et dormir. Un peu plus loin, il y avait voir le fond. Il entendait le crissement fragile des une vitrine remplie de cuisinières très blanches, et une vagues qui déferlaient, et cela faisait une musique rôtissoire où tournait lentement un poulet en carton. qu'on ne connaît pas sur la terre.

Tout cela était bizarre. Sous la porte d'un magasin, Mondo restait longtemps dans l'eau, jusqu'à ce que Mondo avait trouvé un journal illustré, et il s'était ses doigts deviennent blancs et que ses jambes se assis sur un banc pour le lire.

mettent à trembler. Alors il retournait s'asseoir sur la Le journal racontait une histoire avec des photos en plage, le dos contre le mur de soutien de la route, et il couleurs qui montraient une belle femme blonde en attendait les yeux fermés que la chaleur du soleil train de

faire la cuisine et de jouer avec ses enfants. enveloppe son corps. C'était une longue histoire, et Mondo la lisait à haute Au-dessus de la ville, les collines semblaient plus vois, en approchant les photos de ses yeux pour que les proches. La belle lumière éclairait les arbres et les couleurs se mélangent.

façades blanches des villas, et Mondo disait encore : « Le garçon s'appelle Jacques et la fille s'appelle « Il faudra que j'aillie voir ça. »

Camille. Leur maman est dans la cuisine et elle fait Puis il se rhabillait et quittait la plage. toutes sortes de bonnes choses à manger, du pain, du C'était un jour de fête, et il n'y avait rien à craindre poulet rôti, des gâteaux. Elle leur a demandé : qu'est-

Mondo

Mondo

ce que vous voulez manger de bon aujourd'hui ? Fais- Il regardait encore un peu le tricycle, le cadre peint nous une grande tarte aux fraises, s'il te plaît, a dit en rouge, la selle noire, le guidon et les garde-boue Jacques. Mais leur maman a dit qu'il n'y avait pas de chromés. Il faisait marcher la sonnette une ou deux fraises, il n'y avait que des pommes. Alors Camille et fois, mais le petit garçon l'écartait et s'en allait en Jacques ont pelé les pommes et les ont coupées en pédalant.

petits morceaux, et leur maman a fait la tarte. Elle fait Sur la place du marché, il n'y avait pas grand cuire la tarte dans le four. Ça sent très bon dans toute monde. Les gens allaient à la messe par petits groupes, la maison. Quand la tarte est cuite, leur maman la met ou bien se promenaient vers la mer. C'était les jours de sur la table et la coupe en tranches. Jacques et Camille fête que Mondo aurait bien voulu rencontrer quelqu'un mangent la bonne tarte en buvant du chocolat chaud. pour lui demander :

Ensuite ils disent : jamais on n'avait mangé une tarte « Est-ce que vous voulez m'adopter ? »

aussi bonne ! »

Mais peut-être que ces jours-là, personne ne l'aurait Quand Mondo avait fini de lire l'histoire, il cachait le entendu.

journal illustré dans un buisson du jardin, pour la Mondo entraît dans les halls des immeubles, au relire plus tard. Il aurait bien voulu acheter un autre hasard. Il s'arrêtait pour regarder les boîtes aux lettres illustré, une histoire d'Akim dans la jungle, par exem- vides, et les tableaux d'incendie. Il pressait sur le ple, mais le marchand de journaux était fermé. bouton de la minuterie, et il écoutait un instant le tic- Au centre du jardin, il y avait un retraitsé des Postes tac, jusqu'à ce que la lumière s'éteigne. Au fond du qui dormait sur un banc. À côté du retraitsé, sur le banc, hall, il y avait les premières marches des escaliers, la il y avait un journal déplié et un chapeau. rampe de bois

ciré, et un grand miroir terne encadré Quand le soleil montait dans le ciel, la lumière était par des statues de plâtre. Mondo avait envie de faire un plus douce. Les autos commençaient à circuler dans les tour en ascenseur, mais il n'osait pas, parce que c'est rues en klaxonnant. A l'autre bout du jardin, près de la défendu de laisser les enfants jouer avec l'ascenseur. sortie, un petit garçon jouait avec un tricycle rouge. Une jeune femme entrait dans l'immeuble. Elle était Mondo s'arrêtait à côté de lui.

belle, avec des cheveux châains ondulés et une robe « Il est à toi ? » demandait-il.

claire qui bruissait autour d'elle. Elle sentait bon. « Oui », disait le petit garçon.

Mondo était sorti de l'encoignure de la porte, et elle « Tu me le prêtes ? »

avait sursauté.

Le petit garçon serrait le guidon de toutes ses forces. « Qu'est-ce que tu veux ? »

« Non ! Non ! Va-t'en ! »

« Est-ce que je peux monter dans l'ascenseur avec « Comment il s'appelle, ton vélo ? »

vous ? »

Le petit garçon baissait la tête sans répondre, puis il La jeune femme souriait gentiment.

disait très vite :

« Bien sûr, voyons ! Viens ! »

« Mini. »

L'ascenseur bougeait un peu sous les pieds comme « Il est très beau », disait Mondo.

un bateau.

Mondo

Mondo

« Où est-ce que tu vas ? »

ne pas toucher au bouton rouge, c'est la sonnette « Tout à fait en haut. »

d'alarme. »

« Au sixième ? Moi aussi. »

Avant de refermer la porte, elle souriait encore. L'ascenseur montait doucement. Mondo regardait à « Bon voyage ! »

travers les vitres les plafonds qui reculaient. Les portes « Au revoir ! » disait Mondo.

vibraient, et à chaque étage on entendait un drôle de Quand il était sorti de l'immeuble, Mondo avait vu claquement. On entendait aussi les câbles siffler dans que le soleil était haut dans le ciel, presque à sa

place la cage de l'ascenseur.

de midi. Les journées passaient vite, du matin jusqu'au soir. Si on n'y prenait pas garde, elles s'en allaient plus « Tu habites ici ? »

vite encore. C'est pour cela que les gens étaient La jeune femme regardait Mondo avec curiosité. toujours si pressés. Ils se dépêchaient de faire tout ce « Non madame. »

qu'ils avaient à faire avant que le soleil ne redescende. « Tu vas voir des amis ? »

A midi, les gens marchaient à grandes enjambées « Non madame, je me promène. »

dans les rues de la ville. Ils sortaient des maisons, « Ah ? »

montaient dans les autos, claquaient les portières. La jeune femme regardait toujours Mondo. Elle Mondo aurait bien voulu leur dire : « Attendez ! Atten- avait de grands yeux calmes et doux, un peu humides. dez-moi ! » Mais personne ne faisait attention à lui. Elle avait ouvert son sac à main et elle avait donné à Comme son cœur battait trop vite et trop fort, lui Mondo un bonbon enveloppé dans du papier transpa- aussi, Mondo s'arrêtait dans les coins. Il restait immo- rent.

bile, les bras croisés, et il regardait la foule qui Mondo regardait les étages passer très lentement. avançait dans la rue. Ils n'avaient plus l'air fatigué « C'est haut, comme en avion », disait Mondo. comme au matin. Ils marchaient vite, en faisant du « Tu es déjà allé en avion ? »

bruit avec leurs pieds, en parlant et en riant très fort. « Oh non, madame, pas encore. Ça doit être bien. » Au milieu d'eux, une vieille femme progressait lente- La jeune femme riait un peu.

ment sur le trottoir, le dos courbé, sans voir personne. « Ça va plus vite que l'ascenseur, tu sais ! » Son sac à provisions était rempli de nourriture, et il « Ça va plus haut aussi ! »

pesait si lourd qu'il touchait le sol à chaque pas. « Oui, beaucoup plus haut ! »

Mondo s'approchait d'elle et l'aidait à porter son sac. Il L'ascenseur était arrivé avec un gémissement, et une entendait la respiration de la vieille femme qui souf- secousse. La jeune femme sortait.

flait un peu derrière lui.

« Tu descends ? »

La vieille femme s'était arrêtée devant la porte d'un « Non », disait Mondo ; « je vais retourner en bas immeuble gris, et Mondo avait monté l'escalier avec tout de suite. »

elle. Il pensait que la vieille femme était peut-être sa « Ah oui ? Comme tu veux. Pour redescendre, tu

grand-mère, ou bien sa tante, mais il ne lui parlait pas, appuies sur l'avant-dernier bouton, là. Fais attention à parce qu'elle était un peu sourde. La vieille femme

Mondo

avait ouvert une porte, au quatrième étage, et elle était allée dans sa cuisine pour couper une tranche de pain d'épice rassis. Elle l'avait donnée à Mondo, et il avait vu que sa main tremblait beaucoup. Sa voix aussi tremblait quand elle avait dit :

« Dieu te bénisse. »

Un peu plus loin, dans la rue, Mondo sentait qu'il devenait très petit. Il marchait au ras du mur, et les gens autour de lui devenaient hauts comme des arbres, avec des visages lointains, comme les balcons des immeubles. Mondo se faufilait parmi tous ces géants, qui faisaient des enjambées considérables. Il évitait des femmes hautes comme des tours d'église, vêtues C'est environ à cette époque-là que Mondo avait d'immenses robes à pois, et des hommes larges comme rencontré Thi Chin, quand les journées étaient belles et des falaises, vêtus de complets bleus et de chemises les nuits longues et chaudes. Mondo était sorti de sa blanches. C'était peut-être la lumière du jour qui cache du soir, à la base de la digue. Le vent tiède causait cela, la lumière qui agrandit les choses et soufflait de la terre, le vent sec qui rend les cheveux raccourcit les ombres. Mondo se glissait au milieu électriques et fait brûler les forêts de chênes-lièges. Sur d'eux, et seuls ceux qui regardent vers le bas pouvaient les collines, au-dessus de la ville, Mondo voyait une le voir. Il n'avait pas peur, sauf de temps en temps pour grande fumée blanche qui s'étalait dans le ciel. traverser les rues. Mais il cherchait quelqu'un, partout dans la ville, dans les jardins, sur la plage. Il ne savait Mondo avait regardé un moment les collines éclai- pas très bien qui il cherchait, ni pourquoi, mais rées par le soleil, et il avait pris le chemin qui conduit quelqu'un, comme cela, simplement pour lui dire très vers elles. C'était un chemin sinueux, qui se transfor- vite et tout de suite après lire la réponse dans ses yeux : mait de loin en loin en escaliers avec de larges marches « Est-ce que vous voulez bien m'adopter ? » de ciment quadrillé. De chaque côté du chemin, il y avait des caniveaux remplis de feuilles mortes et de bouts de papier.

Mondo aimait bien monter les escaliers. Ils zigza- guaient à travers la colline, sans se presser, comme s'ils allaient nulle part. Tout le long du chemin, il y avait de hauts murs de pierre surmontés de tessons de bouteille, de sorte qu'on ne savait pas où on était. Mondo montait lentement les marches en regardant s'il n'y avait rien d'intéressant dans les caniveaux.

Mondo

Mondo

Quelquefois on trouvait une pièce de monnaie, un clou Mondo aimait bien marcher ici, tout seul, à travers rouillé, une image, ou un fruit

bizarre. la colline. A mesure qu'il montait, la lumière du soleil Plus on montait, plus la ville devenait plate, avec devenait de plus en plus jaune, douce, comme si elle tous les rectangles des immeubles et les lignes droites sortait des feuilles des plantes et des pierres des vieux des rues où bougeaient les autos rouges et bleues. La murs. La lumière avait imprégné la terre pendant le mer aussi devenait plate, sous la colline, elle brillait jour, et maintenant elle sortait, elle répandait sa comme une plaque de fer-blanc. Mondo se retournait chaleur, elle gonflait ses nuages.

de temps en temps pour regarder tout cela entre les Il n'y avait personne sur la colline. C'était sans doute branches des arbres et par-dessus les murs des villas. à cause de la fin de l'après-midi, et aussi parce que ce Il n'y avait personne dans les escaliers, sauf une fois, quartier-là était un peu abandonné. Les villas étaient un gros chat tigré tapi dans le caniveau, qui mangeait enfouies dans les arbres, elles n'étaient pas tristes, des restes de viande dans une boîte de conserve mais elles avaient l'air de somnoler, avec leurs grilles rouillée. Le chat s'était aplati, les oreilles rabattues, et rouillées et leurs volets écaillés qui fermaient mal. il avait regardé Mondo avec ses pupilles arrondies Mondo écoutait les bruits des oiseaux dans les dans ses yeux jaunes.

arbres, les craquements légers des branches dans le Mondo était passé à côté de lui sans rien dire. Il avait vent. Il y avait surtout le bruit d'un criquet, un senti les pupilles noires qui continuaient à le regarder, sifflement strident qui se déplaçait sans cesse et jusqu'à ce qu'il ait tourné au virage.

semblait avancer en même temps que Mondo. Par Mondo montait sans faire de bruit. Il posait ses pieds instants, il s'éloignait un peu, puis il revenait, si proche très doucement, en évitant les brindilles et les graines, que Mondo se retournait pour essayer de voir l'insecte. il glissait très silencieusement, comme une ombre. Mais le bruit repartait, et reparaissait devant lui, ou Cet escalier n'était pas très raisonnable. Tantôt il bien au-dessus, au sommet du mur. Mondo l'appelait à était raide, avec de petites marches courtes et hautes son tour, en sifflant dans la feuille d'herbe. Mais le qui essoufflaient. Tantôt il était paresseux, il s'étirait criquet ne se montrait pas. Il préférait rester caché. lentement entre les propriétés et les terrains vagues. Tout à fait en haut de la colline, à cause de la Parfois même il avait l'air de vouloir redescendre. chaleur, les nuages étaient apparus. Ils voguaient Mondo n'était pas pressé. Il avançait en zigzaguant tranquillement vers le nord et, quand ils passaient près lui aussi, d'un mur à l'autre. Il s'arrêtait pour regarder du soleil, Mondo sentait l'ombre sur son visage. Les dans les caniveaux, ou pour arracher des feuilles aux couleurs changeaient, bougeaient, la lumière jaune arbres. Il prenait une feuille de poivrier et il l'écrasait s'allumait, s'éteignait.

entre ses doigts pour sentir l'odeur qui pique le nez et Ça faisait longtemps que Mondo avait envie d'aller les yeux. Il cueillait les fleurs du chèvrefeuille et il jusqu'en haut de la colline. Il l'avait regardée souvent, suçait la petite goutte sucrée qui perle à sa base du de ses cachettes au bord de la mer, avec tous ses arbres calice. Ou bien il faisait de la musique avec une lame et sa belle lumière qui brillait sur les façades des villas d'herbe pressée contre ses lèvres. et rayonnait dans le ciel comme une auréole. C'était

Mondo

Mondo

pour cela qu'il voulait monter sur la colline, parce que simple, sans ornements de stucs ni mascarons, mais le chemin d'escaliers semblait conduire vers le ciel et Mondo pensait qu'il n'avait jamais vu une maison la lumière. C'était vraiment une belle colline, juste au- aussi belle.

dessus de la mer, tout près des nuages, et Mondo l'avait Dans le jardin en désordre, devant la maison, il y regardée longtemps, le matin, quand elle était encore avait deux beaux palmiers qui s'élevaient au-dessus du grise et lointaine, le soir, et même la nuit quand elle toit et, quand le vent soufflait un peu, leurs palmes scintillait de toutes les lumières électriques. Mainte- grattaient les gouttières et les tuiles. Autour des pal- nant il était content de grimper sur elle. miers, les buissons étaient épais, sombres, parcourus Dans les tas de feuilles mortes, le long des murs, les par de grandes ronces violettes qui rampaient sur le sol salamandres s'enfuyaient. Mondo essayait de les sur- comme des serpents.

prendre, en s'approchant sans bruit ; mais elles l'en- Ce qui était beau surtout, c'était la lumière qui tendaient quand même, et elles couraient se cacher enveloppait la maison. C'était pour elle que Mondo dans les fissures.

avait tout de suite donné ce nom à la maison, la Maison Mondo appelait un peu les salamandres, en sifflant de la Lumière d'Or. La lumière du soleil de la fin entre ses dents. Il aurait bien aimé avoir une salaman- d'après-midi avait une couleur très douce et calme, dre. Il pensait qu'il pourrait l'apprivoiser et la mettre une couleur chaude comme les feuilles de l'automne ou dans la poche de son pantalon pour se promener. Il comme le sable, qui vous baignait et vous enivrait. attraperait des mouches pour lui donner à manger et, Tandis qu'il avançait lentement sur le chemin de quand il s'assierait au soleil, sur la plage, ou dans les gravier, Mondo sentait la lumière qui caressait son rochers de la digue, elle sortirait de sa poche et visage. Il avait envie de dormir, et son cœur battait au monterait sur son épaule. Elle resterait là sans bouger, ralenti. Il respirait à peine.

en faisant palpiter sa gorge, parce que c'est comme Le chant du criquet résonnait à nouveau avec force, cela que les salamandres ronronnent. comme s'il sortait des buissons du jardin. Mondo Puis Mondo était arrivé devant la porte de la Maison s'arrêtait pour l'écouter, puis il marchait lentement de la Lumière d'Or. Mondo l'avait appelée comme cela vers la maison, prêt à s'enfuir au cas où serait venu un la première fois qu'il y était entré, et depuis ce nom est chien. Mais il n'y avait personne. Autour de lui, les resté. C'était une belle maison ancienne, de type plantes du jardin étaient immobiles, leurs feuilles italien, recouverte de plâtre jaune-orange, avec de étaient lourdes de chaleur.

hautes fenêtres aux volets déglingués et une vigne Mondo entraînait dans les broussailles. A quatre pattes, vierge qui envahissait le perron. Autour de la maison, il se glissait sous les branches des arbustes, il écartait il y avait un jardin pas très grand, mais tellement les ronces. Il s'installait dans une cachette, sous le envahi de ronces et de mauvaises herbes qu'on n'en couvrait des buissons, et, de là, il contemplait la maison voyait pas les limites. Mondo avait poussé la porte de jaune. fer, et il avait marché sur l'allée de gravier qui menait La lumière déclinait presque imperceptiblement sur à la maison, sans faire de bruit. La maison jaune était la façade de la maison. Il n'y avait pas un bruit, sauf la

Mondo

Mondo

voix du criquet et le murmure aigu des moustiques qui son bruit de scie, pour te parler, pour t'appeler. Mais dansaient autour des cheveux de Mondo. Assis par toi, tu ne l'entendais pas, tu étais parti au loin. terre, sous les feuilles d'un laurier, Mondo regardait fixement la porte de la maison, et les marches de « Qui es-tu ? » demandait la voix aiguë. l'escalier en demi-lune qui conduisait au perron. Maintenant, devant Mondo, il y avait une femme, L'herbe poussait à la jointure des marches. Au bout mais elle était si petite que Mondo avait cru un instant d'un moment, Mondo s'était couché en chien de fusil que c'était une enfant. Ses cheveux noirs étaient sur la terre, la tête appuyée sur son coude. coupés en rond autour de son visage, et elle était vêtue d'un long tablier bleu-gris.

C'était bien de dormir comme cela, au pied de Elle souriait.

l'arbre qui sent fort, pas très loin de la Maison de la « Qui es-tu ? »

Lumière d'Or, tout entouré de chaleur et de paix, avec Mondo était debout, à peine plus petit qu'elle. Il la voix stridente du criquet qui allait et venait sans bâillait.

cesse. Quand tu dormais, Mondo, tu n'étais pas là. Tu « Tu dormais ? » étais parti ailleurs, loin de ton corps. Tu avais laissé ton « Excusez-moi

», dit Mondo. « Je suis entré dans corps endormi par terre, à quelques mètres du chemin votre jardin, j'étais un peu fatigué, alors j'ai dormi un de gravier, et tu te promenais ailleurs. C'est cela qui peu. Je vais partir maintenant. »

était bizarre. Ton corps restait sur la terre, il respirait « Pourquoi veux-tu partir tout de suite ? Tu n'aimes tranquillement, le vent poussait les ombres des nuages pas le jardin ? »

sur ton visage aux yeux fermés. Les moustiques tigrés « Si, il est très beau », dit Mondo. Il cherchait sur le dansaient autour de tes joues, les fourmis noires visage de la petite femme un signe de colère. Mais elle exploraient tes vêtements et tes mains. Tes cheveux continuait à sourire. Ses yeux bridés avaient une s'agitaient un peu dans le vent du soir. Mais toi, tu expression curieuse, comme les chats. Autour des yeux n'étais pas là. Tu étais ailleurs, parti dans la lumière et de la bouche, il y avait des rides profondes, et Mondo chaude de la maison, dans l'odeur des feuilles du pensait que la femme était vieille.

laurier, dans l'humidité qui sortait des miettes de « Viens voir la maison aussi », dit-elle. terre. Les araignées tremblaient sur leur fil, car c'était Elle montait le petit escalier en demi-lune et elle l'heure où elles s'éveillaient. Les vieilles salamandres ouvrait la porte.

noires et jaunes se glissaient hors de leurs fissures, sur « Viens donc ! » le mur de la maison, et elles restaient à te regarder, Mondo entrait derrière elle. C'était une grande salle accrochées par leurs pattes aux doigts écartés. Tout le presque vide, éclairée sur les quatre côtés par de monde te regardait, parce que tu avais les yeux fermés. hautes fenêtres. Au centre de la salle, il y avait une Et quelque part à l'autre bout du jardin, entre un table de bois et des chaises, et sur la table un plateau massif de ronces et un buisson de houx, près d'un vieux laqué portant une théière noire et des bols. Mondo cyprès desséché, l'insecte-pilote faisait sans se lasser restait immobile sur le seuil, regardant la salle et les

Mondo

Mondo

fenêtres. Les fenêtres étaient faites de petits carreaux « Je n'aurais pas dû entrer dans votre jardin », dit de verre dépoli, et la lumière qui entrait était encore Mondo. « Mais la porte était ouverte, et j'étais un peu plus chaude et dorée. Mondo n'avait jamais vu une fatigué. » lumière aussi belle.

« Tu as bien fait d'entrer », dit simplement Thi Chin. La petite femme était debout devant la table et elle « Tu vois, j'avais laissé la porte ouverte pour toi. » versait le thé dans les bols.

« Alors vous saviez que j'allais venir ? » dit Mondo. « Est-ce que tu aimes le thé ? »

Cette idée le rassurait.

« Oui », dit Mondo.

Thi Chin faisait oui de la tête, et elle tendait à Mondo « Alors viens t'asseoir ici. »

une boîte de fer-blanc pleine de macarons. Mondo s'asseyait lentement sur le bord de la chaise « Tu as faim ? »

et il buvait. Le breuvage était couleur d'or aussi, il « Oui », dit Mondo. Il grignotait le macaron en brûlait les lèvres et la gorge.

regardant les grandes fenêtres par où entrait la « C'est chaud », dit-il. lumière.

La petite femme buvait une gorgée sans bruit. « C'est beau », dit-il. « Qu'est-ce qui fait tout cet « Tu ne m'as pas dit qui tu étais », dit-elle. Sa voix or? »

était comme une musique douce.

« C'est la lumière du soleil », dit Thi Chin. « Je suis Mondo », dit Mondo.

« Alors vous êtes riche ? »

La petite femme le regardait en souriant. Elle sem- Thi Chin riait. blait plus petite encore sur sa chaise.

« Cet or-là n'appartient à personne. »

« Moi, je suis Thi Chin. »

Ils regardaient la belle lumière comme dans un rêve. « Vous êtes chinoise ? » demandait Mondo. La petite « C'est comme cela dans mon pays », disait Thi Chin femme secouait la tête.

à voix basse. « Quand le soleil se couche, le ciel devient « Je suis vietnamienne, pas chinoise. »

comme cela, tout jaune, avec de petits nuages noirs « C'est loin, votre pays ? »

très légers, on dirait des plumes d'oiseau. » « Oui, c'est très très loin. »

La lumière d'or emplissait toute la pièce et Mondo se Mondo buvait le thé et sa fatigue s'en allait. sentait plus calme et plus fort, comme après avoir bu le « Et toi, d'où viens-tu? Tu n'es pas d'ici, n'est-ce thé chaud.

pas? »

« Tu aimes ma maison ? » demandait Thi Chin. Mondo ne savait pas trop ce qu'il fallait dire. « Oui madame », disait Mondo. Ses yeux reflétaient « Non, je ne suis pas d'ici », dit-il. Il écartait les la couleur du soleil.

mèches de ses cheveux en baissant la tête. La petite « Alors c'est ta maison aussi, quand tu veux. » femme ne cessait pas de sourire, mais ses yeux étroits C'est comme cela que Mondo avait fait connaissance étaient un peu inquiets soudain.

avec Thi Chin et la Maison de la Lumière d'Or. Il était « Reste encore un instant », dit-elle. « Tu ne veux resté longtemps dans la grande salle

à regarder les pas partir tout de suite ? »
fenêtres. La lumière restait jusqu'à ce que le soleil

1

Mondo

Mondo

disparaisse complètement derrière les collines. Même inconnu où il y avait des monuments aux toits pointus, à ce moment-là, les murs de la salle étaient si impré- des dragons et des animaux qui savaient parler comme gnés d'elle que c'était comme si elle ne pouvait pas les hommes. L'histoire était si belle que Mondo ne s'éteindre. Puis l'ombre était venue, et tout était pouvait pas l'entendre jusqu'au bout. Il s'endormait, et devenu gris, les murs, les fenêtres, les cheveux de la petite femme s'en allait sans faire de bruit, après Mondo. Le froid était venu aussi. La petite femme avoir éteint la lampe. Elle dormait au premier étage, s'était levée pour allumer une lampe, puis elle avait dans une chambre étroite. Le matin, quand elle se emmené Mondo dans le jardin pour regarder la nuit. réveillait, Mondo était déjà parti. Au-dessus des arbres, les étoiles brillaient et il y avait un mince croissant de lune.

Cette nuit-là, Mondo avait dormi sur des coussins, au fond de la grande salle. Il avait dormi là les autres nuits aussi, parce qu'il aimait bien cette maison. Quelquefois, quand la nuit était chaude, il dormait dans le jardin, sous le laurier, ou sur les marches du perron, devant la porte. Thi Chin ne parlait pas beaucoup, et c'est peut-être pour cela qu'il l'aimait bien. Depuis qu'elle lui avait demandé son nom et d'où il venait, la première fois, elle ne lui posait plus de questions. Simplement, elle le prenait par la main et elle lui montrait des choses amusantes, dans le jardin, ou dans la maison. Elle lui montrait les cailloux qui ont des formes et des dessins bizarres, les feuilles d'arbre aux nervures fines, les graines rouges des palmiers, les petites fleurs blanches et jaunes qui poussent entre les pierres. Elle lui portait dans sa main des scarabées noirs, des mille-pattes, et Mondo lui donnait en échange des coquilles et des plumes de mouette qu'il avait trouvées au bord de la mer. Thi Chin lui donnait à manger du riz et un bol de légumes rouges et verts à moitié cuits, et toujours du thé chaud dans les petits bols blancs. Quelquefois, quand la nuit était très noire, Thi Chin prenait un livre d'images et elle lui racontait une histoire ancienne. C'était une longue histoire qui se passait dans un pays

Mondo

caisses, et pour glaner les fruits et les légumes. Il les rapportait ensuite à Thi Chin pour le repas du soir. Après midi, il allait parler un peu avec le Gitan, qui était assis à rêver sur le marchepied de sa voiture. Ils ne se disaient pas grand-chose, mais le Gitan avait l'air content de

le voir. Le Cosaque venait ensuite, avec une bouteille d'alcool. Il était toujours un peu saoul, et il criait avec sa grosse voix :

« Hé ! Mon ami Mondo ! »

Il y avait aussi une femme qui venait quelquefois, une grosse femme au visage rouge et aux yeux très clairs, qui savait lire l'avenir dans les mains des Il y avait des feux sur la plupart des collines, parce passants ; mais Mondo s'en allait quand elle arrivait, qu'on approchait de l'été. Dans la journée, on voyait parce qu'il ne l'aimait pas.

les grandes colonnes de fumée blanche qui tachaient le Il partait à la recherche du vieux Dadi. Ce n'était pas ciel, et la nuit il y avait des lueurs rouges inquiétantes, facile de le trouver, parce que le vieil homme changeait souvent de place. Il était assis sur les feuilles de comme des braises de cigarette. Mondo regardait journal, sa petite valise jaune percée de trous à côté de souvent du côté des incendies, quand il était sur la lui, et les gens qui passaient croyaient qu'il mendiait. plage, ou bien quand il montait le chemin d'escaliers En général, Mondo le rencontrait sur le parvis des vers la maison de Thi Chin. Un après-midi, il était églises, et il s'asseyait à côté de lui. Mondo aimait bien même rentré plus tôt que d'habitude pour arracher les quand il parlait, parce qu'il savait beaucoup d'histoi- mauvaises herbes qui poussaient autour de la maison, res sur les pigeons voyageurs et sur les colombes. Il et quand Thi Chin lui avait demandé ce qu'il faisait, il parlait de leur pays, un pays où il y a beaucoup avait dit :

d'arbres, des fleuves tranquilles, des champs très verts « C'est pour que le feu ne puisse pas venir ici. » et un ciel doux. Au près des maisons, il y a ces tours Maintenant qu'il dormait presque toutes les nuits pointues, couvertes de tuiles rouges et vertes, où vivent dans la Maison de la Lumière d'Or, ou dans le jardin, il les colombes et les pigeons. Le vieux Dadi parlait avec avait moins peur de la camionnette grise du Ciapacan. sa voix lente, et c'était comme le vol des oiseaux dans Il n'allait plus dans les cachettes des rochers, près de la le ciel, qui hésite et tourne en rond autour des villages. digue. Dès que le jour se levait, il partait se baigner Mais il ne parlait de cela à personne d'autre. dans la mer. Il aimait bien la mer transparente du Quand Mondo était assis sur le parvis des églises matin, le bruit étrange des vagues quand on a la tête avec le vieux Dadi, les gens étaient un peu étonnés. Ils sous l'eau, et les cris des mouettes dans le ciel. Puis il s'arrêtaient pour regarder le petit garçon et le vieil allait voir du côté du marché, pour décharger quelques homme avec ses colombes, et ils donnaient davantage

de pièces parce qu'ils étaient émus. Mais Mondo ne bobine, et le cerf-volant montait encore plus haut dans restait pas très longtemps à mendier, parce qu'il y le ciel. Maintenant il était plus haut que tous les avait toujours une ou deux femmes qui n'aimaient pas autres, il planait au-dessus de la plage avec ses ailes voir cela et qui commençaient à poser des questions. étendues. Il restait là, il planait sans effort, dans le vent Et puis il fallait faire attention au Ciapacan. Si la violent, si loin de la terre qu'on ne voyait plus le fil qui camionnette grise était passée à ce moment-là, sûre- le retenait.

ment les hommes en uniforme seraient sortis et l'au- Quand Mondo et le Gitan s'étaient approchés, raient emmené. Ils auraient peut-être même emmené l'homme avait donné la bobine et le fil à Mondo. le vieux Dadi et ses colombes.

« Tiens-le bien ! » dit-il.

Un jour, il y avait eu un grand vent, et le Gitan avait Il s'était assis sur la plage et il avait allumé une dit à Mondo : cigarette.

« Allons voir la bataille des cerf s-volants. » Mondo essayait de résister au vent.

C'était seulement les dimanches de grand vent que « Si ça tire trop, tu donnes un peu, puis tu reprends les batailles de cerf s-volants avaient lieu. Ils étaient après. »

arrivés sur la plage de bonne heure, et les enfants A tour de rôle, Mondo, le Gitan et l'homme avaient étaient déjà là avec leurs cerfs-volants. Il y en avait de tenu le cerf-volant, jusqu'à ce que tous les autres, toutes sortes et de toutes les couleurs, des cerfs-volants fatigués, retombent dans la mer. Tout le monde avait en forme de losange, ou de carré, monoplans ou la tête renversée en l'air et regardait le grand papillon biplans, sur lesquels étaient peintes des têtes d'ani- jaune et noir qui continuait à planer. C'était vraiment maux. Mais le plus beau cerf-volant appartenait à un le champion des cerfs-volants, il n'y en avait pas homme d'une cinquantaine d'années, qui se tenait tout d'autre qui sache monter si haut et voler si longtemps. à fait au bout de la plage. C'était comme un grand Alors, très lentement, l'homme avait fait descendre papillon jaune et noir aux ailes immenses. Quand il le grand papillon, mètre par mètre. Le cerf-volant l'avait lancé, tout le monde s'était arrêté de bouger tanguait dans le vent, et on entendait les détonations pour regarder. Le grand papillon jaune et noir avait de l'air dans sa voile, et le sifflement aigu du fil. C'était plané un instant à quelques mètres de la mer, puis le moment le plus dangereux, parce que le fil pouvait l'homme avait tiré sur le fil et il s'était cabré. Alors le se rompre sous la tension, et

l'homme avançait un peu vent s'était engouffré dans ses ailes et il avait com- en enroulant la bobine. Quand le cerf-volant avait été mencé son ascension. Le cerf-volant montait dans le tout près du rivage, l'homme s'était déplacé sur le côté, ciel, très loin au-dessus de la mer. Le vent qui soufflait en tirant d'un seul coup, puis en lâchant le fil, et le cerf-faisait claquer la toile de ses ailes. Sur la plage, volant avait atterri sur les galets, très lentement, l'homme ne bougeait presque pas. Il dévidait la bobine comme un avion.

de fil, et son regard était fixé sur le papillon jaune et Après, comme ils étaient fatigués, ils étaient restés noir qui se balançait au-dessus de la mer. De temps en assis sur la plage. Le Gitan avait acheté des hot dogs et temps, l'homme tirait sur le fil, l'enroulait sur la ils avaient mangé en regardant la mer. L'homme avait

Mondo

Mondo

raconté à Mondo les batailles, sur les plages de Tur- trouvé bien sympathique. Il avait demandé son nom à quie, quand on attachait des lames de rasoir aux quelqu'un qui travaillait sur le port, et le nom aussi lui queues des cerf s-volants. Quand ils étaient très haut avait plu.

dans le ciel, on les lançait les uns contre les autres, Alors, il venait le voir souvent, quand il était dans les pour essayer de les faire tomber. Les lames de rasoir environs. Il s'arrêtait sur le bord du quai, et il répétait coupaient les voiles. Une fois, il y avait bien longtemps, son nom à voix haute, en chantant un peu : il avait même réussi à couper le fil d'un cerf-volant qui « Oxyton ! Oxyton ! »

avait disparu au loin, emporté par le vent comme une Le bateau tirait sur son amarre, revenait cogner feuille morte. Les jours de grand vent, les enfants contre le quai, repartait. Sa coque était bleu et rouge, faisaient voler les cerfs-volants par centaines, et le ciel avec un liséré blanc. Mondo s'asseyait sur le quai, à bleu était couvert de taches multicolores. côté de l'anneau d'amarrage, et il regardait *Oxyton en* « Ça devait être beau », disait Mondo.

mangeant une orange. Il regardait aussi les reflets du « Oui, c'était beau. Mais maintenant les gens ne soleil dans l'eau, les vagues molles qui faisaient bouger savent plus », disait l'homme. Il se levait et il envelop- la coque. *Oxyton* avait l'air de s'ennuyer, parce que pait le grand papillon jaune et noir dans une feuille de personne ne le sortait jamais. Alors Mondo sautait plastique.

dans le bateau. Il s'asseyait sur la banquette de bois, à « La prochaine fois, je t'apprendrai comment on fait la poupe, et il attendait, en sentant les mouvements un vrai cerf-volant », disait l'homme. « Au mois de des vagues. Le bateau bougeait doucement, tournait

septembre, c'est la bonne saison, et tu peux faire voler un peu, s'éloignait, faisait grincer son amarre. Mondo ton cerf-volant comme un oiseau, presque sans le aurait bien voulu partir avec lui, au hasard, sur la mer. toucher. »

En passant devant la digue, il aurait dit à Giordan le Mondo pensait qu'il ferait le sien tout blanc, comme Pêcheur de monter à bord, et ils seraient partis une mouette.

ensemble sur la mer Rouge.

Mondo restait longtemps assis à l'arrière de la Il y avait aussi quelqu'un que Mondo aimait bien barque, à regarder les reflets du soleil et les bancs de aller voir, de temps en temps. C'était un bateau qui poissons minuscules qui avançaient en vibrant. Quel- s'appelait *Oxyton*. La première fois qu'il l'avait rencon- quefois il chantonnait une chanson pour le bateau, une tré, c'était l'après-midi, vers deux heures, quand le chanson qu'il avait inventée pour lui :

soleil frappait sur l'eau du port. Le bateau était amarré « *Oxyton*, *Oxyton*, *Oxyton*,

au quai, au milieu des autres bateaux, et il se dandinait On va s'en aller-er-er

sur l'eau. Ce n'était pas du tout un grand bateau, On s'en va pêcher comme tous ceux qui ont des proues comme des nez de On s'en va pêcher

requin et qui portent de grandes voiles blanches. Non, Les sardines, les crevettes et les thons ! » *Oxyton*, c'était simplement une barque avec un gros

Ensuite Mondo marchait un peu sur les quais, du ventre et un mât court à l'avant, mais Mondo l'avait côté des cargos, parce qu'il avait aussi une amie grue.

Mondo

Mondo

Il y avait beaucoup de choses à voir, partout, dans les « Tu as raison, le prochain tableau que je ferai, ce rues, sur la plage, et dans les terrains vagues. Mondo sera rien que le ciel. »

n'aimait pas tellement les endroits où il y avait « Avec les nuages et le soleil ? »

beaucoup de gens. Il préférait les espaces ouverts, là où « Oui, avec tous les nuages, et le soleil qui éclaire. » on voit loin, les esplanades, les jetées qui avancent au « Ça sera beau », approuvait Mondo. « Je voudrais milieu de la mer, les avenues droites où roulent les bien le voir tout de suite. »

camions-citernes. C'était dans ces endroits-là qu'il Le peintre regardait en l'air.

pouvait trouver des gens à qui parler, pour leur dire « Je commencerai

demain matin. J'espère qu'il fera simplement :
beau. »

« Est-ce que vous voulez m'adopter ? »

« Oui, il fera beau demain, et le ciel sera encore plus beau qu'aujourd'hui », disait Mondo, parce qu'il savait C'étaient des gens un peu rêveurs, qui marchaient les un peu prédire le temps.

main derrière leur dos en pensant à autre chose. Il y Il y avait aussi le rempailleur de chaises. Mondo avait des astronomes, des professeurs d'histoire, des allait souvent voir le rempailleur de chaises l'après-musiciens, des douaniers. Il y avait quelquefois un midi. Il travaillait dans la cour d'un vieil immeuble, peintre du dimanche, qui peignait des bateaux, des avec son petit-fils qui s'appelait Pipo assis à côté de lui arbres, ou des couchers de soleil, assis sur un strapon- et enveloppé dans un grand veston. Mondo aimait bien tin. Mondo restait un moment à côté de lui, à regarder voir travailler le rempailleur de chaises, parce que le tableau. Le peintre se retournait et disait : c'était un homme vieux mais qui savait faire bouger « Ça te plaît ? »

ses doigts très vite pour entrelacer et nouer les brins de Mondo faisait oui de la tête. Il montrait un homme et paille. Son petit-fils restait immobile à côté de lui, avec un chien qui marchaient sur le quai, au loin. ce veston qui le couvrait comme un pardessus, et « Et eux, vous allez les dessiner aussi ? » Mondo s'amusait un peu avec lui. Il lui apportait des « Si tu veux », disait le peintre. Avec son pinceau le choses qu'il avait trouvées en marchant, des galets plus fin, il mettait sur la toile une petite silhouette bizarres de la plage, des touffes d'algues, des coquilles noire qui ressemblait plutôt à un insecte. Mondo de moules, ou bien des poignées de jolis tessons verts et réfléchissait un peu, et il disait :

bleus polis par la mer. Pipo prenait les cailloux et il les « Vous savez dessiner le ciel ? »

regardait longtemps, puis il les mettait dans les poches Le peintre s'arrêtait de peindre et le regardait avec du veston. Il ne savait pas parler, mais Mondo l'aimait étonnement.

bien parce qu'il restait assis près de son grand-père « Le ciel ? »

sans bouger, enveloppé dans le veston gris qui descen- « Oui, le ciel, avec les nuages, le soleil. Ce serait dait jusqu'à ses pieds et qui couvrait ses mains comme bien. »

les vêtements des Chinois. Mondo aimait bien ceux qui Le peintre n'avait jamais pensé à cela. Il regardait le savent rester assis au soleil sans bouger et sans parler ciel au-dessus de lui, et il riait.

et qui ont des yeux un peu rêveurs.

Mondo

Mondo

Mondo connaissait beaucoup de gens, ici, dans cette chaque jour, et chaque jour il allait vers lui et lui ville, mais il n'avait pas tellement d'amis. Ceux qu'il posait la même question :

aimait rencontrer, c'étaient ceux qui ont un beau « Et aujourd'hui ? Est-ce que vous avez une lettre regard brillant et qui sourient quand ils vous voient pour moi ? »

comme s'ils étaient heureux de vous rencontrer. Alors Alors l'homme ouvrait sa besace et cherchait. Mondo s'arrêtait, il leur parlait un peu, il leur posait « Voyons, voyons... C'est comment ton nom, déjà ? » quelques questions, sur la mer, le ciel ou sur les « Mondo », disait Mondo.

oiseaux, et quand les gens s'en allaient ils étaient tout « Mondo... Mondo... Non, pas de lettre aujourd'hui transformés. Mondo ne leur demandait pas des choses d'aujourd'hui. »

très difficiles, mais c'étaient des choses que les gens. Quelquefois tout de même, il sortait de sa besace un avaient oubliées, auxquelles ils avaient cessé de penser petit journal imprimé, ou bien une réclame et il les depuis des années, comme par exemple pourquoi les tendait à Mondo.

bouteilles sont vertes, ou pourquoi il y a des étoiles « Tiens, aujourd'hui, il y a ça qui est arrivé pour filantes. C'était comme si les gens avaient attendu toi. »

longtemps une parole, juste quelques mots, comme Il lui faisait un clin d'œil et il continuait son chemin. cela, au coin de la rue, et que Mondo savait dire ces Un jour, Mondo avait très envie d'écrire des lettres, mots-là.

et il avait décidé de chercher quelqu'un pour lui C'étaient les questions aussi. La plupart des gens ne apprendre à lire et à écrire. Il avait marché dans les savent pas poser les bonnes questions. Mondo savait rues de la ville, du côté des jardins publics, mais il poser les questions, juste quand il fallait, quand on ne faisait très chaud et les retraités de la Poste n'étaient s'y attendait pas. Les gens s'arrêtaient quelques secondes pas là. Il avait cherché ailleurs, et il était arrivé devant des, ils cessaient de penser à eux et à leurs affaires, ils la mer. Le soleil brûlait très fort, et sur les galets réfléchissaient, et leurs yeux devenaient un peu trou- de la plage il y avait une poussière de sel qui miroi- bles, parce qu'ils se souvenaient d'avoir demandé cela tait. Mondo regardait les enfants qui jouaient au autrefois.

bord de l'eau. Ils étaient vêtus de maillots de couleurs Il y avait quelqu'un que Mondo aimait bien rencon- bizarres, des rouge tomate et des vert pomme, et trer. C'était un homme jeune, assez grand et fort, avec c'était peut-être pour ça qu'ils criaient si fort en un visage très rouge et des yeux bleus. Il était habillé jouant. Mais Mondo n'avait pas envie de s'approcher d'un uniforme bleu foncé et il portait

une grosse besace d'eux.

de cuir remplie de lettres. Mondo le rencontrait sou- Près de la bâtisse en bois de la plage privée, Mondo vent, le matin, dans le chemin d'escaliers qui montait à avait vu alors ce vieil homme qui travaillait à égaliser travers la colline. La première fois que Mondo lui avait la plage à l'aide d'un long râteau. C'était un homme demandé :

vraiment très vieux habillé d'un short bleu délavé et « Est-ce que vous avez une lettre pour moi ? » taché. Il avait le corps couleur de pain brûlé, et sa peau Le gros homme avait ri. Mais Mondo le croisait était tout usée et ridée comme celle d'un vieil éléphant.

Mondo

Mondo

L'homme tirait lentement le long râteau sur les galets, « Tu ne sais vraiment rien du tout ? »

de bas en haut de la plage, sans s'occuper des enfants et « Non monsieur », dit Mondo.

des baigneurs. Le soleil luisait sur son dos et sur ses L'homme avait pris dans son sac de plage un vieux jambes, et la sueur coulait sur son visage. De temps en canif à manche rouge et il avait commencé à graver les temps, il s'arrêtait, sortait un mouchoir de la poche de signes des lettres sur des galets bien plats. En même son short et il essuyait son visage et ses mains. temps, il parlait à Mondo de tout ce qu'il y a dans les Mondo s'était assis contre le mur, devant le vieil lettres, de tout ce qu'on peut y voir quand on les homme. Il avait attendu longtemps, jusqu'à ce que regarde et quand on les écoute. Il parlait de A qui est l'homme ait fini de ratisser son morceau de plage. comme une grande mouche avec ses ailes repliées en Quand l'homme était venu s'asseoir près du mur, arrière ; de B qui est drôle, avec ses deux ventres, de C il avait regardé Mondo. Ses yeux étaient très clairs, et D qui sont comme la lune, en croissant et à moitié d'un gris pâle qui faisait comme deux trous sur la pleine, et O qui est la lune tout entière dans le ciel noir. peau brune de son visage. Il ressemblait un peu à un Le H est haut, c'est une échelle pour monter aux arbres Indien.

et sur le toit des maisons ; E et F, qui ressemblent à un Il regardait Mondo comme s'il avait compris son râteau et à une pelle, et G, un gros homme assis dans interrogation. Il dit seulement :

un fauteuil ; I danse sur la pointe de ses pieds, avec sa « Salut ! »

petite tête qui se détache à chaque bond, pendant que J « Je voudrais que vous m'appreniez à lire et à écrire, se balance; mais K est cassé comme un vieillard, R s'il vous plaît », dit Mondo.

marche à grandes enjambées comme un soldat, et Y est Le vieil homme restait immobile, mais il n'avait pas debout, les bras en l'air et crie : au secours ! L est un l'air étonné.

arbre au bord de la rivière, M est une montagne ; N est « Tu ne vas pas à l'école ? »

pour les noms, et les gens saluent de la main, P dort sur « Non monsieur », dit Mondo.

une patte et Q est assis sur sa queue ; S, c'est toujours Le vieil homme s'asseyait sur la plage, le dos contre un serpent, Z toujours un éclair; T est beau, c'est le mur, le visage tourné vers le soleil. Il regardait comme le mât d'un bateau, U est comme un vase. V, W, devant lui, et son expression était très calme et douce, ce sont des oiseaux, des vols d'oiseaux ; X est une croix malgré son nez busqué et les rides qui coupaient ses pour se souvenir.

joues. Quand il regardait Mondo, c'était comme s'il Avec la pointe de son canif, le vieil homme traçait voyait à travers lui, parce que ses iris étaient si clairs. les signes sur les galets et les disposait devant Puis il y avait une lueur d'amusement dans son regard, Mondo.

et il dit :

« Quel est ton nom ? »

« Je veux bien t'apprendre à lire et à écrire, si c'est « Mondo », disait Mondo.

ça que tu veux. » Sa voix était comme ses yeux, très Le vieil homme choisissait quelques galets, en ajoutait un autre, calme et lointaine, comme s'il avait peur de faire trop

de bruit en parlant.

« Regarde. C'est ton nom écrit, là. »

Mondo

Mondo

« C'est beau ! » disait Mondo. « Il y a une montagne, que c'était eux qu'il préférerait. Il aimait aussi les T, les la lune, quelqu'un qui salue le croissant de lune, et Z, et les oiseaux V W. Le vieil homme lisait : encore la lune. Pourquoi y a-t-il toutes ces lunes ? » « C'est dans ton nom, c'est tout », disait le vieil OVO OWO OTTO IZTI

homme. « C'est comme ça que tu t'appelles. » Il reprenait les galets.

et ça les faisait bien rire tous les deux. « Et vous, monsieur ? Qu'est-ce qu'il y a dans votre Le vieil homme savait aussi beaucoup d'autres nom ? »

choses un peu étranges, qu'il racontait de sa voix Le vieil homme montrait les galets, l'un après l'autre, en regardant la mer. Il parlait d'un pays l'autre, et Mondo les ramassait et les alignait devant étranger, très loin de l'autre côté de la mer, un pays lui.

très grand où les gens étaient beaux et doux, où il n'y « Il y a une montagne. »

avait pas de guerres, et où personne n'avait peur de « Oui, celle où je suis né. »

mourir. Dans ce pays il y avait un fleuve aussi large « Il y a une mouche. »

que la mer, et les gens allaient s'y baigner chaque « J'étais peut-être une mouche, il y a longtemps, soir, au coucher du soleil. Tandis qu'il parlait de ce avant d'être un homme. »

pays-là, le vieil homme avait une voix encore plus « Il y a un homme qui marche, un soldat. » douce et lente, et ses yeux pâles regardaient encore « J'ai été soldat. »

plus loin, comme s'il était déjà là-bas, au bord de ce « Il y a le croissant de la lune. »
fleuve.

« C'est elle qui était là à ma naissance. » « Est-ce que je pourrai venir avec vous ? » deman-

« Un râteau ! »
dait Mondo.

« Le voilà ! »

Le vieil homme avait posé sa main sur l'épaule de Le vieil homme montrait le râteau posé sur la Mondo.

plage.

« Oui, je t'emmènerai. »

« Il y a un arbre devant une rivière. »

« Quand est-ce que vous partirez ? »

« Oui, c'est peut-être comme cela que je reviendrai « Je ne sais pas. Quand j'aurai assez d'argent. Dans quand je serai mort, un arbre immobile devant une un an, peut-être. Mais je t'emmènerai avec moi. » belle rivière. »

Plus tard, le vieil homme reprenait son râteau et il « C'est bien de savoir lire », disait Mondo. « Je continuait son travail un peu plus loin sur la plage. voudrais bien savoir toutes les lettres. » Mondo mettait dans sa poche les cailloux de son nom, « Tu vas écrire, toi aussi », disait le vieil homme. Il il faisait un signe de la main à son ami et il partait. lui donnait son canif et Mondo restait longtemps à Maintenant il y avait beaucoup de signes, partout, graver les dessins des lettres sur les galets de la plage. écrits sur les murs, sur les portes, ou sur les panneaux Puis il les mettait à côté, pour voir quels noms cela de fer. Mondo les voyait en marchant dans les rues de faisait. Il y avait toujours beaucoup de O et de I parce la ville, et il en reconnaissait quelques-uns au passage.

Mondo

Mondo

Sur le ciment du trottoir, il y avait des lettres gravées, saient, l'une après l'autre, elles palpaient faiblement comme ceci :

dans l'humidité de la nuit. Mondo les regardait, la tête renversée, en retenant son souffle.

D

« Elles sont belles, est-ce qu'elles disent quelque chose, Thi Chin ? »

NADINE

« Oui, elles disent beaucoup de choses, mais on ne comprend pas ce qu'elles disent. » « Même si on savait lire, on ne pourrait pas comprendre. prendre ? »

Quand la nuit tombait, Mondo retournait à la Mai- « Non, on ne pourrait pas, Mondo. Les hommes ne son de la Lumière d'Or. Il mangeait le riz et les peuvent pas comprendre ce que disent les étoiles. » légumes dans la grande salle, avec Thi Chin, puis il « Peut-être qu'elles racontent ce qu'il y aura plus sortait dans le jardin. Il attendait que la petite femme tard, dans très longtemps. »

vienne le rejoindre, et ils marchaient ensemble très « Oui, ou bien peut-être qu'elles se racontent des lentement sur le sentier de gravier, jusqu'à ce qu'ils histoires. »

soient complètement entourés par les arbres et les Thi Chin aussi les regardait sans bouger, en serrant buissons. Thi Chin prenait la main de Mondo et la très fort la main de Mondo.

serrait si fort qu'il avait mal. Mais c'était bien quand « Peut-être qu'elles disent la route qu'il faut suivre, même, de marcher comme cela dans la nuit sans les pays où il faut aller. »

lumières, en tâtant du bout du pied pour ne pas Mondo réfléchissait. tomber, guidés seulement par le bruit du gravier qui « Elles brillent fort maintenant. Peut-être qu'elles crissait sous les semelles. Mondo écoutait le chant sont des âmes. »

strident du criquet caché, il sentait les odeurs des Thi Chin voulait voir le visage de Mondo, mais tout arbustes qui écartaient leurs feuilles dans la nuit. Ça était noir. Alors, tout d'un coup, elle se mettait à faisait un peu tourner la tête, et c'était pour ça que la trembler, comme si elle avait peur. Elle serrait la main petite femme serrait très fort sa main, pour ne pas de Mondo contre sa poitrine, et elle appuyait sa joue avoir le vertige.

contre son épaule. Sa voix était toute bizarre et triste, « La nuit, tout sent bon », disait Mondo. comme si quelque chose lui faisait mal.

« C'est parce qu'on ne voit pas », disait Thi Chin. « Mondo, Mondo... »

« On sent mieux, et on entend mieux quand on ne voit Elle répétait son nom avec sa voix étouffée et son pas. »

corps tremblait.

Elle s'arrêtait sur le chemin.

« Qu'est-ce que vous avez ? » demandait Mondo. Il « Regarde, on va voir les étoiles, maintenant. » essayait de la calmer en lui parlant. « Je suis là, je ne Le cri aigu du criquet résonnait tout près d'eux, vais pas

partir, je ne veux pas m'en aller. » comme s'il sortait du ciel même. Les étoiles apparaissent- Il ne voyait pas le visage de Thi Chin, mais il devinait

Mondo

qu'elle pleurait, et c'était pour cela que son corps tremblait. Thi Chin s'écartait un peu, pour que Mondo ne sente pas couler ses larmes.

« Excuse-moi, je suis bête », disait-elle ; mais sa voix n'arrivait pas à parler.

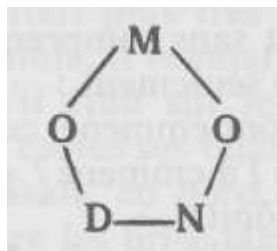
« Ne soyez pas triste », disait Mondo. Il l'entraînait à l'autre bout du jardin. « Venez, nous allons voir les lumières de la ville dans le ciel. »

Ils allaient jusqu'à l'endroit où on pouvait voir la grande lueur rose en forme de champignon, au-dessus des arbres. Il y avait même un avion qui passait en clignotant, et ça les faisait rire.

Puis ils s'asseyaient sur le chemin de gravier, sans se La dernière fois, c'était au commencement de l'été. lâcher la main. La petite femme avait oublié sa Mondo était parti au lever du soleil, sans faire de bruit. tristesse, et elle parlait à nouveau, à voix basse, sans Il avait descendu le chemin d'escaliers à travers la penser à ce qu'elle disait. Mondo parlait aussi, et le colline, sans se presser. Les arbres et les herbes étaient criquet faisait son bruit strident, dans sa cachette au couverts de rosée, et il y avait une sorte de brume au- milieu des feuilles. Mondo et Thi Chin restaient assis dessus de la mer. Dans les larges feuilles de volubilis le comme cela très longtemps, jusqu'à ce que leurs long des vieux murs, une goutte d'eau était accrochée paupières deviennent lourdes. Alors ils s'endormaient et brillait comme un diamant. Mondo approchait sa par terre, et le jardin bougeait lentement, lentement, bouche, renversait la feuille et buvait la goutte d'eau comme le pont d'un bateau.

fraîche. C'étaient de toutes petites gouttes, mais elles se répandaient dans sa bouche et dans son corps et calmaient bien sa soif. De chaque côté du chemin, les murs de pierre sèche étaient déjà tièdes. Les salamandres étaient sorties de leurs fissures pour regarder la lumière du jour.

Mondo descendait la colline jusqu'à la mer, et il allait s'asseoir à sa place sur la plage déserte. Il n'y avait personne d'autre que les mouettes à cette heure- là. Elles flottaient sur l'eau le long du rivage, ou bien elles marchaient en se dandinant sur les galets. Elles entrouvraient leur bec pour gémir. Elles s'envolaient, tournaient en rond, se reposaient un peu plus loin. Les



Mondo

Mondo

mouettes avaient toujours de drôles de voix le matin, était content de pouvoir leur parler comme cela, et leur comme si elles s'appelaient avant de partir. envoyer les ondes de la mer, du soleil et du ciel. Quand le soleil était un peu haut dans le ciel rosé, les Ensuite Mondo marchait le long de la plage, jusqu'à réverbères s'éteignaient et on entendait la ville qui la bâtit en bois de la plage privée. Au pied du mur de commençait à gronder. C'était un bruit lointain, qui soutènement, il cherchait les cailloux sur lesquels le sortait des rues entre les hauts immeubles, un bruit vieil homme avait gravé les dessins des lettres. Ça sourd qui vibrait à travers les galets de la plage. Les faisait plusieurs jours que Mondo n'était pas revenu là, vélomoteurs couraient dans les avenues en faisant leur et le sel et la lumière avaient déjà à demi effacé les bruit de bourdon, emportant des hommes et des dessins. Avec un silex tranchant, Mondo retraçait les femmes habillés d'anoraks et la tête cachée dans des signes et il disposait les cailloux sur le bord du mur, cagoules de laine.

pour écrire son nom, comme ceci

Mondo restait immobile sur la plage, en attendant que le soleil réchauffe l'air. Il écoutait le bruit des vagues sur les galets. Il aimait cette heure-là, parce qu'il n'y avait personne près de la mer, rien que lui et les mouettes. Alors il pouvait penser à tous les gens de la ville, à tous ceux qu'il allait rencontrer. Il pensait à eux en regardant la mer et le ciel, et c'était comme si pour que le vieil homme voie son nom, quand il les gens étaient à la fois très loin et très proches, assis viendrait, et qu'il sache qu'il était venu. autour de lui. C'était comme s'il suffisait de les Ce jour-là n'était pas comme les autres, parce que regarder pour qu'ils existent, et puis de détourner le quelqu'un manquait dans la ville. Mondo cherchait le regard et ils n'étaient plus là.

vieux mendiant aux colombes, et son cœur battait plus Sur la plage déserte, Mondo parlait aux gens. Il leur fort, parce qu'il savait déjà qu'il ne le trouverait pas. Il parlait à sa façon, sans paroles mais en envoyant des le cherchait partout, dans les rues et les ruelles, sur la ondes ; elles allaient vers eux, là où ils étaient, en se place du marché, devant les églises. Mondo avait très mêlant au bruit des vagues et à la

lumière, et les gens envie de le voir. Mais pendant la nuit, la camionnette les recevaient sans savoir d'où elles venaient. Mondo grise était passée, et les hommes en uniforme avaient pensé au Gitan, au Cosaque, au rempailleux de emmené le vieux Dadi.

chaises, à Rosa, à la boulangère Ida, au champion des Mondo continuait à chercher Dadi partout, sans se cerfs-volants ou bien au vieil homme qui lui avait reposé. Son cœur battait de plus en plus fort tandis appris à lire, et tous, ils l'entendaient. Ils entendaient qu'il courait d'une cachette à une autre. Il regardait comme un sifflement dans leurs oreilles, ou comme un dans tous les endroits où le vieux mendiant avait bruit d'avion, et ils secouaient un peu leur tête parce l'habitude d'aller, dans les coins des portes cochères, qu'ils ne comprenaient pas ce que c'était. Mais Mondo dans les escaliers, près des fontaines, dans les jardins

Mondo

Mondo

publics, dans l'entrée des vieux immeubles. Parfois, il Mondo avait cherché une place dans la rue, sur le voyait sur le trottoir un morceau de journal, et il trottoir, et il s'était assis là, le dos contre le mur. s'arrêtait pour regarder autour de lui, comme si le Maintenant il attendait. Un peu plus loin, il y avait le vieux Dadi allait revenir s'asseoir par terre. magasin d'un marchand de meubles, avec une grande A la fin, c'est le Cosaque qui avait prévenu Mondo. vitrine qui réverbérait la lumière. Mondo restait assis Mondo l'avait rencontré dans la rue, près du marché. Il sans bouger, il ne voyait même pas les jambes des gens avançait difficilement, en se tenant au mur, parce qu'il qui marchaient devant lui, qui s'arrêtaient parfois. Il était complètement saoul. Les gens s'arrêtaient et le n'écoutait pas les voix qui parlaient. Il sentait une regardaient en riant. Il avait même perdu son petit sorte d'engourdissement qui gagnait tout son corps, accordéon noir, quelqu'un le lui avait volé pendant qui montait comme un froid, qui rendait ses lèvres qu'il cuvait son vin. Quand Mondo lui avait demandé insensibles et empêchait ses yeux de bouger. où étaient le vieux Dadi et ses colombes, il l'avait Son cœur ne battait plus très fort; maintenant il regardé un moment sans comprendre, les yeux vides. était loin et tout faible, il remuait lentement dans sa Puis il avait grogné seulement :

poitrine, comme s'il était sur le point de s'arrêter. « Sais pas... Ils l'ont emmené, cette nuit... » Mondo pensait à toutes ses bonnes cachettes, toutes « Où est-ce qu'on l'a emmené ? »

celles qu'il connaissait, au bord de la mer, dans les « Sais pas... A l'hôpital. »

rochers blancs, entre les brise-lames, ou bien dans le Le Cosaque

faisait de grands efforts pour repartir. jardin de la Maison de la Lumière d'Or. Il pensait aussi « Attendez ! Et les colombes ? Est-ce qu'ils les ont

au bateau *Oxyton* qui faisait des mouvements pour se emmenées aussi ? »

détacher du quai, parce qu'il voulait aller jusqu'à la « Les colombes ? » mer Rouge. Mais en même temps, c'était comme s'il ne Le Cosaque ne comprenait pas.

pouvait plus quitter cet endroit, sur le trottoir, contre « Les oiseaux blancs ! »

« Ah oui, je ne sais pas... » Le Cosaque haussait les ce morceau de mur, comme si ses jambes ne pouvaient épaules. « Sais pas ce qu'ils en ont fait, de ses pigeons... plus marcher davantage.

Peut-être qu'ils vont les manger... »

Quand les gens lui avaient parlé, Mondo n'avait pas Et il continuait à avancer en titubant le long du mur. levé la tête. Il restait immobile sur le trottoir, le front Alors tout à coup Mondo avait senti une grande appuyé sur ses avant-bras. Maintenant les jambes des fatigue. Il voulait retourner s'asseoir au bord de la mer, gens étaient arrêtées devant lui, elles formaient un sur la plage, pour dormir. Mais c'était trop loin, il rempart en demi-cercle comme lorsque le Gitan donn'avait plus de forces. Peut-être que ça faisait trop nait sa représentation publique. Mondo pensait qu'el- longtemps qu'il ne mangeait pas bien, ou bien c'était la les feraient mieux de s'en aller, de continuer leur peur. Il avait l'impression que tous les bruits résonchemin. Il regardait tous ces pieds arrêtés, les grosses naient dans sa tête et que la terre bougeait sous ses chaussures de cuir noir des hommes, les sandales à pieds.

hauts talons des femmes. Il entendait les voix qui

Mondo

Mondo

parlaient au-dessus de lui, mais il ne parvenait pas à tait ses jambes cogner contre le sol, contre les échelons comprendre ce qu'elles disaient.

du marchepied, mais c'était comme si elles étaient « ... Téléphoner... », disaient les voix. Téléphoner à étrangères, des jambes de pantin faites de bois et de qui? Mondo pensait qu'il était devenu un chien, un vis. Puis les portières se refermaient en claquant, et la vieux chien au poil fauve qui dormait couché en rond camionnette commençait à rouler à travers la ville. sur un coin du trottoir. Personne ne pouvait le voir, C'était la dernière fois.

personne ne pouvait faire attention à un vieux chien jaune. Le froid continuait à monter le long de son Deux jours plus tard, la petite

femme vietnamienne corps, lentement, dans ses membres, dans son ventre, était entrée dans le bureau du commissaire de police. jusqu'à sa tête.

Elle était pâle et ses yeux étaient fatigués, parce qu'elle Alors la camionnette grise du Ciapacan était venue. n'avait pas dormi. Elle avait attendu Mondo pendant Mondo l'avait entendue arriver, dans son demi-som- deux nuits, et le jour elle l'avait cherché partout dans meil, il avait entendu les freins grincer et les portières la ville. Le commissaire la regardait sans curiosité. qui s'ouvraient. Mais ça lui était bien égal. Les jambes « Vous êtes une parente ? »

des gens avaient reculé un peu, et Mondo avait vu les « Non, non », disait Thi Chin. Elle cherchait ses pantalons bleu marine et les chaussures noires aux mots. « Je suis une — une amie. »

semelles épaisses qui s'approchaient de lui. Elle paraissait encore plus petite, presque une enfant « Tu es malade ? »

malgré les rides de son visage.

Mondo entendait les voix des hommes en uniforme. « Est-ce que vous savez où il est ? »

Elles résonnaient comme à des milliers de kilomètres. Le commissaire la regardait, sans se presser de «Comment tu t'appelles? Où est-ce que tu répondre.

habites ? »

« Il est à l'assistance publique », disait-il enfin. « Tu vas venir avec nous, tu veux ? »

La petite femme répétait, comme si elle ne compre- Mondo pensait aux collines qui brûlaient, partout, nait pas :

autour de la ville. C'était comme s'il était assis au bord « A l'assistance publique... »

de la route, et qu'il voyait les champs de braise, les Puis elle criait presque :

grandes flammes rouges, et qu'il sentait l'odeur de la « Mais ce n'est pas possible ! »

résine et de la fumée blanche qui montait dans le ciel ; « Qu'est-ce qui n'est pas possible ? » demandait le il voyait même les camions rouges des pompiers commissaire.

arrêtés dans les broussailles et les longs tuyaux qui se « Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a fait ? » déroulaient.

« Il nous a dit qu'il n'avait pas de famille, alors on l'a « Tu peux marcher ? »

dirigé là. »

Les mains des hommes soulevaient Mondo sous les « C'est impossible ! » répétait Thi Chin. « Vous ne épaules, comme un fardeau léger, et le portaient vers la vous rendez pas compte... »

camionnette aux portes arrière ouvertes. Mondo sen- Le commissaire

la regardait durement.

Mondo

Mondo

« C'est vous qui ne vous rendez pas compte, quelques jours, quand il sera dans de bonnes condi- madame », disait-il; « un enfant sans famille, sans tions, vous irez le voir, vous demanderez l'autorisation domicile, qui traînait dans les rues avec les clochards, au directeur. »

les mendiants, peut-être pire encore! Qui vivait « Mais aujourd'hui ! » disait Thi Chin. Elle criait à comme un sauvage, en mangeant n'importe quoi, en nouveau, et sa voix s'enrouait. « C'est aujourd'hui, dormant n'importe où ! D'ailleurs on nous avait déjà c'est aujourd'hui qu'il faut que je le voie ! » signalé son cas, des gens s'étaient plaints, et ça faisait « Non, c'est tout à fait impossible. Vous ne pouvez quelque temps qu'on le cherchait, mais il était malin, pas le voir avant quatre ou cinq jours. » il se cachait ! Il était temps que tout ça finisse. » « Je vous en prie ! C'est très important pour lui, La petite femme regardait fixement devant elle, et maintenant! »

son corps tremblait. Le commissaire se radoucissait un Le commissaire raccompagnait Thi Chin vers la peu.

porte.

« Vous — vous vous êtes occupée de lui, madame ? » « Pas avant quatre ou cinq jours. »

Thi Chin faisait oui de la tête.

Au moment d'ouvrir la porte, il se ravisait. « Ecoutez, si vous voulez vous charger de cet enfant. « Donnez-moi votre nom et votre adresse, pour Si vous voulez qu'on vous en donne la garde, c'est qu'on puisse vous joindre. »

sûrement une chose possible. »

Il notait cela sur un vieux carnet.

« Il faut qu'il sorte de — »

« Bon. Téléphonez-moi dans deux jours pour qu'on « Mais pour l'instant, il doit rester à l'assistance commence le dossier. » Mais le lendemain, le commis- jusqu'à ce que, jusqu'à ce que son état se soit amélioré. saire était venu à la maison de Thi Chin. Il avait ouvert Si vous voulez vous charger de lui, il faudra déposer le portail et il avait marché sur l'allée de gravier une demande, établir un dossier, et ce n'est pas du jour jusqu'à la porte.

au lendemain. »

Quand Thi Chin avait ouvert, il était entré, presque Thi Chin cherchait ses mots dans sa tête, sans de force, et il avait regardé à l'intérieur de la grande pouvoir parler.

salle.

« Pour l'instant, il faut laisser faire l'administration. « Votre Mondo »,

commençait-il.

Cet enfant — comment s'appelle-t-il déjà ? » « Que lui est-il arrivé ? » demandait Thi Chin. Elle « Mondo », disait Thi Chin. « Je — » était encore plus pâle que l'autre jour, et ses yeux « Cet enfant est en observation. Il doit être soigné. étaient levés vers le visage du policier avec crainte. On va s'occuper de lui à l'assistance, on va établir son « Il est parti. »

dossier. Vous savez qu'à son âge il ne sait pas lire ni « Parti ? » écrire, qu'il n'a jamais été dans une école ? » « Oui, parti, disparu. Evaporé ! »

Thi Chin essayait de parler, mais sa voix s'étouffait. Par-dessus la tête de Thi Chin, le policier scrutait « Est-ce que je peux le voir ? » demandait-elle enfin. l'intérieur de la maison.

« Oui, bien sûr. » Le commissaire se levait. « Dans « Vous ne l'avez pas vu? Il n'est pas venu ici? »

Mondo

Mondo

« Non ! » criait Thi Chin.

ter, les autos continuaient à rouler dans les rues et les « Il a mis le feu à son matelas, dans l'infirmerie, et il avenues, en faisant beaucoup de bruit avec leur moteur a profité de l'affolement pour filer. Je pensais que vous et leur klaxon. De temps en temps, dans le ciel bleu, un l'aviez peut-être vu passer? »

avion passait en laissant derrière lui un long sillage « Non ! Non ! » criait encore Thi Chin. Maintenant blanc. Les mendiants continuaient à mendier, dans les ses yeux étroits brillaient de colère. Le commissaire coins de murs, à la porte de la mairie et des églises. reculait devant elle.

Mais ce n'était plus pareil. C'était comme s'il y avait « Ecoutez, je suis venu tout de suite vous avertir. Il un nuage invisible qui recouvrait la terre, qui empê- faut retrouver ce gaiiçon avant qu'il ne fasse d'autres chait la lumière d'arriver tout entière. bêtises. »

Les choses n'étaient plus les mêmes. D'ailleurs, Le commissaire redescendait les marches du perron quelque temps plus tard, le Gitan s'était fait arrêter en demi-lune.

par la police, un jour où on s'était aperçu qu'il « S'il revient chez vous, prévenez-moi ! » prestidigitait aussi dans les poches des passants. Le Il s'en allait déjà sur le chemin de gravier, vers le Cosaque était un ivrogne, qui n'était pas même cosa- portail.

que, puisqu'il était né en Auvergne. Giordan le Pêcheur « Je vous ai dit l'autre jour. C'est un sauvage! » cassait ses lignes sur les brise-lames, et il n'irait jamais Thi Chin ne bougeait pas, sur le seuil. Ses yeux en Erythrée, ni ailleurs. Le vieux Dadi était enfin sorti s'emplissaient de

larmes et sa gorge était si serrée de l'hôpital, mais il n'avait jamais retrouvé ses colom- qu'elle n'arrivait plus à respirer.

bes, et à leur place il avait acheté un chat. Le peintre « Vous n'avez rien compris, rien! » Elle parlait à du dimanche n'avait pas réussi à peindre le ciel, et il voix basse, pour elle-même, tandis que le commissaire avait recommencé à dessiner des marines et des de police repoussait le portail et descendait à grands natures mortes, et le petit garçon du jardin public pas le chemin d'escaliers vers sa voiture noire. s'était fait voler son beau tricycle rouge. Quant au vieil Alors Thi Chin s'asseyait sur les marches blanches, et homme au visage d'Indien, il avait continué à ratisser elle restait immobile longtemps, sans regarder la son morceau de plage, sans partir pour les rives du lumière d'or qui était en train d'emplir la grande salle Gange. Au bout de sa longe, attaché à l'anneau rouillé vide, sans écouter le bruit strident du criquet caché. du quai, le bateau *Oxyton* était resté tout seul à se Elle pleurait un peu, sans même s'en apercevoir, et les dandiner sur l'eau du port, au milieu des nappes de larmes coulaient goutte à goutte au bout de son nez et gasoil, sans personne qui vînt s'asseoir à sa poupe tombaient sur son tablier bleu. Elle savait que l'enfant pour lui chanter une chanson.

aux cheveux couleur de cendres ne reviendrait pas, ni Les années, les mois et les jours passaient, mainte- demain ni les autres jours. L'été allait commencer nant sans Mondo, car c'était un temps à la fois très maintenant, et pourtant c'était comme s'il faisait froid. long et trop court, et beaucoup de gens, ici, dans notre Tous, ici, dans notre ville, nous avons senti cela. Les ville, attendaient quelqu'un sans oser le dire. Sans s'en gens continuaient d'aller et venir, de vendre et d'ache-rendre compte, souvent, nous l'avons cherché dans la

Mondo

foule, au coin des rues, devant une porte. Nous avons regardé les galets blancs de la plage, et la mer qui ressemble à un mur. Puis nous avons un peu oublié. Un jour, longtemps après, la petite femme vietna- mienne marchait dans son jardin, en haut de la colline. Elle s'asseyait sous le massif de laurier-sauce où il y avait beaucoup de moustiques tigrés qui dansaient dans l'air, et elle avait ramassé un drôle de caillou poli par l'eau de mer. Sur le côté du galet, elle avait vu des signes gravés, à demi effacés par la poussière. Avec précaution, et le cœur battant un peu plus vite, elle avait essuyé la poussière avec un coin de son tablier et elle avait vu deux mots écrits en lettres capitales **Lullaby**

maladroites :

TOUJOURS BEAUCOUP

Le jour où Lullaby décida qu'elle n'irait plus à

l'école, c'était encore très tôt le matin, vers le milieu du mois d'octobre. Elle quitta son lit, elle traversa pieds nus sa chambre et elle écarta un peu les lames des stores pour regarder dehors. Il y avait beaucoup de soleil, et en se penchant un peu, elle put voir un morceau de ciel bleu. En bas, sur le trottoir, trois ou quatre pigeons sautillaient, leurs plumes ébouriffées par le vent. Au-dessus des toits des voitures arrêtées, la mer était bleu sombre, et il y avait un voilier blanc qui avançait difficilement. Lullaby regarda tout cela, et elle se sentit soulagée d'avoir décidé de ne plus aller à l'école.

Elle retourna vers le centre de la chambre, elle s'assit devant sa table, et sans allumer la lumière elle commença à écrire une lettre.

Bonjour cher Ppa.

Il fait beau aujourd'hui, le ciel est

comme j'aime très très bleu. Je voudrais bien que tu sois là pour voir le ciel. La mer aussi est très très bleue. Bientôt ce sera l'hiver. C'est une autre année très longue

82 Lullaby

Lullaby qui commence. J'espère que tu pourras

Cher Ppa, je voudrais bien que tu

venir bientôt parce que je ne sais pas

viennes reprendre le réveille-matin. Tu me si le ciel et la mer vont pouvoir t'attendre l'avais donné avant que je parte de Téhéran longtemps. Ce matin quand je me suis

et maman et sœur Laurence avaient dit qu'il réveillée (ça fait maintenant plus d'une heure) était très beau. Moi aussi je le trouve

j'ai cru que j'étais à nouveau à Istamboul. très beau, mais je crois que maintenant il ne Je voudrais bien fermer les yeux et quand je me servira plus. C'est pourquoi je voudrais les rouvrirais ce serait à nouveau comme à que tu viennes le prendre. Il te servira Istamboul.

Tu te souviens ? Tu avais acheté à nouveau. Il marche très bien. Il ne fait deux bouquets de fleurs, un pour moi et un pas de bruit la nuit.

pour sœur Laurence. De grandes fleurs

Elle mit la lettre dans une enveloppe par avion. blanches qui sentaient fort (c'est pour ça Avant de fermer l'enveloppe, elle chercha quelque qu'on les appelle des arômes ?). Elles sentaient chose d'autre à glisser dedans. Mais sur la table il n'y si fort qu'on avait dû les mettre dans la avait rien que des papiers, des livres, et des miettes de salle de bains. Tu avais dit qu'on pouvait boire biscotte. Alors elle écrivit l'adresse sur l'enveloppe. de l'eau dedans, et moi j'étais allée

à la salle de bains et j'avais bu longtemps, Monsieur Paul Ferlande et mes fleurs s'étaient toutes abîmées. Tu P.R.O.C.O.M.

te souviens ?

84, avenue Ferdowsi

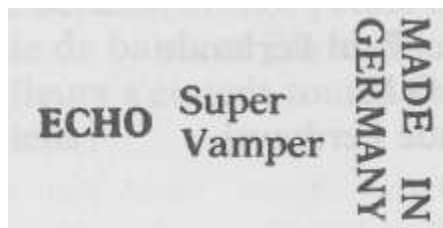
Téhéran

Iran

Lullaby s'arrêta d'écrire. Elle mordilla un instant le Elle déposa l'enveloppe sur le bord de la table, et elle bout de son Bic bleu, en regardant la feuille de papier à alla vite à la salle de bains pour se laver les dents et la lettres. Mais elle ne lisait pas. Elle regardait seulement figure. Elle avait envie de prendre une douche froide, le blanc du papier, et elle pensait que peut-être mais elle avait peur que le bruit ne réveille sa mère. quelque chose allait apparaître, comme des oiseaux Toujours pieds nus, elle retourna à sa chambre. Elle dans le ciel, ou comme un petit bateau blanc qui s'habilla à la hâte, avec un pull-over de laine verte, un passerait lentement.

pantalon en velours brun, et un blouson marron. Puis Elle regarda le réveil sur la table : huit heures dix. elle enfila ses chaussettes et ses chaussures montantes C'était un petit réveille-matin de voyage, gainé de peau à semelle de crêpe. Elle peigna ses cheveux blonds sans de lézard noir qu'on n'avait besoin de remonter que même se regarder dans la glace, et elle enfourna dans tous les huit jours.

son sac tout ce qu'elle trouva autour d'elle, sur la table Lullaby écrivit sur la feuille de papier à lettres. et sur la chaise : rouge à lèvres, mouchoirs de papier, crayon à bille, clés, tube d'aspirine. Elle ne savait pas



84 Lullaby

Lullaby

exactement ce dont elle pourrait avoir besoin, et elle ciel qui l'enivrait. Lullaby s'arrêta contre la balus- jeta pêle-mêle ce qu'elle voyait dans sa chambre : un trade, en serrant très fort ses bras contre sa poitrine. foulard rouge roulé en boule, un vieux porte-photos en Elle dit même entre ses dents, un peu en colère : moleskine, un canif, un petit chien en porcelaine. Dans « Mais il m'embête, celui-là ! »

l'armoire, elle ouvrit un carton à chaussures et elle prit Puis elle se remit en route, en essayant de ne plus un paquet de lettres. Dans un autre carton, elle trouva faire attention à lui.

un grand dessin qu'elle plia et mit dans son sac avec les Les gens allaient travailler. Ils roulaient vite dans lettres. Dans la poche de son imperméable, elle trouva leurs autos, le long de l'avenue, dans la direction du quelques billets de banque et une poignée de pièces

centre de la ville. Les vélomoteurs faisaient la course qu'elle fit tomber aussi dans son sac. Au moment de avec des bruits de roulements à billes. Dans les autos sortir, elle retourna vers la table et elle prit la lettre neuves aux vitres fermées, les gens avaient l'air pressé. qu'elle venait d'écrire. Elle ouvrit le tiroir de gauche, Quand ils passaient, ils se retournaient un peu pour et elle chercha parmi les objets et les papiers, jusqu'à regarder Lullaby. Il y avait même des hommes qui ce qu'elle trouve un petit harmonica sur lequel il y appuyaient à petits coups sur leur klaxon, mais Lul- avait écrit laby ne les regardait pas.

Elle aussi, elle marchait vite le long de l'avenue, sans faire de bruit sur ses semelles de crêpe. Elle allait dans la direction opposée, vers les collines et les rochers. Elle regardait la mer en plissant les yeux parce qu'elle n'avait pas pensé à prendre ses lunettes noires. Le voilier blanc semblait suivre la même route qu'elle, et, gravé à la pointe d'un couteau

avec sa grande voile isocèle gonflée dans le vent. En marchant, Lullaby regardait la mer et le ciel bleus, la *David*

voile blanche, et les rochers du cap, et elle était bien contente d'avoir décidé de ne plus aller à l'école. Tout Elle regarda l'harmonica une seconde, puis elle le fit était si beau que c'était comme si l'école n'avait jamais tomber dans le sac, passa la bandoulière sur son épaule existé. droite et sortit.

Le vent soufflait dans ses cheveux et les emmêlait, Dehors, le soleil était chaud, le ciel et la mer un vent froid qui piquait ses yeux et rougissait la peau brillaient. Lullaby chercha des yeux les pigeons, mais de ses joues et de ses mains. Lullaby pensait que c'était ils avaient disparu. Au loin, très près de l'horizon, le bien de marcher comme cela, au soleil et dans le vent, voilier blanc bougeait lentement, penché sur la mer. sans savoir où elle allait.

Lullaby sentit son cœur battre très fort. Il s'agitait et Quand elle sortit de la ville, elle arriva devant le faisait du bruit dans sa poitrine. Pourquoi était-il dans chemin des contrebandiers. Le chemin commençait au cet état-là ? Peut-être que c'était toute la lumière du milieu d'un bosquet de pins parasols, et descendait le

Lullaby

Lullaby

long de la côte, jusqu'aux rochers. Ici, la mer était piquants, des raquettes jaunes couvertes de cicatrices, encore plus belle, intense, tout imprégnée de lumière. des aloès, des ronces, des lianes. Personne ne vivait ici. Lullaby avançait sur le chemin des contrebandiers, Il y avait seulement les lézards qui couraient entre les et elle vit que la mer était plus forte. Les vagues blocs de rocher, et deux ou trois

guêpes qui volaient courtes cognaient contre les rochers, lançaient une au-dessus des herbes qui sentent le miel. contre-lame, se creusaient, revenaient. La jeune fille Le soleil brûlait avec force dans le ciel. Les rochers s'arrêta dans les rochers pour écouter la mer. Elle blancs étincelaient, et l'écume éblouissait comme la connaissait bien son bruit, l'eau qui clapote et se neige. On était heureux, ici, comme au bout du monde. déchire, puis se réunit en faisant exploser l'air, elle On n'attendait plus rien, on n'avait plus besoin de aimait bien cela, mais aujourd'hui, c'était comme si personne. Lullaby regarda le cap qui grandissait elle l'entendait pour la première fois. Il n'y avait rien devant elle, la falaise cassée à pic sur la mer. Le d'autre que les rochers blancs, la mer, le vent, le soleil. chemin des contrebandiers arrivait jusqu'à un bunker C'était comme d'être sur un bateau, loin au large, là où allemand, et il fallait descendre le long d'un boyau vivent les thons et les dauphins.

étroit, sous la terre. Dans le tunnel, l'air froid fit Lullaby ne pensait même plus à l'école. La mer est frissonner la jeune fille. L'air était humide et sombre comme cela : elle efface ces choses de la terre parce comme à l'intérieur d'une grotte. Les murs de la qu'elle est ce qu'il y a de plus important au monde. Le forteresse sentaient le moisi et l'urine. De l'autre côté bleu, la lumière étaient immenses, le vent, les bruits du tunnel, on débouchait sur une plate-forme de violents et doux des vagues, et la mer ressemblait à un ciment entourée d'un mur bas. Un peu d'herbe pous- grand animal en train de remuer sa tête et de fouetter sait dans les fissures du sol.

l'air avec sa queue.

Lullaby ferma les yeux, éblouie par la lumière. Elle Alors Lullaby était bien. Elle restait assise sur un était tout à fait en face de la mer et du vent. rocher plat, au bord du chemin des contrebandiers, et Tout à coup, sur le mur de la plate-forme, elle elle regardait. Elle voyait l'horizon net, la ligne noire aperçut les premiers signes. C'était écrit à la craie, en qui sépare la mer du ciel. Elle ne pensait plus du tout grandes lettres irrégulières qui disaient seulement : aux rues, aux maisons, aux voitures, aux motocy- « TROUVEZ-MOI » clettes.

Lullaby regarda un moment autour d'elle, puis elle Elle resta assez longtemps sur son rocher. Puis elle dit, à mi-voix :

reprit sa marche le long du chemin. Il n'y avait plus de « Oui, mais qui êtes-vous ? »

maisons, les dernières villas étaient derrière elle. Une grande sterne blanche passa au-dessus de la Lullaby se retourna pour les regarder, et elle trouva plate-forme en glapissant.

qu'elles avaient un drôle d'air, avec leurs volets fermés Lullaby haussa les épaules, et elle continua sa route. sur leurs façades blanches,

comme si elles dormaient. C'était plus difficile à présent, parce que le chemin des Ici il n'y avait plus de jardins. Entre la rocaïlle, des contrebandiers avait été détruit, peut-être pendant la plantes grasses bizarres, des boules hérissées de dernière guerre, par ceux qui avaient construit le

$$\text{« } \frac{\sin i}{\sin r} = \text{Constante. »}$$

Lullaby

Lullaby

bunker. Il fallait escalader et sauter d'un rocher à voix de M. Filippi dans son oreille. « La physique est l'autre, en s'aidant des mains pour ne pas glisser. La une science de la nature, ne l'oubliez jamais. Continuez côte était de plus en plus escarpée, et tout en bas, comme cela, vous êtes sur la bonne voie. » Lullaby voyait l'eau profonde, couleur d'émeraude, qui « Oui, mais pour aller où ? » murmurait Lullaby. cognait contre les rocs.

En effet, elle ne savait pas très bien où cela la Heureusement, elle savait bien marcher dans les conduisait. Pour reprendre son souffle, elle s'arrêta rochers, c'était même ce qu'elle savait le mieux. Il faut encore et elle regarda la mer, mais là aussi il y avait un calculer très vite du regard, voir les bons passages, les problème, car il s'agissait de calculer l'angle de réfrac- rochers qui font des escaliers ou des trempins, deviner tion de la lumière du soleil sur la surface de l'eau. les chemins qui vous conduisent vers le haut : il faut « Je n'y arriverai jamais », pensait-elle. éviter les culs-de-sac, les pierres friables, les crevasses, « Voyons, mettez en application les lois de Descar- les buissons d'épines.

tes », disait la voix de M. Filippi dans son oreille. C'était peut-être un travail pour la classe de mathé- Lullaby faisait un effort pour se souvenir. matiques. « Etant donné un rocher faisant un angle de « Le rayon réfracté... »

45° et un autre rocher distant de 2,50 m d'une touffe de « ... reste toujours dans le plan d'incidence », disait

genêts, où passera la tangente ? » Les rochers blancs Lullaby.

ressemblaient à des pupitres, et Lullaby imagina la Filippi :

figure sévère de Mlle Lorti trônant au-dessus d'un « Bien. Deuxième loi ? »

grand rocher en forme de trapèze, le dos tourné à la « Quand l'angle d'incidence croît, l'angle de réfrac- mer. Mais ce n'était peut-être pas vraiment un pro- tion croît et le rapport des sinus de ces angles est blème pour la classe de mathématiques. Ici, il fallait constant. »

avant tout calculer les centres de gravité. « Tracez une « Constant »,

disait la voix. « Donc ? » ligne perpendiculaire à l'horizontale pour indiquer clairement la direction », disait M. Filippi. Il était debout, en équilibre sur un rocher penché, et il souriait avec indulgence. Ses cheveux blancs faisaient une « Indice de l'eau/air? » couronne dans la lumière du soleil, et derrière ses « 1,33 » lunettes de myope, ses yeux bleus brillaient bizarre- « Loi de Foucault ? »

ment.

« L'indice d'un milieu par rapport à un autre est égal Lullaby était contente de découvrir que son corps au rapport de la vitesse du premier milieu sur le trouvait aussi facilement la solution des problèmes. second. »

Elle se penchait en avant, en arrière, elle se balançait « D'où ? »

sur une jambe, puis elle sautait avec souplesse, et ses « $N^2/1$ « v_1/v_2 » pieds atterrissaient exactement au point voulu. Mais les rayons du soleil jaillissaient sans cesse de la « C'est très bien, très bien, mademoiselle », disait la mer, et l'on passait si vite de l'état de réfraction à l'état

Lullaby

Lullaby

de réflexion totale que Lullaby n'arrivait pas à faire partout, tellement de murs que tu ne pourrais des calculs. Elle pensa qu'elle écrirait plus tard à pas les compter, avec des fils de fer barbelés, M. Filippi, pour lui demander.

des grillages, des barreaux aux fenêtres ! Il faisait bien chaud. La jeune fille chercha un Imagine la cour avec tous ces arbres que endroit où elle pourrait se baigner. Elle trouva un peu je déteste, des marronniers, des tilleuls, plus loin une minuscule crique où il y avait un des platanes. Les platanes surtout sont

embarcadère en ruine. Lullaby descendit jusqu'au affreux, ils perdent leur peau, on dirait bord de l'eau et elle enleva ses habits. qu'ils sont malades ! »

L'eau était très transparente, froide. Lullaby plongea Un peu plus haut, elle écrivit :

sans hésiter, et elle sentit l'eau qui serrait les pores de « Tu sais, il y a tellement de choses que sa peau. Elle nagea un long moment sous l'eau, les je voudrais. Il y a tellement, tellement, telle- yeux ouverts. Puis elle s'assit sur le ciment de l'embar- ment

cadère pour se sécher. Maintenant, le soleil était dans de choses que je voudrais, je ne sais pas si son axe vertical, et la lumière ne se réverbérerait plus. je pourrais te les dire. Ce sont des choses qui Elle brillait très fort à l'intérieur des gouttelettes manquent beaucoup ici, les choses que j'aimais accrochées à la peau de son ventre et sur les

poils fins bien voir autrefois. L'herbe verte, les fleurs, de ses cuisses. et les oiseaux, les rivières. Si tu étais là, tu L'eau glacée lui avait fait du bien. Elle avait lavé les pourrais m'en parler et je les verrais idées dans sa tête, et la jeune fille ne pensait plus aux apparaître autour de moi, mais au lycée il n'y problèmes de tangentes ni aux indices absolus des a personne qui sache parler de ces choses-là. corps. Elle avait envie d'écrire encore une lettre à son Les filles sont bêtes à pleurer ! Les garçons père. Elle chercha le bloc de papier par avion dans son sont niais ! Ils n'aiment que leurs motos et sac, et elle commença à écrire avec le crayon à bille, leurs blousons ! »

tout à fait au bas de la page d'abord. Ses mains Elle remonta tout à fait en haut de la page. mouillées laissaient des traces sur la feuille. « Bonjour, cher Ppa. Je t'écis sur une

« LLBY

toute petite plage, elle est vraiment si petite t'embrasse que je crois que c'est une plage à une place, viens vite me voir là où je suis ! »

avec un embarcadère démoli sur lequel je Puis elle écrivit au beau milieu de la feuille : suis assise (je viens de prendre un bon bain). « Peut-être que je fais un peu des bêtises. La mer voudrait bien manger la petite plage, Il ne faut pas m'en vouloir. J'avais vraiment elle envoie des coups de langue jusqu'au l'impression d'être dans une prison. Tu fond, et pas moyen de rester sèche ! Il va y ne peux pas savoir. Enfin, si, peut-être que avoir beaucoup de taches d'eau de mer sur ma tu sais tout ça mais toi tu as le courage lettre, j'espère que ça te plaira. Je suis toute de rester, pas moi. Imagine tous ces murs seule ici, mais je m'amuse bien. Je ne vais plus

XAPIΣMA

Lullaby

Lullaby

du tout au lycée maintenant, c'est décidé, indiquer le chemin à suivre. Sur un grand rocher plat, terminé. Je n'irai plus jamais, même si on elle lut :

doit me mettre en prison. D'ailleurs ce ne « NE VOUS DÉCOURAGEZ PAS ! »

serait pas pire. »

Et un peu plus loin :

Il ne restait plus tellement d'espace libre sur la « ÇA FINIT PEUT-ÊTRE EN QUEUE DE

feuille de papier. Alors Lullaby s'amusa à boucher les POISSON »

trous les uns après les autres, en écrivant des mots, des Lullaby regarda à nouveau autour d'elle, mais il n'y bouts de phrase, au hasard

:

avait personne dans les rochers, aussi loin qu'on puisse « La mer est bleue »

voir. Alors elle continua sa route. Elle grimpa, elle « Soleil » redescendit, elle sauta par-dessus les fissures, et à la fin « Envoie orchidées blanches »

elle arriva au bout du cap, là où il y avait un plateau de « La cabane en bois, dommage qu'elle ne soit pierres, et la maison grecque.

pas là »

Lullaby s'arrêta, émerveillée. Jamais elle n'avait vu « Ecris-moi » une aussi jolie maison. Elle était construite au milieu « Il y a un bateau qui passe, où est-ce qu'il des rochers et des plantes grasses, face à la mer, toute va? »

carrée et simple avec une véranda soutenue par six « Je voudrais être sur une grande montagne » colonnes, et elle ressemblait à un temple en miniature. « Dis-moi comment est la lumière chez toi » Elle était d'un blanc éblouissant, silencieuse, blottie « Parle-moi des pêcheurs de corail »

contre la falaise abrupte qui l'abritait du vent et des « Comment va Sloughi ? »

regards.

Elle ferma les derniers espaces blancs avec des Lullaby s'approcha lentement de la maison, le cœur mots :

battant très fort. Il n'y avait personne, et ça devait faire « Algues »

des années qu'elle était abandonnée, parce que les « Miroir »

herbes et les lianes avaient envahi la véranda, et les « Loin »

volubilis s'étaient enroulés autour des colonnes. « Lucioles »

Quand Lullaby fut tout près de la maison, elle vit « Rallye »

qu'il y avait un mot gravé au-dessus de la porte, dans le « Balancier » plâtre du péristyle :

« Coriandre »

« Etoile »

Ensuite elle plia le papier et elle le glissa dans l'enveloppe, avec une feuille d'herbe qui sent le miel. Lullaby lut le nom à voix haute, et elle pensait Quand elle remonta à travers les rochers, elle vit qu'aucune maison n'avait jamais eu un nom aussi pour la deuxième fois les signes bizarres écrits à la beau.

craie sur les rochers. Il y avait des flèches aussi, pour Une clôture de grillage rouillé entourait la maison.

Lullaby

Lullaby

Lullaby longea le grillage pour trouver une entrée. Elle rayons rectilignes, et on était dans un autre monde, arriva devant un endroit où le grillage était soulevé, et aux bords du prisme.

c'est par là qu'elle passa, à quatre pattes. Elle n'avait Lullaby entendit une voix qui venait dans le vent, pas peur, tout était silencieux. Lullaby marcha dans le qui parlait près de ses oreilles. Ce n'était plus la voix de jardin jusqu'à l'escalier de la véranda, et elle s'arrêta M. Filippi maintenant, mais une voix très ancienne, qui avait traversé le ciel et la mer. La voix douce et un devant la porte de la maison. Après une seconde peu grave résonnait autour d'elle, dans la lumière d'hésitation, elle poussa la porte. L'intérieur de la chaude, et répétait son nom d'autrefois, le nom que son maison était sombre, et il lui fallut attendre que ses père lui avait donné un jour, avant qu'elle s'endorme. yeux s'habituassent. Alors elle vit une seule pièce aux « Ariel... Ariel... »

murs abîmés, dont le sol était jonché de débris, de Très doucement d'abord, puis à voix de plus en plus vieux chiffons et de journaux. L'intérieur de la maison haute, Lullaby chantait l'air qu'elle n'avait pas oublié, était froid. Les fenêtres n'avaient sans doute pas été depuis tant d'années :

ouvertes depuis des années. Lullaby essaya d'ouvrir les « *Where the bee sucks, there suck I*; volets, mais ils étaient coincés. Quand ses yeux furent *In the cowslip's bell I lie* :

tout à fait habitués à la pénombre, Lullaby vit qu'elle *There I couch when the owls do cry*.

n'était pas la seule à être entrée ici. Les murs étaient *On the bat's back I do fly*

couverts de graffiti et de dessins obscènes. Cela la mit *After summer merrily* :

en colère, comme si la maison était vraiment à elle. *Merrily, merrily shall I live now*,

Avec un chiffon, elle essaya d'effacer les graffiti. Puis *Under the blossom that hangs on the bough*. »

elle ressortit sur la véranda, et elle tira si fort la porte Sa voix claire allait dans l'espace libre, la portait au- que la poignée se brisa et qu'elle faillit tomber. dessus de la mer. Elle voyait tout, au-delà des côtes Mais au-dehors, la maison était belle. Lullaby s'assit brumeuses, au-delà des villes, des montagnes. Elle sur la véranda, le dos appuyé contre une colonne, et voyait la route large de la mer, où avancent les rangs elle regarda la mer devant elle. C'était bien, comme des vagues, elle voyait tout jusqu'à l'autre rive, la cela, avec seulement le bruit de l'eau et le vent qui longue bande de terre grise et sombre où croissent les soufflait entre les colonnes blanches. Entre les fûts forêts de cèdres, et plus loin encore, comme un mirage, bien droits, le ciel et la mer semblaient sans limites. la cime neigeuse du Kuhha-Ye Alborz.

On n'était plus sur la terre, ici, on n'avait plus de Lullaby resta longtemps assise contre la colonne, à racines. La jeune fille respirait

lentement, le dos bien regarder la mer et à chanter pour elle-même les droit et la nuque appuyée contre la colonne tiède, et paroles de la chanson d'Ariel, et d'autres chansons que chaque fois que l'air entraît dans ses poumons, c'était son père avait inventées. Elle resta jusqu'à ce que le comme si elle s'élevait davantage dans le ciel pur, au- soleil soit tout près du fil de l'horizon et que la mer soit dessus du disque de la mer. L'horizon était un fil mince devenue violette. Alors elle quitta la maison grecque, qui se courbait comme un arc, la lumière envoyait ses et elle reprit le chemin des contrebandiers dans la

96 *Lullaby*

direction de la ville. Quand elle arriva du côté du bunker, elle aperçut un petit garçon qui revenait de la pêche. Il se retourna pour l'attendre. « Bonsoir ! » dit Lullaby.

« Salut ! » dit le petit garçon.

Il avait un visage sérieux et ses yeux bleus étaient cachés par des lunettes. Il portait une longue gaule et un sac de pêche, et il avait noué ses chaussures autour 2

de son cou pour marcher.

Ils firent le chemin ensemble, en parlant un peu. Quand ils arrivèrent au bout du chemin, comme il restait encore quelques minutes de jour, ils s'assirent dans les rochers pour regarder la mer. Le petit garçon Ça faisait plusieurs jours maintenant que Lullaby enfila ses chaussures. Il raconta à Lullaby l'histoire de allait du côté de la maison grecque. Elle aimait bien le ses lunettes. Il dit qu'un jour, il y avait quelques moment où, après avoir sauté sur tous ces rochers, bien années, il avait voulu regarder une éclipse de soleil et essoufflée d'avoir couru et grimpé partout, et un peu que depuis le soleil était resté marqué dans ses yeux. ivre de vent et de lumière, elle voyait surgir contre la Pendant ce temps, le soleil se couchait. Ils virent le paroi de la falaise la silhouette blanche, mystérieuse, phare s'allumer, puis les réverbères et les feux de qui ressemblait à un bateau amarré. Il faisait très beau position des avions. L'eau devenait noire. Alors, le petit ces jours-là, le ciel et la mer étaient bleus, et l'horizon garçon à lunettes se leva le premier. Il ramassa sa était si pur qu'on voyait la crête des vagues. Quand gaule et son sac et il fit un signe à Lullaby avant de s'en Lullaby arrivait devant la maison, elle s'arrêtait, et son aller.

cœur battait plus vite et plus fort, et elle sentait une Quand il était déjà un peu loin, Lullaby lui cria : chaleur étrange dans les veines de son corps, parce « Fais-moi un dessin, demain ! »

qu'il y avait sûrement un secret dans cet endroit. Le petit garçon fit oui de la tête.

Le vent tombait d'un seul coup, et elle sentait toute la lumière du soleil qui l'enveloppait doucement, qui électrisait sa peau et ses

cheveux. Elle respirait plus profondément, comme quand on va nager longtemps sous l'eau.

Lentement, elle faisait le tour du grillage, jusqu'à l'ouverture. Elle s'approchait de la maison, en regardant les six colonnes régulières blanches de lumière. A haute voix, elle lisait le mot magique écrit dans le

Lullaby

Lullaby

plâtre du péristyle, et c'était peut-être à cause de lui presque plus de vie en elle, seulement son regard qui qu'il y avait tant de paix et de lumière : s'élargissait, qui se mêlait à l'espace comme un fais- « Karisma... »

ceau de lumière. Lullaby sentait son corps s'ouvrir, Le mot rayonnait à l'intérieur de son corps, comme très doucement, comme une porte, et elle attendait de s'il était écrit aussi en elle, et qu'il l'attendait. Lullaby rejoindre la mer. Elle savait qu'elle allait voir cela, s'asseyait sur le sol de la véranda, le dos appuyé contre bientôt, alors elle ne pensait à rien, elle ne voulait rien la dernière colonne de droite, et elle regardait la mer. d'autre. Son corps resterait loin en arrière, il serait Le soleil brûlait son visage. Les rayons de lumière pareil aux colonnes blanches et aux murs couverts de sortaient d'elle, par ses doigts, par ses yeux, sa bouche, plâtre, immobile, silencieux. C'était cela, le secret de la ses cheveux, ils rejoignaient les éclats des rochers et de maison. C'était l'arrivée vers le haut de la mer, tout à la mer.

fait au sommet du grand mur bleu, à l'endroit où l'on Il y avait le silence, surtout, un silence si grand et si va enfin voir ce qu'il y a de l'autre côté. Le regard de fort que Lullaby avait l'impression qu'elle allait mou- Lullaby était étendu, il planait sur l'air, la lumière, au- rir. Très vite, la vie se retirait d'elle et partait, s'en dessus de l'eau.

allait dans le ciel et dans la mer. C'était difficile à Son corps ne devenait pas froid, comme sont les comprendre, mais Lullaby était certaine que c'était morts dans leurs chambres. La lumière continuait à comme cela, la mort. Son corps restait où il était, dans entrer, jusqu'au fond des organes, jusqu'à l'intérieur la position assise, le dos appuyé contre la colonne des os, et elle vivait à la même température que l'air, blanche, tout enveloppé de chaleur et de lumière. Mais comme les lézards.

les mouvements s'en allaient, se dissolvaient devant Lullaby était pareille à un nuage, à un gaz, elle se elle. Elle ne pouvait pas les retenir. Elle sentait tout ce mélangeait à ce qui l'entourait. Elle était pareille à qui la quittait, s'éloignait d'elle à grande vitesse l'odeur des pins chauffés par le soleil, sur les collines, comme des vols d'étourneaux, comme des trombes de pareille à l'odeur de l'herbe qui

sent le miel. Elle était poussière. C'étaient tous les mouvements de ses bras et l'embrun des vagues où brille l'arc-en-ciel rapide. Elle de ses jambes, les tremblements intérieurs, les frissons, était le vent, le souffle froid qui vient de la mer, le les sursauts. Cela partait vite, en avant, lancé dans souffle chaud comme une haleine qui vient de la terre l'espace vers la lumière et la mer. Mais c'était agréa- fermentée au pied des buissons. Elle était le sel, le sel ble, et Lullaby ne résistait pas. Elle ne fermait pas les qui brille comme le givre sur les vieux rochers, ou bien yeux. Les pupilles agrandies, elle regardait droit le sel de la mer, le sel lourd et âcre des ravins sous- devant elle, sans ciller, toujours le même point sur le marins. Il n'y avait plus une seule Lullaby assise sur la mince fil de l'horizon, là où il y avait le pli entre le ciel véranda d'une vieille maison pseudo-grecque en ruine. et la mer.

Elles étaient aussi nombreuses que les étincelles de La respiration devenait de plus en plus lente, et dans lumière sur les vagues. sa poitrine, le cœur espaçait ses coups, lentement, Lullaby voyait avec tous ses yeux, de toutes parts. lentement. Il n'y avait presque plus de mouvements, Elle voyait des choses qu'elle n'aurait pu imaginer

Lullaby

Lullaby autrefois. Des choses très petites, des cachettes d'insec- et elle haussait les épaules, parce que cela ne voulait tes, des galeries de vers. Elle voyait les feuilles des pas dire grand-chose.

plantes grasses, les racines. Elle voyait des choses très Ensuite Lullaby quittait son poste, elle sortait du grandes, l'envers des nuages, les astres derrière l'écran jardin de la maison grecque et elle descendait vers la du ciel, les calottes polaires, les immenses vallées et les mer. Le vent revenait d'un seul coup, secouait dure- pics infinis des profondeurs de la mer. Elle voyait tout ment ses cheveux et ses habits, comme pour tout cela au même instant, et chaque regard durait des remettre en ordre.

mois, des années. Mais elle voyait sans comprendre, Lullaby aimait bien ce vent-là. Elle voulait lui parce que c'étaient les mouvements de son corps, donner des choses, parce que le vent a besoin de séparés, qui parcouraient l'espace au-devant d'elle. manger souvent, des feuilles, des poussières, les cha- C'était comme si elle pouvait enfin, après la mort, peaux des messieurs ou bien les petites gouttes qu'il examiner les lois qui forment le monde. C'étaient des arrache à la mer et aux nuages.

lois étranges qui ne ressemblaient pas du tout à celles Lullaby s'asseyait dans un creux du rocher, si près de qui sont écrites dans les livres et qu'on apprenait par l'eau que les vagues venaient lécher ses pieds. Le soleil cœur à l'école. Il y avait la loi de l'horizon qui attire le

brûlait au-dessus de la mer, il l'éblouissait en se corps, une loi très longue et très mince, un seul trait réverbérant sur les côtés des vagues. dur qui unissait les deux sphères mobiles du ciel et de la mer. Là-bas, tout naissait, se multipliait, en formant soleil, le vent et la mer, et Lullaby prenait dans son sac des vols de chiffres et de signes qui obscurcissaient le paquet de lettres. Elle les tirait une à une en écartant soleil et s'éloignaient vers l'inconnu. Il y avait la loi de l'élastique, et elle lisait quelques mots, quelques for- la mer, sans commencement ni fin, où se brisaient les mules, au hasard. Quelquefois elle ne comprenait pas, rayons de la lumière. Il y avait la loi du ciel, la loi du vent et elle relisait à haute voix pour que ce soit plus vrai. vent, la loi du soleil, mais on ne pouvait pas les «... Les tissus rouges qui flottent comme des dracomprendre, parce que leurs signes n'appartenaient pas aux hommes. »

« Les narcisses jaunes sur mon bureau, tout près de Plus tard, quand Lullaby se réveillait, elle essayait de voir ta fenêtre, tu les vois, Ariel ? »

de se souvenir de ce qu'elle avait vu. Elle aurait bien « J'entends ta voix, tu parles dans l'air... » voulu pouvoir écrire tout cela à M. Filippi, parce que « ... Ariel, air d'Ariel... »

lui, peut-être, aurait compris ce que voulaient dire tous « C'est pour toi, pour que tu te souviennes toujours » ces chiffres et tous ces signes. Mais elle ne trouvait que Lullaby jetait les feuilles de papier dans le vent. des bribes de phrases, qu'elle répétait plusieurs fois à Elles partaient vite avec un bruit de déchirure, elles voix haute :

volait un instant au-dessus de la mer, en titubant « Là où on boit la mer »

comme des papillons dans la bourrasque. C'étaient des « Les points d'appui de l'horizon » feuilles de papier-avion un peu bleues, puis elles « Les roues (ou les routes) de la mer » disparaissaient d'un seul coup dans la mer. C'était bien

Lullaby

Lullaby

de lancer ces feuilles de papier dans le vent, d'éparpiller- avion, l'odeur forte du charbon et du bois, la fumée lers ces mots, et Lullaby regardait le vent les manger lourde des algues.

avec joie.

Lullaby regardait les mots qui partaient vite, si vite Elle avait envie de faire du feu. Elle chercha dans les qu'ils traversaient la pensée comme des éclairs. De rochers un endroit où le vent ne soufflerait pas trop temps en temps, elle les reconnaissait au passage, ou fort. Un peu plus loin, elle trouva la petite crique avec bien déformés et bizarres, tordus par le feu, et elle riait l'embarcadère en ruine, et c'est là qu'elle

s'installa. un peu :

C'était un bon endroit pour faire du feu. Les rochers « pluuuie ! » blancs entouraient l'embarcadère, et les rafales du « navre ! » vent n'arrivaient pas jusque-là. A la base du rocher, il y « eeeelan » avait un creux bien sec et chaud, et tout de suite les « étététété ! » flammes s'élevèrent, légères, pâles, avec un froisse- « Awiel, iel, eeel... »

ment doux. Lullaby donnait sans cesse de nouvelles Tout à coup, elle sentit une présence derrière elle, et feuilles de papier. Elles s'allumaient d'un seul coup, parce qu'elles étaient très sèches et minces et elles se elle se retourna. C'était le petit garçon à lunettes qui la consumaient vite.

regardait, debout sur un rocher au-dessus d'elle. Il avait toujours sa gaule à la main et ses chaussures C'était bien, de Voir les pages bleues se tordre dans les flammes, et les mots s'enfuir comme à reculons, on nouées autour de son cou.

ne sait où. Lullaby pensait que son père aurait bien « Pourquoi vous brûlez des papiers? » demanda-t-il. aimé être là pour voir brûler ses lettres, parce qu'il Lullaby lui sourit.

n'écrivait pas des mots pour que ça reste. Il le lui avait « Parce que c'est amusant », dit-elle. « Regarde! » dit, un jour, sur la plage, et il avait mis une lettre dans Elle mit le feu à une grande page bleue sur laquelle une vieille bouteille bleue, pour la jeter très loin dans était dessiné un arbre.

la mer. Il avait écrit les mots seulement pour elle, pour « Ça brûle bien », dit le petit garçon.

qu'elle les lise et qu'elle entende le bruit de sa voix, et « Tu vois, elles avaient très envie de brûler », expli- maintenant, les mots pouvaient retourner vers l'en- qua Lullaby. « Elles attendaient ça depuis longtemps, droit d'où ils étaient venus, comme cela, vite, en elles étaient sèches comme des feuilles mortes, c'est lumière et fumée, dans l'air, et devenir invisibles. Peut- pour ça qu'elles brûlent si bien. »

être que quelqu'un, de l'autre côté de la mer verrait la Le petit garçon à lunettes déposa sa gaule et il alla petite fumée et la flamme qui brillait comme un chercher des brindilles pour le feu. Ils s'amuserent un miroir, et il comprendrait.

bon moment à brûler tout ce qu'ils pouvaient. Les Lullaby alimenta le feu avec de petits bouts de bois, mains de Lullaby étaient noircies par la fumée, et ses des brindilles, des algues sèches, pour faire durer les yeux piquaient. Tous les deux, ils étaient bien fatigués flammes. Il y avait toutes sortes d'odeurs qui fuyaient et essoufflés d'avoir servi le feu. Maintenant, le feu dans l'air, l'odeur légère et un peu sucrée du papier- semblait un peu fatigué, lui aussi. Ses flammes étaient

Lullaby

Lullaby

plus courtes, et les brindilles et les papiers s'étei- « Je ne peux pas, je dois rentrer. »

gnaient les uns après les autres.

Lullaby se leva, elle aussi.

« Le feu va s'éteindre », dit le petit garçon en « Vous allez rester ici ? » demanda le petit garçon. essuyant ses lunettes.

« Non, je vais voir par là, plus loin. » « C'est parce qu'il n'y a plus de lettres. C'était ça Elle montra les rochers, au bout du cap. qu'il voulait. »

« Là-bas, il y a une autre maison, mais elle est Le petit garçon sortit de sa poche une feuille de beaucoup plus grande, on dirait un théâtre. » Le petit papier pliée en quatre.

garçon expliquait à Lullaby. « Il faut escalader les « Qu'est-ce que c'est ? » demanda Lullaby. Elle prit rochers, et puis on peut entrer, par en bas. » la feuille et l'ouvrit. C'était un dessin qui représentait « Tu y es déjà allé ? »

une femme au visage noir. Lullaby reconnut son « Oui, souvent. C'est beau, mais c'est difficile pour y chandail vert. arriver. »

« C'est mon dessin ? »

Le petit garçon à lunettes mit les chaussures autour « Je l'ai fait pour vous », dit le petit garçon. « Mais de son cou et il s'éloigna vite. on peut le brûler. »

« Au revoir! » dit Lullaby.

Mais Lullaby replia le dessin et regarda le feu « Salut ! » dit le petit garçon. s'éteindre.

« Vous ne voulez pas le brûler maintenant ? » Lullaby marcha vers la pointe du cap. Elle courait demanda le petit garçon.

presque, sautant d'un rocher à l'autre. Il n'y avait plus « Non, pas aujourd'hui », dit Lullaby.

de chemin, par ici. Il fallait escalader les rochers, en Après le feu, c'était la fumée qui s'éteignait. Le vent s'agrippant aux racines de bruyère et aux herbes. On soufflait sur les cendres.

était loin, perdu au milieu des pierres blanches, sus- « Je le brûlerai quand je l'aimerai beaucoup », dit pendu entre le ciel et la mer. Malgré le froid du vent, Lullaby.

Lullaby sentait la brûlure du soleil. Elle transpirait Ils restèrent longtemps assis sur l'embarcadère, à sous ses habits. Son sac la gênait, et elle décida de le regarder la mer, presque sans parler. Le vent passait cacher quelque part, pour le prendre plus tard. Elle sur la mer, en soulevant les gouttes d'embrun qui l'enfouit dans un creux de terre,

au pied d'un gros piquaient leur visage. C'était comme d'être assis à la aloès. Elle ferma la cachette en poussant deux ou trois proue d'un bateau, au large. On n'entendait rien cailloux.

d'autre que le bruit des vagues et le sifflement allongé Au-dessus d'elle, maintenant, il y avait l'étrange du vent.

maison en ciment dont avait parlé le petit garçon. Pour Quand le soleil fut à sa place de midi, le petit garçon y arriver, il fallait monter le long d'un éboulis. La ruine à lunettes se leva et ramassa sa gaule et ses chaussures. blanche brillait dans la lumière du soleil. Lullaby « Je m'en vais », dit-il.

hésita un instant, parce que tout était tellement « Tu ne veux pas rester ? »

étrange et silencieux dans cet endroit. Au-dessus de la

Lullaby

Lullaby

mer, accrochés à la paroi rocheuse, les longs murs de C'était comme les cris des sternes et comme le mur- ciment n'avaient pas de fenêtres. mure des vagues, une drôle de musique irréaliste et sans Un oiseau de mer fit des cercles au-dessus de la rythme qui vous faisait frissonner. Lullaby se remit en ruine, et Lullaby eut soudain très envie d'être là-haut. marche. Le long du mur extérieur, il y avait un chemin Elle commença à grimper le long de l'éboulis. Les étroit qui franchissait la broussaille, et qui conduisait arêtes des cailloux écorchaient ses mains et ses genoux, jusqu'à un escalier à moitié démoli. Lullaby monta les et de petites avalanches glissaient derrière elle. Quand marches de l'escalier, et elle arriva jusqu'à une plate- elle arriva tout en haut, elle se retourna pour regarder forme, sous le toit, d'où on voyait la mer par une la mer, et elle dut fermer les yeux pour ne pas sentir le brèche. C'est là que Lullaby s'assit, tout à fait en face vertige. Au-dessous d'elle, si loin qu'on regardât, il n'y de l'horizon, au soleil, et elle regarda encore la mer. avait que cela : la mer. Immense, bleue, la mer Puis elle ferma les yeux.

emplissait l'espace jusqu'à l'horizon agrandi, et c'était Tout à coup, elle tressaillit, parce qu'elle avait senti comme un toit sans fin, un dôme géant fait de métal que quelqu'un arrivait. Il n'y avait pas d'autre bruit sombre, où bougeaient toutes les rides des vagues. Par que le vent agitant les lames de fer du toit, et pourtant endroits, le soleil s'allumait sur elle, et Lullaby voyait elle avait senti le danger. A l'autre bout de la ruine, sur les taches et les chemins obscurs des courants, les le chemin au milieu des ronces, quelqu'un arrivait, en forêts d'algues, les traces de l'écume. Le vent balayait effet. C'était un homme vêtu d'un pantalon de toile sans arrêt la mer, lissait sa surface.

bleue et d'un blouson, au visage noirci par le soleil, aux Lullaby ouvrit

les yeux et regarda tout, en s'accro- cheveux hirsutes. Il marchait sans faire de bruit, en chant aux rochers avec ses ongles. La mer était si belle s'arrêtant de temps en temps, comme s'il cherchait qu'il lui semblait qu'elle traversait sa tête et son corps quelque chose. Lullaby resta immobile contre le mur, à toute vitesse, qu'elle bousculait des milliers de le cœur battant, espérant qu'il ne l'avait pas vue. Sans pensées à la fois.

comprendre bien pourquoi, elle savait que l'homme la Lentement, avec précaution, Lullaby s'approcha de cherchait, et elle retint sa respiration, pour qu'il ne la ruine. C'était bien ce qu'avait dit le petit garçon à l'entende pas. Mais quand l'homme fut à la moitié du lunettes, une sorte de théâtre, fait de grands murs de chemin, il releva la tête tranquillement et il regarda la ciment armé. Entre les hauts murs, la végétation jeune fille. Ses yeux verts brillaient bizarrement dans poussait, des ronces et des lianes qui recouvraient son visage sombre. Puis, sans se presser, il recom- complètement le sol. Sur les murs, il y avait un toit de mença à marcher vers l'escalier. C'était trop tard pour dalles de béton, effondré par endroits. Le vent de la redescendre ; d'un bond, Lullaby sortit par la brèche et mer s'engouffrait par les ouvertures, de chaque côté de grimpa sur le toit. Le vent soufflait si fort qu'elle faillit l'édifice, avec des rafales brutales qui mettaient en tomber. Aussi vite qu'elle put, elle se mit à courir vers mouvement les morceaux de fer de l'armature du toit. l'autre bout du toit, et elle entendit le bruit de ses pieds Les lames s'entrechoquaient en faisant une musique qui résonnaient dans la grande salle en ruine. Son étrange, et Lullaby resta immobile pour l'écouter. cœur cognait très fort dans sa poitrine. Quand elle

Lullaby

Lullaby

arriva au bout du toit, elle s'arrêta : devant elle, il y une longue phrase qui parlait de liberté et d'espace, avait un grand fossé qui la séparait de la paroi de la quelque chose comme cela. Lullaby s'arrêta sur un falaise. Elle écouta autour d'elle. Il n'y avait toujours rocher en forme d'étrave, au-dessus de la mer, et elle que le bruit du vent dans les lames de fer du toit, mais renversa sa tête en arrière pour mieux sentir la chaleur elle savait que l'inconnu n'était pas loin ; il courait sur de la lumière sur son front et sur ses paupières. C'était le chemin au milieu des ronces pour faire le tour de la son père qui lui avait appris à faire cela, pour retrouver ruine et la prendre à revers. Alors Lullaby sauta. En ses forces, il appelait cela « boire le soleil ». tombant sur la pente de la falaise, sa cheville gauche se Lullaby regarda la mer qui se balançait sous elle, qui tordit, et elle sentit une douleur; elle cria seulement : cognait la base du roc, en faisant ses remous et ses « Ah! »

nuées de bulles filantes. Elle se laissa tomber, la tête la L'homme surgit devant elle, sans qu'elle puisse première, et elle entra dans la vague. L'eau froide comprendre d'où il sortait. Ses mains étaient griffées l'enveloppa en pressant sur ses tympan et sur ses par les ronces et il soufflait un peu. Il restait immobile narines, et elle vit dans ses yeux une lueur éblouis- devant elle, ses yeux verts durcis comme de petits sante. Quand elle remonta à la surface, elle secoua ses morceaux de verre. Etait-ce lui qui avait écrit les cheveux et elle poussa un cri. Loin derrière elle, messages à la craie sur les rochers, tout le long du pareille à un immense cargo gris, la terre oscillait, chemin ? Ou bien il était entré dans la belle maison chargée de pierres et de plantes. Au sommet, la maison grecque, et il avait sali les murs avec toutes ces blanche en ruine ressemblait à une passerelle ouverte inscriptions obscènes. Il était si près de Lullaby qu'elle sur le ciel.

sentait son odeur, une odeur fade et aigre de sueur qui Lullaby se laissa porter un instant dans le mouve- avait imprégné ses habits et ses cheveux. Tout à coup, ment lent des vagues, et ses habits collèrent à sa peau il fit un pas en avant, la bouche ouverte, les yeux un comme des algues. Puis elle commença à nager un peu rétrécis. Malgré la douleur dans sa cheville, Lul- crawl très long, vers le large, jusqu'à ce que le cap laby bondit et commença à dévaler la pente, au milieu s'écarte et laisse voir au loin, à peine visible dans la d'une avalanche de cailloux. Quand elle arriva au bas brume de chaleur, la ligne pâle des immeubles de la de la falaise, elle s'arrêta et se retourna. Devant les ville.

murs blancs de la ruine, l'homme était resté debout, les bras écartés, comme en équilibre.

Le soleil frappait fort sur la mer, et grâce au vent froid, Lullaby sentit que ses forces revenaient. Elle sentit aussi le dégoût, et la colère, qui remplaçaient peu à peu la crainte. Puis soudain, elle comprit que rien ne pourrait lui arriver, jamais. C'était le vent, la mer, le soleil. Elle se souvint de ce que son père lui avait dit, un jour, à propos du vent, de la mer, du soleil,

XAPIΣMA

Lullaby

encore, à cause des pilules qu'elle prenait chaque soir, depuis son accident. Lullaby entra dans la rue, et elle fut éblouie par la lumière.

Le ciel était presque blanc, la mer étincelait. Comme les autres jours, Lullaby prit le chemin des contreban- diers. Les rochers blancs semblaient des icebergs debout sur l'eau. Un peu penchée en avant contre le vent, Lullaby marcha un moment le long de la côte. Mais elle n'osait plus aller jusqu'à la plate-forme de ciment, de l'autre côté du

bunker. Elle aurait bien voulu revoir la belle maison grecque aux six colonnes, pour s'asseoir et se laisser emporter jusqu'au centre de Ça ne pouvait pas durer toujours. Lullaby le savait la mer. Mais elle avait peur de rencontrer l'homme aux bien. D'abord il y avait tous ces gens, à l'école, et dans cheveux hirsutes qui écrivait sur les murs et sur les la rue. Ils racontaient des choses, ils parlaient trop. Il y rochers. Alors elle s'assit sur une pierre, au bord du avait même des filles qui arrêtaient Lullaby pour lui chemin, et elle essaya d'imaginer la maison. Elle était dire qu'elle exagérait un peu, que la directrice et tout toute petite et blottie contre la falaise, ses volets et sa le monde savait bien qu'elle n'était pas malade. Et puis il y avait ces lettres qui demandaient des explications. porte fermés. Peut-être que désormais plus personne Lullaby avait ouvert les lettres, et elle avait répondu en n'y entrerait. Au-dessus des colonnes, sur le chapiteau signant du nom de sa mère ; elle avait même téléphoné triangulaire, son nom était éclairé par le soleil, il disait un jour au bureau du censeur en contrefaisant sa voix toujours :

pour expliquer que sa fille était malade, très malade, et qu'elle ne pouvait pas reprendre les cours. Mais ça ne pouvait pas durer, pensait Lullaby. Ensuite il y avait M. Filippi qui avait écrit une lettre, car c'était le mot le plus beau du monde. pas très longue, une lettre bizarre pour lui demander Appuyée contre le rocher, Lullaby regarda encore de revenir. Lullaby avait mis la lettre dans la poche de une fois, très longtemps, la mer, comme si elle ne son blouson, et elle la portait toujours sur elle. Elle devait pas la revoir. Jusqu'à l'horizon, les vagues aurait bien voulu répondre à M. Filippi, pour lui serrées bougeaient. La lumière scintillait sur leurs expliquer, mais elle avait peur que la directrice ne lise crêtes, comme du verre pilé. Le vent salé soufflait. La la lettre et qu'elle sache que Lullaby n'était pas mer mugissait entre les pointes des rochers, les bran- malade, mais qu'elle se promenait.

ches des arbustes sifflaient. Lullaby se laissa gagner Le matin, il faisait un temps extraordinaire, quand encore une fois par l'ivresse étrange de la mer et du ciel Lullaby sortit de l'appartement. Sa mère dormait vide. Puis, vers midi, elle tourna le dos à la mer et elle

Lullaby

Lullaby rejoignit en courant la route qui conduisait vers le des décharges électriques, les barres de néon luisaient centre-ville. comme des éclairs pâles.

Dans les rues, le vent n'était pas le même. Il tournait Lullaby chercha la sortie du magasin, presque en sur lui-même, il passait en rafales qui claquaient les courant. Quand elle passa devant la porte, elle heurta volets et soulevaient des nuages de poussière. Les gens quelqu'un et elle murmura :

n'aimaient pas le vent. Ils traversaient les rues en hâte, « Pardon, madame »

s'abritaient dans les coins de murs.

mais c'était seulement un grand mannequin de Le vent et la sécheresse avaient tout chargé d'électri- matière plastique, vêtu d'une cape de loden vert. Les cité. Les hommes sautillaient nerveusement, s'inter-bras écartés du mannequin vibraient un peu, et son pellaient, se heurtaient, et quelquefois sur la chaussée visage pointu, couleur de cire, ressemblait à celui de la noire deux autos s'emboutissaient en faisant de grands directrice. A cause du choc, la perruque noire du bruits de ferraille et de klaxon coincé. mannequin avait glissé de travers et tombait sur son Lullaby marchait dans les rues à grandes enjambées, œil aux cils pareils à des pattes d'insecte, et Lullaby se les yeux à moitié fermés à cause de la poussière. Quand mit à rire et à frissonner en même temps. elle arriva au centre-ville, sa tête tournait comme prise Elle se sentait très fatiguée maintenant, vide. C'était par le vertige. La foule allait et venait, tourbillonnait peut-être parce qu'elle n'avait rien mangé depuis la comme les feuilles mortes. Les groupes d'hommes et de veille, et elle entra dans un café. Elle s'assit au fond de femmes s'aggloméraient, se dispersaient, se refor- la salle, là où il y avait un peu d'ombre. Le garçon de maient plus loin, comme la limaille de fer dans un café était debout devant elle.

champ magnétique. Où allaient-ils? Que voulaient- ils ? Il y avait si longtemps que Lullaby n'avait vu tant « Je voudrais une omelette », dit Lullaby. de visages, d'yeux, de mains, qu'elle ne parvenait pas à Le garçon la regarda un instant, comme s'il ne comprendre. Le mouvement lent de la foule, le long des comprenait pas. Puis il cria vers le comptoir : trottoirs, la prenait, la poussait en avant sans qu'elle « Une omelette pour la demoiselle ! »

sache où elle allait. Les gens passaient tout près d'elle, Il continua à la regarder.

et elle sentait leur haleine, le frôlement de leurs mains. Lullaby prit une feuille de papier dans la poche de Un homme se pencha contre son visage et murmura son blouson et elle essaya d'écrire. Elle voulait écrire quelque chose, mais c'était comme s'il parlait dans une une longue lettre, mais elle ne savait pas à qui langue inconnue.

l'envoyer. Elle voulait écrire à la fois à son père, à sœur Sans même s'en rendre compte, Lullaby entra dans Laurence, à M. Filippi, et au petit garçon à lunettes un grand magasin, plein de lumière et de bruit. C'était pour le remercier de son dessin. Mais ça n'allait pas. comme si le vent soufflait aussi à l'intérieur, le long des Alors elle froissa la feuille de papier, en prit une autre. allées, dans les escaliers, en faisant tourner les Elle commença :

grandes pancartes. Les poignées des portes envoyaient

Lullaby

« Madame la Directrice, suspendue dans l'air, puis qui repartait quand elle Veuillez excuser ma fille de ne pouvoir reprendre les refermait la porte.

cours actuellement, car son état de santé demande » Lullaby traversa à nouveau la cour et elle frappa à la porte vitrée du concierge.

Elle s'arrêta encore. Demande quoi ? Elle n'arrivait « Je voudrais voir M. Filippi », dit-elle. pas à penser à quoi que ce soit.

L'homme la regarda avec étonnement.

« L'omelette de la demoiselle », dit la voix du garçon « Il n'est pas encore arrivé », dit-il ; il réfléchit un de café. Il posait l'assiette sur la table et regardait peu. « Mais je crois que la Directrice vous cherche. Venez avec moi. »

Lullaby d'un air bizarre.

Lullaby suivit docilement le concierge. Il s'arrêta Lullaby froissa la deuxième feuille de papier et elle devant une porte vernie et il frappa. Puis il ouvrit la commença à manger l'omelette, sans relever la tête. La porte et il fit signe à Lullaby d'entrer. nourriture chaude lui fit du bien, et elle put se lever Derrière son bureau, la Directrice la regarda avec bientôt et marcher.

des yeux perçants.

Quand elle arriva devant la porte du Lycée, elle « Entrez et asseyez-vous. Je vous écoute. » hésita quelques secondes.

Lullaby s'assit sur la chaise et regarda le bureau ciré. Elle entra. La rumeur des voix d'enfants l'enveloppa Le silence était si menaçant qu'elle voulut dire quelque d'un seul coup. Elle reconnut tout de suite chaque chose.

marronnier, chaque platane. Leurs branches maigres « Je voudrais voir M. Filippi », dit-elle. « Il m'a écrit étaient agitées par les bourrasques, et leurs feuilles une lettre. »

tournoyaient dans la cour. Elle reconnut aussi chaque La Directrice l'interrompit. Sa voix était froide et brique, chaque banc de matière plastique bleue, cha- dure, comme son regard.

cune des fenêtres en verre dépoli. Pour éviter les « Je sais. Il vous a écrit. Moi aussi. Il ne s'agit pas de enfants qui couraient, elle alla s'asseoir sur un banc, au ça, mais de vous. Où étiez-vous ? Vous avez sûrement fond de la cour. Elle attendit. Personne ne semblait des choses... intéressantes à raconter. Alors, je vous faire attention à elle. écoute, mademoiselle. »

Puis la rumeur décrut. Les groupes d'élèves Lullaby évita son regard. entraient dans les salles de classe, les portes se fer- « Ma mère... », commença-t-elle.

maient les unes après les autres. Bientôt il ne resta plus La Directrice

cria presque.

que les arbres secoués par le vent, et la poussière et les « Votre mère sera mise au courant de tout ceci plus feuilles mortes qui dansaient en rond au milieu de la cour. tard, et votre père aussi, naturellement. » Lullaby avait froid. Elle se leva, et elle se mit à Elle montra une feuille de papier que Lullaby recon- chercher M. Filippi. Elle ouvrit les portes du bâtiment nut aussitôt.

préfabriqué, là où il y avait les laboratoires. Chaque « Et de cette lettre, qui est un faux ! » fois, elle surprenait une phrase qui restait un instant Lullaby ne nia pas. Elle ne s'étonna même pas.

116 *Lullaby*

Lullaby « Je vous écoute », répéta la Directrice. L'indiffé- *Lullaby* ne répondit pas. Elle ne comprenait pas ce rence de *Lullaby* semblait la mettre peu à peu hors que voulait dire la Directrice.

d'elle. C'était peut-être aussi la faute du vent, qui avait « Vous pouvez me parler sans crainte, tout restera rendu tout électrique. entre nous. »

« Où étiez-vous, pendant tout ce temps ? » Comme *Lullaby* ne répondait toujours pas, la Direc- *Lullaby* parla. Elle parla lentement, en cherchant un trice dit très vite, à voix presque basse : peu ses mots, parce qu'elle n'avait plus tellement « Vous avez un petit ami, n'est-ce pas ? » l'habitude maintenant, et tandis qu'elle parlait, elle *Lullaby* voulut protester, mais la Directrice l'empê- voyait devant elle, à la place de la Directrice, la maison cha de parler.

à colonnes blanches, les rochers, et le beau nom grec « Inutile de nier, certaines — certaines de vos cama- qui brillait dans le soleil. C'était tout cela qu'elle rades vous ont vue avec un garçon. »

essayait de raconter à la Directrice, la mer bleue avec « Mais c'est faux ! » dit *Lullaby* ; elle n'avait pas crié, les reflets comme des diamants, le bruit profond des mais la Directrice fit comme si elle avait crié, et elle dit très fort :

vagues, l'horizon comme un fil noir, le vent salé où « Je veux savoir son nom ! »

planent les sternes. La Directrice écoutait, et son « Je n'ai pas de petit ami », dit *Lullaby*. Elle comprit visage prit pendant un instant une expression de tout d'un coup pourquoi le visage de la Directrice avait stupéfaction intense. Ainsi, elle ressemblait tout à fait changé ; c'était parce qu'elle mentait. Alors, elle sentit au mannequin avec sa perruque noire de travers, et son propre visage qui devenait comme une pierre, froid *Lullaby* dut faire des efforts pour ne pas sourire. et lisse, et elle regarda la Directrice droit dans les yeux, Quand elle s'arrêta de parler, il y eut quelques secon- parce que maintenant, elle ne la craignait plus. des de silence. Puis le visage de la Directrice changea La

Directrice se troubla, et dut détourner son regard. encore, comme si elle cherchait sa voix. Lullaby fut Elle dit d'abord, avec une voix douce, presque tendre. étonnée d'entendre son timbre. Ce n'était plus du tout « Il faut me dire la vérité, mon enfant, c'est pour la même voix, c'était devenu plus grave et plus doux. votre bien. »

« Ecoutez, mon enfant », dit la Directrice. Puis son timbre redevint dur et méchant. Elle se pencha sur son bureau ciré en regardant « Je veux savoir le nom de ce garçon ! » Lullaby. Sa main droite tenait un stylo noir cerclé d'un Lullaby sentit la colère grandir en elle. C'était très fil d'or.

froid et très lourd comme la pierre, et cela s'installait « Mon enfant, je suis prête à oublier tout cela. Vous dans ses poumons, dans sa gorge ; son cœur se mit à pourrez retourner en classe comme avant. Mais vous battre très vite, comme lorsqu'elle avait vu les phrases devez me dire...

»

obscènes sur les murs de la maison grecque. Elle hésita.

« Je ne connais pas de garçon, c'est faux, c'est « Vous comprenez, je veux votre bien. Il faut me dire faux! » cria-t-elle; et elle voulut se lever pour s'en toute la vérité. »

aller. Mais la Directrice fit un geste pour la retenir.

Lullaby

Lullaby

« Restez, restez, ne partez pas! » Sa voix était à « C'est faux ! »

nouveau plus basse, un peu cassée. « Je ne dis pas cela La Directrice avait crié, et elle se reprit tout de suite. pour vous — c'est pour votre bien, mon enfant, c'est « Si vous ne voulez pas me dire avec qui vous étiez, seulement pour vous aider, il faut que vous compreniez je vais être obligée d'écrire à vos parents. Votre — je veux dire — »

père... »

Elle lâcha le petit stylo noir à bout doré et elle joignit Le cœur de Lullaby se remit à battre très fort. nerveusement ses mains maigres. Lullaby se rassit et « Si vous faites cela, je ne reviendrai plus jamais ne bougea plus. Elle respirait à peine, et son visage ici ! » Elle sentit la force de ses paroles, et elle répéta était devenu tout à fait blanc, comme un masque de lentement, sans détourner les yeux.

pierre. Elle se sentait faible, peut-être parce qu'elle « Si vous écrivez à mon père, je ne reviendrai plus avait si peu mangé et dormi, tous ces jours, au bord de ici, ni dans aucune autre école. »

la mer.

La Directrice se tut un long moment, et le silence « C'est mon devoir de vous protéger contre les emplit la grande salle, comme un vent froid. Puis la dangers de la vie », dit la Directrice. « Vous ne pouvez Directrice se leva. Elle regarda la jeune fille avec pas savoir, vous êtes

trop jeune. M. Filippi m'a parlé de attention.
vous en termes très élogieux, vous êtes un bon élément, « Il ne faut pas vous mettre dans cet état », dit-elle et je ne voudrais pas que — qu'un accident vienne enfin. « Vous êtes très pâle, vous êtes fatiguée. Nous gâcher tout cela bêtement... »
reparlerons de tout cela une autre fois. » Lullaby entendait sa voix très loin, comme par- Elle consulta sa montre.
dessus un mur, déformée par le mouvement du vent. « Le cours de M. Filippi va commencer dans quel- Elle voulait parler, mais elle n'arrivait pas bien à quelques minutes. Vous pouvez y aller. »
bouger les lèvres.

Lullaby se leva lentement. Elle marcha vers la « Vous avez traversé une période difficile, depuis — grande porte. Elle se retourna une fois avant de sortir. depuis ce qui est arrivé à votre mère, son séjour à « Merci madame », dit-elle.

l'hôpital. Vous voyez, je suis au courant de tout cela, et La cour du Lycée était à nouveau remplie d'élèves. cela m'aide à vous comprendre, mais il faut que vous Le vent secouait les branches des platanes et des m'aidiez aussi, il faut que vous fassiez un effort... »
marronniers, et les voix des enfants faisaient un brou- « Je voudrais voir... M. Filippi... », dit enfin Lullaby. haha qui enivrait. Lullaby traversa lentement la cour, « Vous le verrez plus tard, vous le verrez », dit la en évitant les groupes d'élèves et les enfants qui Directrice. « Mais il faut que vous me disiez enfin la couraient. Quelques filles lui firent signe, de loin, mais vérité, où vous étiez. »

sans oser s'approcher, et Lullaby leur répondit par un « Je vous ai dit, je regardais la mer, j'étais cachée sourire léger. Quand elle arriva devant le bâtiment dans les rochers et je regardais la mer. »
préfabriqué, elle vit la silhouette de M. Filippi, près du « Avec qui ? »
pilier B. Il était toujours vêtu de son complet bleu-gris, « J'étais seule, je vous l'ai dit, seule. » et il fumait une cigarette en regardant devant lui.

Lullaby

Lullaby s'arrêta. Le professeur l'aperçut, et vint à sa rencontre en faisant des signes joyeux de la main. « Eh bien ? Eh bien ? » dit-il. C'est tout ce qu'il trouvait à dire.

« Je voulais vous demander... », commença Lullaby.

« Quoi ? »

« Pour la mer, la lumière, j'avais beaucoup de questions à vous demander. »

Mais Lullaby s'aperçut tout à coup qu'elle avait oublié ses questions. M. Filippi la regarda d'un air amusé.

« Vous avez fait un voyage ? » demanda-t-il. « Oui... », dit Lullaby.

La montagne du dieu vivant

« Et... C'était bien? »

« Oh oui ! C'était très bien. »

La sonnerie retentit au-dessus de la cour, dans les galeries.

« Je suis bien content... », dit M. Filippi. Il éteignit sa cigarette sous son talon.

« Vous me raconterez tout ça plus tard », dit-il. La lueur amusée brillait dans ses yeux bleus, derrière ses lunettes.

« Vous n'allez plus partir en voyage, maintenant ? » « Non », dit Lullaby.

« Bon, il faut y aller », dit M. Filippi. Il répéta encore : « Je suis bien content. » Il se tourna vers la jeune fille avant d'entrer dans le bâtiment préfabriqué. « Et vous me demanderez ce que vous voudrez, tout à l'heure, après le cours. J'aime beaucoup la mer, moi aussi. »

Le mont Reydarbarmur était à droite du chemin de terre. Dans la lumière du 21 juin il était très haut et large, dominant le pays de steppes et le grand lac froid, et Jon ne voyait que lui. Pourtant, ce n'était pas la seule montagne. Un peu plus loin, il y avait le massif du Kalfstindar, les grandes vallées creusées jusqu'à la mer, et au nord, la masse sombre des gardiens des glaciers. Mais Reydarbarmur était plus beau que tous les autres, il semblait plus grand, plus pur, à cause de la ligne douce qui allait sans s'interrompre de sa base à son sommet. Il touchait le ciel, et les volutes des nuages passaient sur lui comme une fumée de volcan. Jon marchait vers Reydarbarmur maintenant. Il avait laissé sa bicyclette neuve contre un talus, au bord du chemin, et il marchait à travers le champ de bruyères et de lichen. Il ne savait pas bien pourquoi il marchait vers Reydarbarmur. Il connaissait cette montagne depuis toujours, il la voyait chaque matin depuis son enfance, et pourtant, aujourd'hui, c'était comme si Reydarbarmur lui était apparu pour la première fois. Il la voyait aussi quand il partait à pied pour l'école, le long de la route goudronnée. Il n'y avait pas un endroit de la vallée d'où on ne pût la voir. C'était comme un

La montagne du dieu vivant

La montagne du dieu vivant

château sombre qui culminait au-dessus des étendues montagne. A mesure que Jon s'approchait, il s'apercevait qu'elle était moins régulière qu'elle ne paraissait, moutons et des villages, et qui regardait tout le pays. de loin; elle sortait tout d'un bloc de la plaine de Jon avait posé sa bicyclette contre le talus mouillé. basalte, comme une grande maison ruinée. Il y avait Aujourd'hui, c'était le premier jour qu'il sortait sur ses pans très hauts, d'autres brisés à mi-hauteur, et des bicyclette, et

d'avoir lutté contre le vent, tout le long de failles noires qui divisaient ses murs comme des traces la pente qui conduisait au pied de la montagne, l'avait de coups. Au pied de la montagne coulait un ruisseau. essoufflé, et ses joues et ses oreilles étaient brûlantes. Jon n'en avait jamais vu de semblable. C'était un C'était peut-être la lumière qui lui avait donné envie ruisseau limpide, couleur de ciel, qui glissait lente- d'aller jusqu'à Reydarbarmur. Pendant les mois d'hiver en sinuant à travers la mousse verte. Jon s'appro- ver, quand les nuages glissent au ras du sol en jetant le cha doucement, en tâtant le sol du bout du pied, pour grésil, la montagne semblait très loin, inaccessible. ne pas s'enliser dans une mare. Il s'agenouilla au bord Quelquefois elle était entourée d'éclairs, toute bleue du ruisseau.

dans le ciel noir, et les gens des vallées avaient peur. L'eau bleue coulait en chantonant, très lisse et pure Mais Jon, lui, n'avait pas peur d'elle. Il la regardait, et comme du verre. Le fond du ruisseau était recouvert de c'était un peu comme si elle le regardait elle aussi, du petits cailloux, et Jon plongea son bras pour en fond des nuages, par-dessus la grande steppe grise. ramasser un. L'eau était glacée, et plus profonde qu'il Aujourd'hui, c'était peut-être cette lumière du mois pensait, et il dut avancer son bras jusqu'à l'aisselle. Ses de juin qui l'avait conduit jusqu'à la montagne. La doigts saisirent un seul caillou blanc et un peu transpa- lumière était belle et douce, malgré le froid du vent. rent, en forme de cœur.

Tandis qu'il marchait sur la mousse humide, Jon Soudain, encore une fois, Jon eut l'impression que voyait les insectes qui bougeaient dans la lumière, les quelqu'un le regardait. Il se redressa en frissonnant, la jeunes moustiques et les moucherons qui volaient au- manche de sa veste trempée d'eau glacée. Il se dessus des plantes. Les abeilles sauvages circulaient retourna, regarda autour de lui. Mais aussi loin qu'il entre les fleurs blanches, et dans le ciel, les oiseaux pût voir, il n'y avait que la vallée qui descendait en effilés battaient très vite des ailes, suspendus au-dessus pente douce, la grande plaine de mousse et de lichen, des flaques d'eau, puis disparaissaient d'un seul coup où passait le vent. Maintenant, il n'y avait même plus dans le vent. C'étaient les seuls êtres vivants. d'oiseaux.

Jon s'arrêta pour écouter le bruit du vent. Ça faisait Tout à fait au bas de la pente, Jon aperçut la tache une musique étrange et belle dans les creux de la terre rouge de sa bicyclette neuve posée contre la mousse du et dans les branches des buissons. Il y avait aussi les talus, et cela le rassura.

cris des oiseaux cachés dans la mousse ; leurs piaille- Ce n'était pas exactement un regard qui était venu, ments suraigus grandissaient dans le vent, puis s'étouff- quand il était penché sur l'eau du ruisseau. C'était fait.

aussi un peu comme une voix qui aurait prononcé son La belle lumière du mois de juin éclairait bien la nom, très doucement, à l'intérieur de son oreille, une

La montagne du dieu vivant

La montagne du dieu vivant

voix légère et douce qui ne ressemblait à rien de connu. Jon se rhabilla et recommença à marcher vers le mur Ou bien une onde, qui l'avait enveloppé comme la de la montagne. Son visage était chaud et ses oreilles lumière, et qui l'avait fait tressaillir, à la manière d'un bruissaient, comme s'il avait bu de la bière. La mousse nuage qui s'écarte et montre le soleil.

souple faisait rebondir ses pieds, et c'était un peu Jon longea un instant le ruisseau, à la recherche d'un difficile de marcher droit. Quand le champ de mousse gué. Il le trouva plus haut, à la sortie d'un méandre, et s'arrêta, Jon commença à escalader les contreforts de il traversa. L'eau cascadaït sur les cailloux plats du la montagne. Le terrain devenait chaotique, fait de gué, et des touffes de mousse verte détachées des blocs de basalte sombre et de chemins de pierre ponce berges glissaient sans bruit, descendaient. Avant de qui crissait et s'effritait sous ses semelles. continuer sa marche, Jon s'agenouilla à nouveau au Devant lui, la paroi de la montagne s'élevait, si haut bord du ruisseau et il but plusieurs gorgées de la belle qu'on n'en voyait pas le sommet. Il n'y avait pas moyen eau glacée.

d'escalader à cet endroit. Jon contourna la muraille, Les nuages s'écartaient, se refermaient, la lumière remonta vers le nord, à la recherche d'un passage. Il le changeait sans cesse. C'était une lumière étrange, trouva soudain. Le souffle du vent dont la muraille parce qu'elle semblait ne rien devoir au soleil; elle l'avait abrité jusque-là, d'un seul coup le frappa, le fit flottait dans l'air, autour des murs de la montagne. tituber en arrière. Devant lui, une large faille séparait C'était une lumière très lente, et Jon comprit qu'elle le rocher noir, formant comme une porte géante. Jon allait durer des mois encore, sans faiblir, jour après entra.

jour, sans laisser place à la nuit. Elle était née mainte- Entre les parois de la faille, de larges blocs de basalte nant, sortie de la terre, allumée dans le ciel parmi les s'étaient écroulés pêle-mêle, et il fallait monter lente- nuages, comme si elle devait vivre toujours. Jon sentit ment, en s'aidant de chaque entaille, de chaque fissure. qu'elle entraît en lui par toute la peau de son corps et Jon escaladait les blocs l'un après l'autre, sans repren- de son visage. Elle brûlait et pénétrait les pores comme dre haleine. Une sorte de hâte était en lui, il voulait un liquide chaud, elle imprégnait ses habits et ses arriver en haut de la faille le plus vite possible. cheveux. Soudain il eut envie de se mettre nu. Il choisit

Plusieurs fois il manqua tomber à la renverse, parce un endroit où le champ de mousse formait une cuvette que les blocs de pierre étaient couverts d'humidité et abritée du vent, et il ôta rapidement tous ses habits. de lichen. Jon s'agrippait des deux mains, et à un Puis il se roula sur le sol humide, en frottant ses jambes moment, il cassa l'ongle de son index sans rien sentir. et ses bras dans la mousse. Les touffes élastiques La chaleur continuait de circuler dans son sang, crissaient sous le poids de son corps, le couvraient de malgré le froid de l'ombre. gouttes froides. Jon restait immobile, couché sur le Au sommet de la faille, il se retourna. La grande dos, les bras écartés, regardant le ciel et écoutant le vallée de lave et de mousse s'étendait à perte de vue, et vent. A ce moment-là, au-dessus de Reydarbarmur, les le ciel était immense, roulant des nuages gris. Jon nuages s'ouvrirent et le soleil brûla le visage, la n'avait jamais rien vu de plus beau. C'était comme si la poitrine et le ventre de Jon.

terre était devenue lointaine et vide, sans hommes,

La montagne du dieu vivant

La montagne du dieu vivant sans bêtes, sans arbres, aussi grande et solitaire que montaient de drôles de vrombissements d'abeille, des l'océan. Par endroits, au-dessus de la vallée, un nuage bourdonnements de moteur. Les bruits s'emmêlaient, crevait et Jon voyait les rayons obliques de la pluie, et résonnaient en écho sur les flancs de la montagne, les halos de la lumière.

glissaient comme l'eau des sources, s'enfonçaient dans Jon regarda sans bouger la plaine, le dos appuyé le lichen et dans le sable.

contre le mur de pierre. Il chercha des yeux la tache Jon ouvrit les yeux. Ses mains s'accrochèrent à la rouge de sa bicyclette, et la forme de la maison de son paroi de rocher. Un peu de sueur mouillait son visage, père, à l'autre bout de la vallée. Mais il ne put les voir. malgré le froid. Maintenant, il était comme sur un Tout ce qu'il connaissait avait disparu, comme si la vaisseau de lave, qui virait lentement en frôlant les mousse verte avait monté et avait tout recouvert. Seul, nuages. Avec légèreté, la grande montagne glissait sur au bas de la montagne, le ruisseau brillait, pareil à un la terre, et Jon sentit le mouvement de balancier du long serpent d'azur. Mais il disparaissait lui aussi, au tangage. Dans le ciel, les nuages se déroulaient, loin, comme s'il coulait à l'intérieur d'une grotte. fuyaient comme des vagues immenses, en faisant Tout à coup, Jon regarda fixement la faille sombre, clignoter la lumière.

au-dessous de lui, et il frissonna; il ne s'en était pas Cela dura longtemps, aussi longtemps qu'un voyage rendu compte tandis qu'il escaladait les blocs, mais vers une île. Puis Jon sentit le regard qui s'éloignait de chaque morceau de basalte formait la marche d'un lui. Il

détacha ses doigts de la paroi du rocher. Au- escalier géant. dessus de lui, le sommet de la montagne apparaissait Alors, encore une fois, Jon sentit l'étrange regard qui avec netteté. C'était un grand dôme de pierre noire, l'entourait. La présence inconnue pesait sur sa tête, sur gonflé comme un ballon, lisse et brillant dans la ses épaules, sur tout son corps, un regard sombre et lumière du ciel. puissant qui couvrait toute la terre. Jon releva la tête. Les coulées de lave et de basalte faisaient une pente Au-dessus de lui, le ciel était plein d'une lumière douce sur les côtés du dôme, et c'est par là que Jon intense qui brillait d'un horizon à l'autre d'un seul choisit de continuer son ascension. Il montait à petits éclat. Jon ferma les yeux, comme devant la foudre. Puis pas, zigzaguant comme une chèvre, le buste penché en les larges nuages bas pareils à de la fumée s'unirent de avant. Maintenant le vent était libre, il le frappait avec nouveau, couvrant la terre d'ombre. Jon resta long- violence, il faisait claquer ses habits. Jon serrait les temps les yeux fermés, pour ne pas sentir le vertige. Il lèbres, et ses yeux étaient brouillés par les larmes. Mais écouta le bruit du vent qui glissait sur les roches lisses, il n'avait pas peur, il ne sentait plus le vertige. Le mais la voix étrange et douce ne prononça pas son regard inconnu ne pesait plus, à présent. Au contraire, nom. Elle chuchotait seulement, incompréhensible, il soutenait le corps, il poussait Jon vers le haut, avec dans la musique du vent.

toute sa lumière.

Était-ce le vent ? Jon entendait des sons inconnus, Jon n'avait jamais ressenti une telle impression de des voix de femmes marmonnantes, des bruits d'ailes, force. Quelqu'un qui l'aimait marchait à côté de lui, au des bruits de vagues. Parfois, du fond de la vallée même pas, soufflant au même rythme. Le regard

130 *La montagne du dieu vivant*

La montagne du dieu vivant

inconnu le tirait vers le haut des roches, l'aidait à rière eux des filaments, des mèches, et quand ils grimper. Quelqu'un venu du plus profond d'un rêve, et fondaient Jon voyait à nouveau la ligne pure de la son pouvoir grandissait sans cesse, se gonflait comme courbe de pierre.

un nuage. Jon posait ses pieds sur les plaques de lave, Ensuite, Jon fut tout à fait au sommet de la monta- exactement là où il fallait, parce qu'il suivait peut-être gne. Il ne s'en aperçut pas tout de suite, parce que cela des traces invisibles. Le vent froid le faisait haleter et s'était fait progressivement. Mais quand il regarda brouillait sa vue, mais il n'avait pas besoin de voir. Son autour de lui, il vit ce grand cercle noir dont il était le corps se dirigeait seul, s'orientait et mètre par mètre il

centre, et il comprit qu'il était arrivé. Le sommet de la s'élevait le long de la courbe de la montagne. montagne était ce plateau de lave qui touchait le ciel. Il était seul au milieu du ciel. Autour de lui, maintenant, le vent soufflait, non plus par rafales, mais continu maintenant, il n'y avait plus de terre, plus d'horizon, mais et puissant, tendu sur la pierre comme une lame. Jon seulement l'air, la lumière, les nuages gris. Jon avan- fit quelques pas, en titubant. Son cœur battait très fort dans sa poitrine, poussait son sang dans ses tempes et çait avec ivresse vers le haut de la montagne, et ses dans son cou. Pendant un instant, il suffoqua, parce gestes devenaient lents comme ceux d'un nageur. que le vent appuyait sur ses narines et sur ses lèvres. Parfois ses mains touchaient la dalle lisse et froide, son Jon chercha un abri. Le sommet de la montagne était ventre frottait sur elle, et il sentait les bords coupants nu, sans une herbe, sans un creux. La lave luisait des fissures et les traces des veines de lave. La lumière durement, comme de l'asphalte, fêlée par endroits, là gonflait la roche, gonflait le ciel, elle grandissait aussi où la pluie creusait ses gouttières. Le vent arrachait un dans son corps, elle vibrait dans son sang. La musique peu de poussière grise qui s'échappait de la carapace, de la voix du vent emplissait ses oreilles, résonnait en fumées brèves.

dans sa bouche. Jon ne pensait à rien, ne regardait C'était ici que la lumière régnait. Elle l'avait appelé, rien. Il montait d'un seul effort, tout son corps montait, quand il marchait au pied de la montagne, et c'est pour sans s'arrêter, vers le sommet de la montagne. cela qu'il avait laissé sa bicyclette renversée sur le Il arriva peu à peu. La pente de basalte devint plus talus de mousse, au bord du chemin. La lumière du ciel douce, plus longue. Jon était à présent comme dans la tourbillonnait ici, complètement libre. Sans cesse elle vallée, au pied de la montagne, mais une vallée de jaillissait de l'espace et frappait la pierre, puis rebon- pierre, belle et vaste, étendue en une longue courbe dissait jusqu'aux nuages. La lave noire était pénétrée jusqu'au commencement des nuages.

de cette lumière, lourde, profonde comme la mer en Le vent et la pluie avaient usé la pierre, l'avaient été. C'était une lumière sans chaleur, venue du plus polie comme une meule. Par endroits, étincelaient des loin de l'espace, la lumière de tous les soleils et de tous cristaux rouge sang, des stries vertes et bleues, des les astres invisibles, et elle rallumait les anciennes taches jaunes qui semblaient ondoyer dans la lumière. braises, elle faisait renaître les feux qui avaient brûlé Plus haut, la vallée de pierre disparaissait dans les sur la terre des millions d'années auparavant. La nuages ; ils glissaient sur elle en laissant traîner der- flamme brillait dans la lave, à l'intérieur de la monta-

La montagne du dieu vivant

La montagne du dieu vivant gne, elle miroitait sous le souffle du vent froid. Jon rendait tout couleur de neige et d'écume. Jon regardait voyait maintenant devant lui, sous la pierre dure, tous ses mains blanches, ses ongles pareils à des pièces de les courants mystérieux qui bougeaient. Les veines métal. Il renversait la tête et il ouvrait sa bouche pour rouges rampaient, tels des serpents de feu ; les bulles boire les fines gouttes mêlées à la lumière éblouissante. lentes figées au cœur de la matière luisaient comme les Ses yeux grands ouverts regardaient la lueur d'argent photogènes des animaux marins.

qui emplissait l'espace. Alors il n'y avait plus de Le vent cessa soudain, comme un souffle qu'on montagne, plus de vallées de mousse, ni de villages, retient. Alors Jon put marcher vers le centre de la plus rien ; plus rien, mais le corps du nuage qui fuyait plaine de lave. Il s'arrêta devant trois marques étran- vers le sud, qui comblait chaque trou, chaque rainure. ges. C'étaient trois cuvettes creusées dans la pierre. La vapeur fraîche tournait longtemps sur le sommet de L'une des cuvettes était remplie d'eau de pluie, et les la montagne, aveuglait le monde. Puis, très vite, deux autres abritaient de la mousse et un arbuste comme elle était venue, la nuée s'en allait, roulait vers maigre. Autour des cuvettes, il y avait des pierres l'autre bout du ciel.

noires éparses, et de la poudre de lave rouge qui roulait dans les rainures.

Jon était heureux d'être arrivé ici, près des nuages. Il C'était le seul abri. Jon s'assit au bord de la cuvette aimait leur pays, si haut, si loin des vallées et des qui contenait l'arbuste. Ici, le vent semblait ne jamais routes des hommes. Le ciel se faisait et se défaisait sans souffler très fort. La lave était douce et lisse, tiédie par cesse, autour du cercle de lave, la lumière du soleil la lumière du ciel. Jon s'appuya en arrière sur ses intermittent bougeait comme les faisceaux des phares. coudes, et il regarda les nuages.

Peut-être qu'il n'y avait rien d'autre, réellement. Peut- Il n'avait jamais vu les nuages d'aussi près. Jon être que maintenant, tout bougerait sans cesse, en aimait bien les nuages. En bas, dans la vallée, il les fumant, larges tourbillons, nœuds coulants, voiles, avait regardés souvent, couché sur le dos derrière le ailes, fleuves pâles. La lave noire glissait aussi, elle mur de la ferme. Ou bien caché dans une crique du lac, s'épandait et coulait vers le bas, la lave froide très lente il était resté longtemps la tête renversée en arrière qui débordait des lèvres du volcan.

jusqu'à ce qu'il sente les tendons de son cou durcis Quand les nuages s'en allaient, Jon regardait leurs comme des cordes. Mais ici, au sommet de la monta- dos ronds qui couraient dans le ciel. Alors l'atmos- gne, ce n'était pas pareil. Les nuages arrivaient vite, au phère reparaissait, très bleue, vibrante de la lumière ras de la plaine de lave,

ouvrant leurs ailes immenses. du soleil et les blocs de lave durcissaient de nouveau. Ils avalaient l'air et la pierre, sans bruit, sans effort, ils Jon se mit à plat ventre et toucha la lave. Tout à écartaient leurs membranes démesurément. Quand ils coup, il vit un caillou bizarre, posé au bord de la passaient sur le sommet de la montagne, tout devenait cuvette remplie d'eau de pluie. Il s'approcha à quatre blanc et phosphorescent, et la pierre noire se couvrait pattes pour l'examiner. C'était un bloc de lave noire, de perles. Les nuages passaient sans ombre. Au sans doute détaché de la masse par l'érosion. Jon contraire, la lumière brillait avec plus de force, elle voulut le retourner, mais sans y parvenir. Il était soudé

La montagne du dieu vivant

au sol par un poids énorme qui ne correspondait pas à presque douloureuse les marques des cuvettes, mais il sa taille.

ne put voir le drôle d'insecte noir qui se tenait Alors Jon sentit le même frisson que tout à l'heure, immobile au sommet de la pierre.

quand il escaladait les blocs du ravin. Le caillou avait Il resta longtemps à regarder le bloc de lave. Par son exactement la forme de la montagne. Il n'y avait pas de regard, il sentit qu'il s'échappait peu à peu de lui- doute possible : c'était la même base large, anguleuse, même. Il ne perdait pas connaissance, mais son corps et le même sommet hémisphérique. Jon se pencha plus s'engourdissait lentement. Ses mains devenaient froi- près, et il distingua clairement la faille par où il était des, posées à plat de chaque côté de la montagne. Sa monté. Sur le caillou, cela formait juste une fissure, tête s'appuya, le menton contre la pierre, et ses yeux mais dentelée comme les marches de l'escalier géant devinrent fixes.

qu'il avait escaladé.

Pendant ce temps, le ciel autour de la montagne se Jon approcha son visage de la pierre noire, jusqu'à ce défaisait et se reformait. Les nuages glissaient sur la que sa vue devienne trouble. Le bloc de lave grandis- plaine de lave, les gouttelettes coulaient sur le visage sait, emplissait tout son regard, s'étendait autour de de Jon, s'accrochaient à ses cheveux. Le soleil luisait lui. Jon sentait peu à peu qu'il perdait son corps, et son parfois, avec de grands éclats brûlants. Le souffle du poids. Maintenant il flottait, couché sur le dos gris des vent circulait autour de la montagne, longuement, nuages, et la lumière le traversait de part en part. Il tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. voyait au-dessous de lui les grandes plaques de lave Puis Jon entendit les coups de son cœur, mais loin à brillantes d'eau et de soleil, les taches rouillées du l'intérieur de la terre, loin, jusqu'au fond de la lave, lichen, les ronds bleus des lacs. Lentement, il glissait jusqu'aux artères du feu, jusqu'aux socles des glaciers. au-dessus de la terre, car il était devenu semblable à un Les coups ébranlaient la montagne, vibraient dans les nuage, léger et qui changeait de forme. Il était une veines de lave, dans le gypse, sur les cylindres de fumée grise, une vapeur, qui s'accrochait aux rochers basalte. Ils résonnaient au fond des cavernes, dans les et déposait ses gouttes fines.

failles, et le bruit régulier devait parcourir les vallées Jon ne quittait plus la pierre du regard. Il était de mousse, jusqu'aux maisons des hommes. heureux comme cela, il caressait longuement la sur- « Dom-dom, dom-dom, dom-dom, dom-dom, dom- face lisse avec ses mains ouvertes. La pierre vibrait dom, dom-dom »

sous ses doigts comme une peau. Il sentait chaque C'était le bruit lourd qui entraînait vers un autre bosse, chaque fissure, chaque marque polie par le monde, comme au jour de la naissance, et Jon voyait temps, et la douce chaleur de la lumière faisait un tapis devant lui la grande pierre noire qui palpitait dans la léger, pareil à la poussière. lumière. A chaque pulsation, toute la clarté du ciel Son regard s'arrêta au sommet du caillou. Là, sur la oscillait, accrue par une décharge fulgurante. Les surface arrondie et brillante, il vit trois trous minuscules se dilataient, gonflés d'électricité, phosphores- les. C'était une ivresse étrange de voir l'endroit même cents comme ceux qui glissent autour de la pleine lune. où il se trouvait. Jon regarda avec une attention Jon perçut un autre bruit, un bruit de mer profonde,

La montagne du dieu vivant

La montagne du dieu vivant

qui raclait lourdement, un bruit de vapeur qui fuse, et « Es-tu berger ? Tu es habillé comme les bergers. » cela aussi l'entraînait plus loin. C'était difficile de « Je vis ici », dit l'enfant. « Tout ce que tu vois ici est résister au sommeil. D'autres bruits surgissaient sans à moi. »

cesse, des bruits nouveaux, vibrations de moteurs, cris Jon regarda l'étendue de lave et le ciel. d'oiseaux, grincements de treuils, trépidations de « Tu te trompes », dit-il. « Ça n'appartient à perliques bouillant.

sonne. »

Tous les bruits naissaient, venaient, s'éloignaient, Jon fit un geste pour se mettre debout. Mais l'enfant revenaient encore, et cela faisait une musique qui fit un bond de côté, comme s'il allait partir. emportait au loin. Jon ne faisait plus d'effort pour « Je ne bouge pas », dit Jon pour le rassurer. « Reste, revenir, à présent. Complètement inerte, il sentit qu'il je ne vais pas me lever. »

descendait quelque part, vers le sommet du caillou « Tu ne dois pas te lever maintenant », dit l'enfant. noir peut-être, au bord des trous minuscules. « Alors viens t'asseoir à côté de moi. » Quand il ouvrit les yeux à nouveau, il vit tout de L'enfant hésita. Il regardait Jon comme s'il cherchait suite l'enfant au visage clair qui était debout sur la à deviner ses pensées. Puis il s'approcha et s'assit en dalle de lave, devant le réservoir d'eau. Autour de tailleur à côté de Jon.

l'enfant, la lumière était intense, car il n'y avait plus de « Tu ne m'as pas répondu. Quel est ton nom ? » nuages dans le ciel.

demanda Jon.

« Jon! » dit l'enfant. Sa voix était douce et fragile, « Ça n'a pas d'importance, puisque tu ne me connais mais son visage clair souriait. pas », dit l'enfant. « Moi, je ne t'ai pas demandé ton « Comment sais-tu mon nom ? » demanda Jon. nom. »

L'enfant ne répondait pas. Il restait immobile au « C'est vrai », dit Jon. Mais il sentit qu'il aurait dû bord de la cuvette d'eau, un peu tourné de côté comme être étonné.

s'il était prêt à s'enfuir.

« Dis-moi, alors, que fais-tu ici? Où habites-tu? Je « Et toi, comment t'appelles-tu? » demanda Jon. n'ai pas vu de maison en montant. »

« Je ne te connais pas. » Il ne bougeait pas, pour ne pas « C'est toute ma maison », dit l'enfant. Ses mains effrayer l'enfant.

bougeaient lentement, avec des gestes gracieux que « Pourquoi es-tu venu ? Jamais personne ne vient sur Jon n'avait jamais vus.

la montagne. »

« Tu vis réellement ici ? » demanda Jon. « Et ton « Je voulais voir la vue qu'on a d'ici », dit Jon. « Je père, ta mère ? Où sont-ils ? »

pensais qu'on voyait tout de très haut, comme les « Je n'en ai pas. » oiseaux. »

« Tes frères ? »

Il hésita un peu, puis il dit :

« Je vis tout seul, je viens de te le dire. » « Tu habites ici ? »

« Tu n'as pas peur? Tu es bien jeune pour vivre L'enfant continuait à sourire. La lumière qui l'entou- seul. »

rait semblait sortir de ses yeux et de ses cheveux. L'enfant sourit encore.

138 *La montagne du dieu vivant*

La montagne du dieu vivant « Pourquoi aurais-je peur? Est-ce que tu as peur, « Sais-tu jouer de la musique? » demanda-t-il. dans ta maison ? »

« J'aime beaucoup la musique. »

« Non », dit Jon. Il pensait que ce n'était pas la Jon secoua la tête, puis il se souvint qu'il portait même chose, mais il n'osa pas le dire.

dans sa poche une petite guimbarde. Il sortit l'objet et Ils restèrent en silence pendant un moment, puis le montra à l'enfant.

l'enfant dit :

« Tu peux jouer de la musique avec cela ? » demanda « Il y a très longtemps que je vis ici. Je connais l'enfant. Jon lui tendit la guimbarde et l'enfant l'exa- chaque pierre de cette montagne mieux que tu ne mina un instant.

connais ta chambre. Sais-tu pourquoi je vis ici ? » « Que veux-tu que je te joue ? » demanda Jon. « Non », dit Jon.

« Ce que tu sais jouer, n'importe! J'aime toutes les « C'est une longue histoire », dit l'enfant. « Il y a musiques. »

longtemps, très longtemps, beaucoup d'hommes sont Jon mit la guimbarde dans sa bouche, et il fit vibrer arrivés, ils ont installé leurs maisons sur les rivages, avec son index la petite lame de métal. Il joua un air dans les vallées, et les maisons sont devenues des qu'il aimait

bien, *Draumkvaedi*, un vieil air que son villages, et les villages sont devenus des villes. Même père lui avait appris autrefois. les oiseaux ont fui. Même les poissons avaient peur. Les sons nasillards de la guimbarde résonnaient loin Alors moi aussi j'ai quitté les rivages, les vallées, et je dans la plaine de lave, et l'enfant écouta en penchant suis venu sur cette montagne. Maintenant toi aussi tu un peu la tête de côté.

es venu sur cette montagne, et les autres viendront « C'est joli », dit l'enfant quand Jon eut terminé. après toi. »

« Joue encore pour moi, s'il te plaît. » « Tu parles comme si tu étais très vieux », dit Jon. Sans bien comprendre pourquoi, Jon se sentit heu- « Pourtant tu n'es qu'un enfant ! »

reux que sa musique plaise au jeune berger. « Oui, je suis un enfant », dit l'enfant. Il regardait « Je sais aussi jouer *Manstu ekki vina* », dit Jon. Jon fixement, et son regard bleu était plein d'une telle « C'est une chanson étrangère. »

lumière que Jon dut baisser les yeux.

En même temps qu'il jouait, il marquait la mesure La lumière du mois de juin était plus belle encore. du pied sur la dalle de lave.

Jon pensa qu'elle sortait peut-être des yeux de L'enfant écoutait, et ses yeux brillaient de contente- l'étrange berger, et qu'elle se répandait jusqu'au ciel, ment.

jusqu'à la mer. Au-dessus de la montagne, le ciel s'était « J'aime ta musique », dit-il enfin. « Sais-tu jouer vidé de ses nuages, et la pierre noire était douce et d'autres musiques ? »

tiède. Jon n'avait plus sommeil, à présent. Il regardait Jon réfléchit.

de toutes ses forces l'enfant assis à côté de lui. Mais « Mon frère me prête quelquefois sa flûte. Il a une l'enfant regardait ailleurs. Il y avait un silence intense, belle flûte, toute en argent, et il me la prête quelquefois sans un souffle de vent.

pour jouer. »

L'enfant se tourna de nouveau vers Jon.

« J'aimerais bien entendre cette musique-là aussi. »

140 *La montagne du dieu vivant*

La montagne du dieu vivant « J'essaierai de lui emprunter sa flûte, la prochaine champs, derrière les fermes, et on parle comme ça aux fois », dit Jon. « Peut-être qu'il voudra venir lui aussi, filles, avec nos guimbardes. Quand on a trouvé une fille pour te jouer de la musique. »

qui nous plaît, on va derrière chez elle, le soir, et on lui « J'aimerais bien », dit l'enfant.

parle comme ça, pour que ses parents ne comprennent Puis Jon recommença à jouer de la guimbarde. La pas. Les filles aiment bien

cela. Elles mettent la tête à lame de métal vibraient fort dans le silence de la leur fenêtre et elles écoutent ce qu'on leur dit, avec la montagne, et Jon pensait qu'on l'entendait peut-être musique. »

jusqu'au bout de la vallée, jusqu'à la ferme. L'enfant Jon montra à l'enfant comment on disait : « Je s'approcha de lui. Il bougeait ses mains en cadence, sa t'aime, je t'aime, je t'aime », rien qu'en grattant la tête s'inclinait un peu. Ses yeux clairs brillaient, et il se lame de fer de la guimbarde et en bougeant la langue mettait à rire, quand la musique devenait vraiment dans sa bouche.

trop nasillarde. Alors Jon ralentissait le rythme, faisait « C'est facile », dit Jon. Il donna l'instrument à chanter des notes longues qui tremblaient dans l'air, et l'enfant, qui essaya à son tour de parler en grattant la le visage de l'enfant redevenait grave, ses yeux repre- lame de métal. Mais ça ne ressemblait pas du tout à un naient la couleur de la mer profonde.

langage et ensemble ils éclatèrent de rire. A la fin, il s'arrêta, à bout de souffle. Ses dents et ses L'enfant n'avait plus du tout de méfiance, mainte- lèvres lui faisaient mal.

nant. Jon lui montra aussi comment jouer les airs de L'enfant battit des mains et dit :

musique, et les sons nasillards résonnèrent longtemps « C'est beau ! Tu sais jouer de la belle musique ! » dans la montagne.

« Je sais parler aussi avec la guimbarde », dit Jon. Puis la lumière déclina un peu. Le soleil descendit L'enfant avait l'air étonné.

tout près de l'horizon, dans une brume rouge. Le ciel « Parler ? Comment peux-tu parler avec cet objet ? » s'alluma bizarrement, comme s'il y avait un incendie. Jon remit la guimbarde dans sa bouche, et très Jon regarda le visage de son compagnon, et il lui lentement, il prononça quelques paroles en faisant sembla qu'il avait changé de couleur. Sa peau et ses vibrer la lame de métal.

cheveux devenaient gris comme la cendre, et ses yeux « As-tu compris ? »

avaient la teinte du ciel. La douce chaleur diminuait « Non », dit l'enfant.

peu à peu. Le froid arriva comme un frisson. A un « Ecoute mieux. » moment, Jon voulut se lever pour partir, mais l'enfant Jon recommença, encore plus lentement. Le visage posa sa main sur son bras.

de l'enfant s'éclaira.

« Ne pars pas, je t'en prie », dit-il simplement. « Tu as dit : bonjour mon ami ! »

« Il faut que je redescende maintenant, il doit être « C'est cela. » tard déjà. »

Jon expliqua :

« Ne pars pas. La nuit va être claire, tu peux rester » Chez nous, en bas, dans la vallée, tous les garçons ici jusqu'à demain matin. » savent faire cela. Quand l'été vient, on va dans les Jon hésita.

142 *La montagne du dieu vivant*

La montagne du dieu vivant

« Ma mère et mon père m'attendent chez nous », dit- nus glissant à peine sur le sol. Ils marchèrent ainsi il.

jusqu'au bout du plateau de lave, là où la montagne L'enfant réfléchit. Ses yeux gris brillaient avec force. dominait la terre comme un promontoire.

« Ton père et ta mère se sont endormis », dit-il ; « ils Jon regarda le ciel ouvert devant eux. Le soleil avait ne se réveilleront pas avant demain matin. Tu peux complètement disparu derrière l'horizon, mais la rester ici. »

lumière continuait d'illuminer les nuages. En bas, très « Comment sais-tu qu'ils dorment ? » demanda Jon. loin, sur la vallée, il y avait une ombre légère qui Mais il comprit que l'enfant disait la vérité. L'enfant voilait le relief. On ne voyait plus le lac, ni les collines, sourit.

et Jon ne pouvait pas reconnaître le pays. Mais le ciel « Tu sais jouer de la musique et parler avec la immense était plein de lumière, et Jon vit tous les musique. Moi je sais d'autres choses. »

nuages, longs, couleur de fumée, étendus dans l'air Jon prit la main de l'enfant et la serra. Il ne savait jaune et rose. Plus haut, le bleu commençait, un bleu pourquoi, mais il n'avait jamais ressenti un tel bon- profond et sombre qui vibrait de lumière aussi, et Jon heur auparavant.

aperçut le point blanc de Vénus, qui brillait seul « Apprends-moi d'autres choses », dit-il ; « tu sais comme un phare.

tellement de choses ! »

Ensemble ils s'assirent sur le rebord de la montagne Au lieu de lui répondre, l'enfant se leva d'un bond et et ils regardèrent le ciel. Il n'y avait pas un souffle de courut vers le réservoir. Il prit un peu d'eau dans ses vent, pas un bruit, pas un mouvement. Jon sentit mains en coupe, et il l'apporta à Jon. Il approcha ses l'espace entrer en lui et gonfler son corps, comme s'il mains de la bouche de Jon.

retenait sa respiration. L'enfant ne parlait pas. Il était « Bois! » dit-il.

immobile, le buste droit, la tête un peu en arrière, et il Jon obéit. L'enfant versa doucement l'eau entre ses regardait le centre du ciel.

lèvres. Jon n'avait jamais bu une eau comme celle-là. Une à une, les étoiles s'allumèrent, écartant leurs Elle était douce et fraîche, mais dense et lourde aussi, huit rayons aigus. Jon sentit à nouveau la pulsation et elle semblait parcourir tout son corps comme une régulière dans sa poitrine et dans les artères de son source. C'était une

eau qui rassasiait la soif et la faim, cou, car cela venait du centre du ciel à travers lui et qui bougeait dans les veines comme une lumière. résonnait dans toute la montagne. La lumière du jour « C'est bon », dit Jon. « Quelle est cette eau ? » battait aussi, tout près de l'horizon, répondant aux « Elle vient des nuages », dit l'enfant. « Jamais palpitations du ciel nocturne. Les deux couleurs, l'une personne ne l'a regardée. »

sombre et profonde, l'autre claire et chaude, étaient L'enfant était debout devant lui sur la dalle de lave. unies au zénith, et bougeaient d'un même mouvement « Viens, je vais te montrer le ciel maintenant. » de balancier.

Jon mit sa main dans la main de l'enfant et ils Jon recula sur la pierre, et il se coucha sur le dos, les marchèrent ensemble sur le sommet de la montagne. yeux ouverts. Maintenant il entendait avec netteté le L'enfant allait légèrement, un peu au-devant, ses pieds bruit, le grand bruit qui venait de tous les coins de

La montagne du dieu vivant

La montagne du dieu vivant

l'espace et se réunissait au-dessus de lui. Ce n'étaient regardant et écoutant. Puis les bruits s'éloignèrent, pas des paroles, ni même de la musique, et pourtant il s'affaiblirent, l'un après l'autre. Les coups de son cœur lui semblait qu'il comprenait ce que cela voulait dire, devinrent plus doux, plus réguliers, et la lumière se comme des mots, comme des phrases de chanson. Il voila d'une taie grise.

entendait la mer, le ciel, le soleil, la vallée qui criaient Jon se tourna sur le côté et regarda son compagnon. comme des animaux. Il entendait les sons lourds Sur la dalle noire, l'enfant était couché en chien de prisonniers des gouffres, les murmures cachés au fond fusil, la tête appuyée sur son bras. Sa poitrine se des puits, au fond des failles. Quelque part venu du soulevait lentement, et Jon comprit qu'il s'était nord, le bruit continu et lisse des glaciers, le froisse- endormi. Alors il ferma les yeux lui aussi, et il attendit ment qui avance et grince sur le socle des pierres. La son sommeil.

vapeur fusait des solfatares, en jetant des cris aigus, et les hautes flammes du soleil ronflaient comme des Jon se réveilla quand le soleil apparut au-dessus de forges. Partout, l'eau glissait, la boue faisait éclater des l'horizon. Il s'assit et regarda autour de lui, sans nuages de bulles, les graines dures se fendaient et comprendre. L'enfant n'était plus là. Il n'y avait que germaient sous la terre. Il y avait les vibrations des l'étendue de lave noire, et, à perte de vue, la vallée où racines, le goutte-à-goutte de la sève dans les troncs des les premières ombres commençaient à se dessiner. Le arbres, le chant éolien des herbes coupantes. Puis vent soufflait de nouveau, balayait l'espace. Jon se mit

venaient d'autres bruits encore, que Jon connaissait debout, et il chercha son compagnon. Il suivit la pente mieux, les moteurs des camionnettes et des pompes, de lave jusqu'aux cuvettes. Dans le réservoir, l'eau les cliquetis des chaînes de métal, les scies électriques, était couleur de métal, ridée par les rafales du vent. les martèlements des pistons, les sirènes des navires. Dans son trou couvert de mousse et de lichen, le vieil Un avion déchirait l'air avec ses quatre turboréacteurs, arbuste desséché vibrait et tremblotait. Sur la dalle, le loin au-dessus de l'Océan. Une voix d'homme parlait, caillou en forme de montagne était toujours à la même quelque part dans une salle d'école, mais était-ce bien place. Alors Jon resta debout un instant au sommet de un homme ? C'était un chant d'insecte, plutôt, qui se la montagne, et il appela plusieurs fois, mais pas même transformait en chuintement grave, en borborygme, ou un écho ne répondait : bien qui se divisait en sifflements stridents. Les ailes « Ohé ! » des oiseaux de mer ronronnaient au-dessus des falai- « Ohé ! » ses, les mouettes et les goélands piaulaient. Tous les Quand il comprit qu'il ne retrouverait pas son ami, bruits emportaient Jon, son corps flottait au-dessus de Jon ressentit une telle solitude qu'il eut mal au centre la dalle de lave, glissait comme sur un radeau de de son corps, à la manière d'un point de côté. Il mousse, tournait dans d'invisibles remous, tandis que commença à descendre la montagne, le plus vite qu'il dans le ciel, à la limite du jour et de la nuit, les étoiles put, en sautant par-dessus les roches. Avec hâte, il brillaient de leur éclat fixe. chercha la faille où se trouvait l'escalier géant. Il glissa Jon resta longtemps, comme cela, à la renverse, sur les grandes pierres mouillées, il descendit vers la

La montagne du dieu vivant

vallée, sans se retourner. La belle lumière grandissait dans le ciel, et il faisait tout à fait jour quand il arriva en bas.

Puis il se mit à courir sur la mousse, et ses pieds rebondissaient et le poussaient en avant encore plus vite. Il franchit d'un bond le ruisseau couleur de ciel, sans regarder les radeaux de mousse qui descendaient en tournant dans les remous. Pas très loin, il vit un troupeau de moutons qui détalait en bêlant, et il comprit qu'il était à nouveau dans le territoire des hommes. Près du chemin de terre, sa belle bicyclette neuve l'attendait, son guidon chromé couvert de gout- tes d'eau. Jon enfourcha la bicyclette, et il commença à **La roue d'eau**

rouler sur le chemin de terre, toujours plus bas. Il ne pensait pas, il ne sentait que le vide, la solitude sans limites, tandis qu'il pédalait le long du chemin de terre. Quand il arriva à la ferme, Jon posa la bicyclette contre le mur, et il entra sans faire de bruit, pour ne pas réveiller son père et sa mère qui dormaient encore.

Le soleil n'est pas encore levé sur le fleuve. Par la porte étroite de la maison, Juba regarde les eaux lisses qui miroitent déjà, de l'autre côté des champs gris. Il se redresse sur sa couche, rejette le drap qui l'enveloppe. L'air froid du matin le fait frissonner. Dans la maison sombre, il y a d'autres formes enroulées dans les draps, d'autres corps endormis. Juba reconnaît son père, de l'autre côté de la porte, son frère, et, tout à fait au fond, sa mère et ses deux sœurs serrées sous le même drap. Un chien aboie longuement, quelque part, avec une voix bizarre qui chante un peu puis s'étrangle. Mais il n'y a pas beaucoup de bruits sur la terre, ni sur le fleuve, car le soleil n'est pas encore levé. La nuit est grise et froide, elle porte l'air des montagnes et du désert, et la lumière pâle de la lune.

Juba regarde la nuit en frissonnant, sans bouger de sa couche. A travers la natte de roseaux tressés, la froideur de la terre monte, et les gouttes de rosée se forment sur la poussière. Dehors, les herbes brillent un peu, comme des lames humides. Les acacias grands et maigres sont noirs, immobiles dans la terre craquelée. Juba se lève sans bruit. Il plie le drap et roule la natte, puis il marche sur le sentier qui traverse les

La roue d'eau

La roue d'eau

champs déserts. Il regarde le ciel, du côté de l'est, et il l'engourdissement du sommeil. Sur l'autre versant de devine que le jour va bientôt apparaître. Il sent la colline de pierres, les bœufs attendent. Quand Juba l'arrivée de la lumière au fond de son corps, et la terre arrive près d'eux, les grands animaux piétinent en aussi le sait, la terre labourée des champs et la terre boitant, et l'un d'eux renverse la tête en arrière pour poussiéreuse entre les buissons d'épines et les troncs meugler.

des acacias. C'est comme une inquiétude, comme un « Tttt ! Outta, outta ! » dit Juba, et les bœufs le doute qui vient à travers ciel, parcourt l'eau lente du reconnaissent. Sans cesser de faire claquer sa langue, fleuve, et se propage au ras de la terre. Les toiles Juba ôte leurs entraves et les guide vers le haut de la d'araignée tremblent, les herbes vibrent, les mouche- colline de pierres. Les deux bœufs avancent avec peine, rons volent au-dessus des mares, mais le ciel est vide, en boitant, parce que les entraves ont engourdi leurs car il n'y a plus de chauves-souris, et pas encore pattes arrière. La vapeur sort de leurs naseaux. d'oiseaux. Sous les pieds nus de Juba, le sentier est dur. Quand ils arrivent devant la noria, les bœufs s'arrê- La vibration lointaine marche en même temps que lui, tent. Ils soufflent et tirent en arrière, ils font des bruits et les grandes sauterelles grises commencent à bondir avec leur gorge, leurs sabots cognent le sol et font à travers

les herbes. Lentement, tandis que Juba éboulent les cailloux. Juba attache les bœufs à l'extré- s'éloigne de la maison, le ciel s'éclaircit en aval du mité du long madrier. Pendant qu'il lie les bêtes au fleuve. La brume descend entre les rives, à la vitesse joug, il ne cesse pas de faire claquer sa langue contre d'un radeau, en étirant ses membranes blanches. son palais. Les mouches plates commencent à voler Juba s'arrête sur le chemin. Il regarde un instant le autour des yeux et des naseaux des bœufs, et Juba fleuve". Sur les rives de sable, les roseaux mouillés sont chasse celles qui se posent sur son visage et sur ses penchés. Un grand tronc noir échoué oscille dans le mains.

courant, plonge et ressort ses branches comme le cou Les bêtes attendent devant le puits, le lourd timon de d'un serpent qui nage. L'ombre est encore sur le fleuve, bois craque et grince quand elles font un pas en avant. l'eau est lourde et dense, elle coule en faisant ses plis Juba tire la corde attachée au joug, et la roue com- lents. Mais au-delà du fleuve, la terre sèche apparaît mence à gémir, comme un bateau qui s'ébranle. Les déjà. La poussière est dure sous les pieds de Juba, la bœufs gris marchent lourdement sur le sentier circu- terre rouge est cassée comme les vieux pots, les sillons laire. Leurs sabots se posent sur les traces de la veille, zigzaguent, pareils à d'anciennes fissures. creusent les anciens trous dans la terre rouge, entre les La nuit s'ouvre peu à peu, dans le ciel, sur la terre. cailloux. Au bout du long madrier, il y a la grande roue Juba traverse les champs déserts, il s'éloigne des de bois qui tourne en même temps que les bœufs, et son dernières maisons de paysans, il ne voit plus le fleuve. axe entraîne l'engrenage de l'autre roue verticale. La Il gravit un monticule de pierres sèches où s'accro- longue lanière de cuir bouilli descend au fond du puits, chent quelques acacias. Juba ramasse sur le sol quel- portant les seaux jusqu'à l'eau.

ques fleurs d'acacia qu'il mâchonne en escaladant le Juba excite les bœufs en faisant claquer sa langue monticule. Le suc se répand dans sa bouche et dissout sans s'arrêter. Il leur parle aussi, à voix basse, douce-

La roue d'eau

La roue d'eau

ment, parce que l'ombre enveloppe encore les champs les parois du puits. Juba regarde l'eau qui coule par et le fleuve. La lourde mécanique de bois grince et vagues le long de la gouttière, ruisselle dans l'acequia, craque, résiste, repart. Les bœufs s'arrêtent de temps descend par poussées régulières vers la terre rouge des en temps, et Juba doit courir derrière eux, cingler leurs champs. L'eau glisse comme de lentes gorgées, et la fesses avec une baguette, pousser sur le timon. Les terre sèche boit avidement. Le fond du fossé devient boeufs reprennent leur marche circulaire, la tête basse, boueux, et le flot

régulier avance, mètre par mètre. en soufflant.

C'est l'eau que Juba regarde, sans se lasser, assis sur Quand le soleil se lève enfin, il éclaire d'un seul coup une pierre au bord du puits. A côté de lui la roue de les champs. La terre rouge est ravinée de sillons, elle bois tourne très lentement, en grinçant, et le bourdon- montre ses blocs de glaise sèche, ses cailloux aigus qui nement continu de la courroie monte dans l'air, les brillent. Au-dessus du fleuve, à l'autre bout des seaux cognent la gouttière de tôle, l'un après l'autre, champs, la brume se déchire, l'eau s'illumine. versent l'eau qui glisse en chuintant. C'est une musi- Un vol d'oiseaux jaillit brutalement des rives, entre que lente et gémissante comme une voix humaine, elle les roseaux, éclate dans le ciel clair en poussant sa emplir le ciel vide et les champs. C'est une musique clameur. Ce sont les gangas, les perdrix du désert, et que Juba connaît bien, jour après jour. Le soleil s'élève leur cri aigu fait sursauter Juba. Debout sur les pierres lentement au-dessus de l'horizon, la lumière du jour du puits, il les suit un instant du regard. Les oiseaux vibre sur les pierres, sur les tiges des plantes, sur l'eau montent haut dans le ciel, passent devant le disque du soleil, puis basculent à nouveau vers la terre et dispa- qui coule dans l'acequia. Les hommes marchent au raissent dans les herbes du fleuve. Loin, à l'autre bout loin, sur la courbe des champs, silhouettes noires des champs, les femmes sortent des maisons. Elles devant le ciel pâle. L'air s'échauffe peu à peu, les allument les braseros, mais la lumière du soleil est si pierres semblent se gonfler, la terre rouge luit comme neuve qu'elle ne parvient pas à ternir la lueur rouge du une peau d'homme. Il y a des cris, d'un bout à l'autre charbon de bois qui brûle. Juba entend des cris de la terre, des cris d'hommes et des aboiements de d'enfants, des voix d'hommes. Quelqu'un, quelque chiens, et cela résonne dans le ciel sans fin, tandis que part, appelle, et sa voix aiguë retentit longtemps dans la roue de bois tourne et grince. Juba ne regarde plus l'air :

les bœufs. Il leur tourne le dos, mais il entend leur « Ju-uuu-baa ! » souffle qui racle leur gorge, qui s'éloigne, qui revient. Les bœufs marchent plus vite, maintenant. Le soleil Les sabots des bêtes frappent toujours les mêmes réchauffe leur corps et leur donne des forces. Le moulin cailloux, sur le chemin circulaire, s'enfoncent dans les gémit et grince, chaque dent de l'engrenage craque en mêmes trous.

s'appliquant contre l'autre, la courroie de cuir tendue Alors Juba enveloppe sa tête dans la toile blanche, et sous le poids des seaux fait une vibration continue. Les il ne bouge plus. Il regarde au loin, peut-être, de l'autre seaux montent jusqu'à la margelle du puits, se renver- côté des champs de terre rouge, de l'autre côté du sent dans la gouttière de tôle, redescendent en cognant fleuve métallique. Il n'entend pas le bruit de la roue

La roue d'eau

La roue d'eau

qui tourne, il n'entend pas le bruit du lourd timon de dans le monde tout entier, dans le ciel même, où monte bois qui pivote autour de son axe.

lentement le disque solaire, le long de son chemin « Eh-oh ! »

courbé. Les sons profonds, réguliers, monotones, mon- Il chante dans sa gorge, lentement, lui aussi, les yeux tent de la grande roue de bois aux engrenages gémis- à demi fermés.

sants, le treuil pivote autour de son axe en faisant sa « Eeeh-oooh, oooh-oooh ! »

plainte, les seaux de métal descendent dans le puits, la Les mains et le visage cachés sous la toile blanche, le courroie de cuir vibre comme une voix, et l'eau corps immobile, il chante en même temps que la roue continue de couler sur la gouttière, par vagues, inonde qui tourne. Il ouvre à peine la bouche, et son chant sort le canal de l'acequia. Personne ne parle, personne ne longuement de sa gorge, comme le souffle des bœufs, bouge, et l'eau cascade, grandit comme un torrent, se comme le bourdonnement continu de la courroie de répand dans les sillons, sur les champs de terre rouge cuir. et de pierres.

« Eeh-eeh-eyaah-oh ! »

Juba renverse un peu la tête en arrière et regarde le Le souffle des bœufs s'éloigne, revient, tourne sans ciel. Il voit le lent mouvement circulaire qui trace ses cesse le long du chemin circulaire. Juba chante pour sillages phosphorescents, il voit les sphères transpa- lui-même, et personne ne peut l'entendre, tandis que rentes, les engrenages de la lumière dans l'espace. Le l'eau glisse par gorgées le long de l'acequia. La pluie, le bruit de la roue d'eau emplit toute l'atmosphère, vent, l'eau lourde du grand fleuve qui descend vers la tourne interminablement avec le soleil. Les bœufs mer, sont dans sa gorge, dans son corps immobile. Le marchent au même rythme, le front penché, la nuque soleil monte sans hâte dans le ciel, la chaleur fait raidie sous le poids du joug. Juba entend le bruit sourd vibrer les roues de bois et le timon. Peut-être est-ce le de leurs sabots, le bruit de leur souffle qui va et vient, même mouvement qui entraîne l'astre au centre du et il leur parle encore, il leur dit des mots graves qui ciel, tandis que les bœufs avancent lourdement le long traînent longtemps, des mots qui se mêlent au gémis- du chemin circulaire.

sement du timon, aux bruits d'effort des engrenages « Eya-oooh, eya-oooh, ooo-oh-ooo-oh ! »

des roues, au tintement des seaux qui montent sans Juba entend le chant qui monte en lui, qui traverse cesse, versent l'eau.

son ventre et sa poitrine, le chant qui vient de la « Eeeya-ayaaaah,

eyaaa-oh ! eyaaa-oh ! »

profondeur du puits. L'eau coule par vagues, couleur Puis, tandis que le soleil monte lentement, entraîné de terre, elle descend vers les champs dénudés. L'eau par la roue et par les pas des bœufs, Juba ferme les tourne aussi, lentement, cercle des fleuves, cercle des yeux. La chaleur et la lumière font un tourbillon doux murs, cercle des nuages autour de l'axe invisible. L'eau qui l'emporte dans leur courant, le long d'un cercle si glisse en craquant, en grinçant, elle coule sans cesse vaste qu'il semble ne jamais se refermer. Juba est sur vers le gouffre sombre du puits où les seaux vides la les ailes d'un vautour blanc, très haut dans le ciel sans reprennent.

nuages. Il glisse sur lui-même, à travers les couches de C'est une musique qui ne peut pas finir, car elle est l'air, et la terre rouge vire lentement sous ses ailes. Les

La roue d'eau

La roue d'eau

champs nus, les chemins, les maisons aux toits de dans le ciel, Yol est apparue, encore une fois. Elle feuilles, la rivière couleur de métal, tout pivote autour grandit devant Juba, et il voit clairement ses grands du puits, en faisant un bruit qui cliquette et qui grince. édifices qui tremblent dans l'air chaud. Il y a de hautes La musique monotone des roues d'eau, le souffle des tours sans fenêtres, des villas blanches au milieu des bœufs, le gargouillement de l'eau dans l'acequia, tout jardins de palmiers, des palais, des temples. Les blocs cela tourne, l'emporte, l'enlève. La lumière est grande, de marbre luisent comme s'ils venaient d'être coupés. le ciel est ouvert. Il n'y a plus d'hommes maintenant, La ville tourne lentement autour de Juba, et la musi- ils ont disparu. Il n'y a plus que l'eau, la terre, le ciel, que monotone de la roue d'eau est pareille à la rumeur plans mobiles qui passent et se croisent, chaque de la mer. La ville flotte sur les champs déserts, légère élément semblable à une roue dentée mordant dans un comme les reflets du soleil sur les grands lacs de sel, et engrenage.

devant elle coule l'eau du fleuve Azan comme une Juba ne dort pas. Il a ouvert les yeux à nouveau, et il route de lumière. Juba écoute la rumeur de la mer, de regarde droit devant lui, au-delà des champs. Il ne l'autre côté de la ville. C'est un bruit très lourd, qui se bouge pas. L'étoffe blanche couvre sa tête et son corps, mêle aux roulements du tambour et aux mugissements et il respire doucement.

graves des buccins et des tubas. Le peuple d'Himyar se C'est alors que Yol apparaît. Yol, c'est une ville presse dans les rues de la ville. Il y a les esclaves noirs étrange, très blanche au milieu de la terre déserte et venus de Nubie, les cohortes de soldats, les cavaliers des pierres rouges. Ses hauts monuments bougent aux capes rouges coiffés de

casques de cuivre, les encore, indécis, irréels, comme s'ils n'avaient pas été enfants blonds des montagnards. La poussière monte terminés. Ils sont pareils aux reflets du soleil sur les dans l'air, au-dessus des routes et des maisons, forme grands lacs de sel.

un grand nuage gris qui tourbillonne aux portes des Juba connaît bien cette ville. Il l'a vue souvent, au remparts.

loin, quand la lumière du soleil est très forte et que les « Eya ! Eya ! » crie la foule, tandis que Juba avance yeux se voilent un peu de fatigue. Il l'a vue souvent, le long de la voie blanche. C'est le peuple d'Himyar qui mais personne ne s'en est approché, à cause des esprits l'appelle, qui tend les bras vers lui. Mais il avance sans des morts. Un jour, il a demandé à son père le nom de les regarder, le long de la voie royale. En haut de la la ville, si belle et si blanche, et son père lui a dit ville, au-dessus des villas et des arbres, le temple de qu'elle s'appelait Yol, et que ce n'était pas une ville Diane est immense, ses colonnes de marbre sont pour les hommes, mais seulement pour les esprits des pareilles à des troncs pétrifiés. La lumière du soleil morts. Son père lui a parlé aussi de celui qui régnait illumine le corps de Juba et l'enivre, et il entend sur cette ville, il y a très longtemps, un jeune roi venu grandir la rumeur continue de la mer. La ville autour de l'autre côté de la mer et qui portait le même nom de lui est légère, elle vibre et ondule comme les reflets que lui.

du soleil sur les grands lacs de sel. Juba marche, et ses Maintenant, dans la musique lente des roues, dans la pieds semblent ne pas toucher le sol, comme s'il était lumière éblouissante, quand le soleil est au plus haut porté par un nuage. Le peuple d'Himyar, les hommes

La roue d'eau

La roue d'eau

et les femmes marchent avec lui, la musique cachée seaux, retentit entre les murs de la ville. Elle gonfle le résonne dans les rues et sur les places, et parfois la ciel et la mer, son onde s'écarte longuement. rumeur de la mer est couverte par les cris qui appel- « Je suis Juba », pense le jeune roi, puis il dit à haute lent :

voix, avec force :

« Juba ! Eya ! Ju-uuu-baa ! »

« Je suis Juba, le fils de Juba, le petit-fils La lumière jaillit d'un seul coup, quand Juba arrive d'Hiempsal ! »

au sommet du temple. C'est la mer immense et bleue « Juba ! Juba ! Eya-oooh ! » crie la foule. qui s'étend jusqu'à l'horizon. Le lent mouvement « Je suis Juba, votre roi ! »

circulaire trace la ligne pure de l'horizon, et la voix « Juba ! Ju-uuu-baa ! »

monotone des vagues résonne contre les rochers. « Je suis revenu

aujourd'hui, et Yol est la capitale de

« Juba!Juba! »

mon royaume ! »

Les voix du peuple d'Himyar crient, et son nom La rumeur de la mer grandit encore. Maintenant, sur résonne dans toute la ville, au-dessus des remparts les marches du temple monte une jeune femme. Elle couleur de terre, dans les péristyles des temples, dans est belle, vêtue d'une robe blanche qui bouge dans le les cours des palais blancs. Son nom emplit les champs vent, et ses cheveux clairs sont pleins d'étincelles. Juba rouges, jusqu'aux limites du fleuve Azan. prend sa main et marche avec elle jusqu'au bord du Alors Juba monte les dernières marches du temple temple.

de Diane. Il est vêtu de blanc, ses cheveux noirs sont « Cléopâtre Séléné, fille d'Antoine et de Cléopâtre, ceints d'un bandeau de fil d'or. Son beau visage votre reine ! » dit Juba.

couleur de cuivre est tourné vers la ville, et ses yeux Le bruit de la foule recouvre la ville.

La jeune femme regarde sans bouger les villas sombres regardent, mais c'est comme s'ils voyaient à blanches, les remparts, et l'étendue de la terre rouge. travers le corps des hommes, à travers les murs blancs Elle sourit à peine.

des édifices.

Mais le lent mouvement des roues continue, et le Le regard de Juba traverse les remparts de Yol, va bruit de la mer est plus fort que les voix des hommes. au-delà; il suit les méandres du fleuve Azan, passe Dans le ciel, le soleil descend peu à peu, sur son chemin l'étendue des champs déserts, va jusqu'aux monts circulaire. Sa lumière change de couleur sur les murs Amour, jusqu'à la source de Sebgag. Il voit l'eau claire de marbre, allonge les ombres des colonnes. qui jaillit entre les roches, l'eau précieuse et froide qui C'est comme s'ils étaient seuls maintenant, assis en coule en faisant son bruit régulier.

haut des marches du temple, à côté des colonnes de La foule se tait maintenant, tandis que Juba regarde marbre. Autour d'eux, la terre et la mer girent en de ses yeux sombres. Son visage est pareil à celui d'un faisant leur gémissement régulier. Cléopâtre Séléné jeune dieu, et la lumière du soleil semble décuplée sur regarde le visage de Juba. Elle admire le visage du ses habits blancs et sur sa peau couleur de cuivre. jeune roi, le front haut, le nez busqué, les yeux allongés La musique jaillit encore, comme une clameur d'oi- qu'entoure le dessin noir des cils. Elle se penche contre

La roue d'eau

La roue d'eau

lui et elle lui parle doucement, dans une langue que dront à vénérer la

connaissance, les poètes liront leurs Juba ne peut pas comprendre. Sa voix est douce et son œuvres, les astronomes prédiront l'avenir. Il n'y aura haleine est parfumée. Juba la regarde à son tour, et il pas de terre plus prospère, de peuple plus pacifique. La dit:

ville resplendira des trésors de l'esprit, de cette « Tout est beau ici, il y a si longtemps que j'ai lumière. »

souhaité revenir. Chaque jour, depuis mon enfance, je Le beau visage du jeune roi brille dans la clarté qui pensais au moment où je pourrais revoir tout cela. Je entoure le temple de Diane. Ses yeux voient loin, au- voudrais être éternel, pour ne plus jamais quitter cette delà des remparts, au-delà des collines, jusqu'au centre ville et cette terre, pour voir cela toujours. » de la mer.

Ses yeux sombres brillent du spectacle qui l'entoure. « Les hommes les plus sages de ma nation viendront Juba ne cesse pas de regarder la ville, les maisons ici, dans ce temple, avec les scribes, et j'établirai avec blanches, les terrasses, les jardins de palmiers. Yol eux l'histoire de cette terre, l'histoire des hommes, des vibre dans la lumière de l'après-midi, légère et irréelle guerres, des hauts faits de la civilisation, et l'histoire comme les reflets du soleil sur les grands lacs de sel. Le des villes, des cours d'eau, des montagnes, des rivages vent qui souffle fait bouger les cheveux d'or de Cléopâ- de la mer, de l'Egypte au pays de Cerné. » tre Séléné, le vent porte jusqu'au sommet du temple la Juba regarde les hommes du peuple d'Himyar qui se rumeur monotone de la mer.

pressent dans les rues de la ville, autour du temple, La voix de la jeune femme l'interroge, en prononçant mais il n'entend pas le bruit de leurs voix, il écoute simplement son nom :

seulement la rumeur monotone de la mer.

« Juba... Juba ? »

« Je ne suis pas venu pour la vengeance », dit Juba. « Mon père est mort vaincu ici même », dit Juba. Il regarde aussi la jeune reine assise à ses côtés. « On m'a emmené comme un esclave à Rome. Mais « Mon fils Ptolémée va naître », dit-il encore. « Il aujourd'hui cette ville est belle, et je veux qu'elle soit régnera ici, dans Yol, et ses enfants régneront après lui, plus belle encore. Je veux qu'il n'y ait pas de ville plus pour que rien ne s'achève. »

belle sur la terre. On y enseignera la philosophie, la Puis il se met debout, sur la plate-forme du temple, science des astres, la science des chiffres, et les hom- tout à fait en face de la mer. La lumière éblouissante mes viendront de tous les points du monde pour est sur lui, la lumière qui vient du ciel, qui fait apprendre. »

étinceler les murs de marbre, les maisons, les champs, Cléopâtre Séléné écoute les paroles du jeune roi sans les collines. La lumière vient du centre du ciel, immo- comprendre. Mais elle regarde aussi la

ville, elle écoute bile au-dessus de la mer.

la rumeur de la musique qui tourne autour de l'horizon. Juba ne parle plus. Son visage est pareil à un masque zon. Sa voix chante un peu quand elle l'appelle : de cuivre, et la lumière brille sur son front, sur la « Juba ! Eyaaa-oh ! »

courbe de son nez, sur ses pommettes. Ses yeux « Sur la place, au centre de la ville, les maîtres sombres voient ce qu'il y a, au-delà de la mer. Autour enseigneront la langue des dieux. Les enfants appren- de lui, les murs blancs et les stèles de calcite tremblent

La roue d'eau

La roue d'eau

et vibrent, comme les reflets du soleil sur les grands bruit monotone, la rumeur de la mer. C'est le mouve- lacs de sel. Le visage de Cléopâtre Séléné est immobile ment des grandes roues dentées qui grincent encore, aussi, éclairé, apaisé comme le visage d'une statue. qui gémissent, tandis que le couple de bœufs attelés au Ensemble, debout l'un à côté de l'autre, le jeune roi timon ralentit sa marche circulaire. Dans le ciel bleu et son épouse sont sur la plate-forme du temple, et la sombre, le croissant de lune est apparu, et brille de sa ville tourne lentement autour d'eux. La musique lumière sans chaleur.

monotone des grandes roues cachées emplît leurs Alors Juba écarte le voile blanc qui recouvre sa tête. oreilles et se mêle au bruit des vagues sur les rochers Il frissonne, parce que le froid de la nuit vient vite. Ses du rivage. C'est comme un chant, comme une voix membres sont engourdis, et sa bouche est sèche. Dans humaine qui crie de très loin, qui appelle : le creux de sa main, il puise un peu d'eau dans un seau « Juba ! Ju-uuu-baa ! »

immobile. Son beau visage est très sombre, presque Les ombres grandissent sur la terre, tandis que le noir, à cause de toute la chaleur que le soleil a donnée. soleil descend peu à peu vers l'ouest, à la gauche du Ses yeux regardent l'étendue des champs rouges, où il temple. Juba voit les édifices trembler et se défaire. Ils n'y a personne maintenant. Les bœufs sont arrêtés sur glissent sur eux-mêmes comme des nuages, et le chant leur chemin circulaire. Les grandes roues de bois ne des roues, dans le ciel et la mer, devient plus grave, tournent plus, mais elles craquent et grincent, et la plus gémissant. Il y a de grands cercles blancs dans le longue courroie de cuir bouilli vibre encore. ciel, de grandes ondes qui nagent. Les voix humaines Sans hâte, Juba défait les liens des bœufs, écarte la s'amenuisent, s'éloignent, s'évanouissent. Parfois lourde poutre de bois. La nuit monte à l'autre bout de encore, on entend les accents de la musique, les sons la terre, en aval du fleuve Azan. Près des maisons, les des tubas, les flûtes aigres, le tambour. Ou bien les cris feux de braises

sont allumés, et les femmes sont debout gutturaux des chameaux qui blâtèrent, près des portes devant les braseros.

des remparts. L'ombre grise et mauve s'étend sous les « Ju-uuu-baa ! Ju-uuu-baa ! »

collines, avance dans la vallée du fleuve. Le temple C'est la même voix qui appelle, aiguë et chantante, seul est éclairé par le soleil, il se dresse au-dessus de la quelque part de l'autre côté des champs déserts. Juba ville comme un vaisseau de pierre.

se retourne et regarde un instant, puis il descend le Juba est seul maintenant dans les ruines de Yol. Les monticule de pierres en guidant les bœufs par leur ondes lentes passent sur les marbres brisés, troublent longe. Quand il arrive en bas du monticule, Juba noue la surface de la mer. Les colonnes sont couchées au les entraves aux jarrets des bœufs. Le silence, dans la fond de l'eau, les grands troncs pétrifiés enfouis dans vallée du fleuve, est immense, il a couvert la terre et le les algues, les escaliers engloutis. Il n'y a plus d'hom- ciel comme une eau calme où pas une vague ne bouge. mes ni de femmes ici, plus d'enfants. La ville est C'est le silence des pierres.

pareille à un cimetière qui tremble au fond de la mer, Juba regarde autour de lui, longtemps, il écoute le et les vagues viennent battre les dernières marches du bruit de la respiration des bœufs. L'eau a cessé de temple de Diane, comme un écueil. Il y a toujours le couler dans l'acequia, les dernières gouttes sont bues

La roue d'eau

par la terre, dans les fissures des sillons. L'ombre grise a recouvert la ville blanche aux temples légers, les remparts, les jardins de palmiers. Peut-être reste-t-il, quelque part, un monument en forme de tombeau, un dôme de pierres brisées où poussent les herbes et les arbustes, non loin de la mer ? Peut-être que demain, quand les grandes roues de bois recommenceront à tourner, quand les bœufs repartiront, lentement, en soufflant, sur leur chemin circulaire, peut-être alors que la ville apparaîtra de nouveau, très blanche, tremblante et irréaliste comme les reflets du soleil ? Juba tourne un peu sur lui-même, il regarde seulement l'étendue des champs qui se reposent de la lumière et ***Celui qui n'avait jamais vu la mer***

que baigne la vapeur du fleuve. Ensuite il s'éloigne, il marche vite sur le chemin, vers les maisons où les vivants attendent.

Il s'appelait Daniel, mais il aurait bien aimé s'appeler Sindbad, parce qu'il avait lu ses aventures dans un gros livre relié en rouge qu'il portait toujours avec lui, en classe et dans le dortoir. En fait, je crois qu'il n'avait jamais lu que ce livre-là. Il n'en parlait pas, sauf quelquefois quand on lui demandait. Alors ses yeux noirs brillaient plus fort, et son visage en lame de couteau semblait s'animer

tout à coup. Mais c'était un garçon qui ne parlait pas beaucoup. Il ne se mêlait pas aux conversations des autres, sauf quand il était question de la mer, ou de voyages. La plupart des hommes sont des terriens, c'est comme cela. Ils sont nés sur la terre, et c'est la terre et les choses de la terre qui les intéressent. Même les marins sont souvent des gens de la terre ; ils aiment les maisons et les femmes, ils parlent de politique et de voitures. Mais lui, Daniel, c'était comme s'il était d'une autre race. Les choses de la terre l'ennuyaient, les magasins, les voitures, la musique, les films et naturellement les cours du Lycée. Il ne disait rien, il ne bâillait même pas pour montrer son ennui. Mais il restait sur place, assis sur un banc, ou bien sur les marches de l'escalier, devant le préau, à regarder dans le vide. C'était un élève médiocre, qui

168 *Celui qui n'avait jamais vu la mer*

Celui qui n'avait jamais vu la mer réunissait chaque trimestre juste ce qu'il fallait de dortoir, pendant que les autres plaisaient et points pour subsister. Quand un professeur prononçait fumaient des cigarettes en cachette. Il avait pensé aux son nom, il se levait et récitait sa leçon, puis il se rivières qui descendent doucement vers leurs estuai- rasseyait et c'était fini. C'était comme s'il dormait les res, aux cris des mouettes, au vent, aux orages qui yeux ouverts.

sifflent dans les mâts des bateaux et aux sirènes des Même quand on parlait de la mer, ça ne l'intéressait balises.

pas longtemps. Il écoutait un moment, il demandait C'est au début de l'hiver qu'il est parti, vers le milieu deux ou trois choses, puis il s'apercevait que ce n'était du mois de septembre. Quand les pensionnaires se sont pas vraiment de la mer qu'on parlait, mais des bains, réveillés, dans le grand dortoir gris, il avait disparu. de la pêche sous-marine, des plages et des coups de On s'en est aperçu tout de suite, dès qu'on a ouvert les soleil. Alors il s'en allait, il retournait s'asseoir sur son yeux, parce que son lit n'était pas défait. Les couvertu- banc ou sur ses marches d'escalier, à regarder dans le res étaient tirées avec soin, et tout était en ordre. Alors vide. Ce n'était pas de cette mer-là qu'il voulait on a dit seulement : « Tiens ! Daniel est parti ! » sans entendre parler. C'était d'une autre mer, on ne savait être vraiment étonnés parce qu'on savait tout de même pas laquelle, mais d'une autre mer.

un peu que cela arriverait. Mais personne n'a rien dit Ça, c'était avant qu'il disparaisse, avant qu'il s'en d'autre, parce qu'on ne voulait pas qu'ils le repren- aille. Personne n'aurait imaginé qu'il partirait un jour, nent.

je veux dire *vraiment*, sans revenir. Il était très pauvre, Même les plus bavards des élèves du cours moyen son père avait une petite

exploitation agricole à quel- n'ont rien dit. De toute façon, qu'est-ce qu'on aurait pu que quelques kilomètres de la ville, et Daniel était habillé du dire ? On ne savait rien. Pendant longtemps, on chutablier gris des pensionnaires, parce que sa famille chotait, dans la cour, ou bien pendant le cours de habitait trop loin pour qu'il puisse rentrer chez lui français, mais ce n'étaient que des bouts de phrase chaque soir. Il avait trois ou quatre frères plus âgés dont le sens n'était connu que de nous. qu'on ne connaissait pas.

« Tu crois qu'il est arrivé maintenant ? » Il n'avait pas d'amis, il ne connaissait personne et « Tu crois ? Pas encore, c'est loin, tu sais... » personne ne le connaissait. Peut-être qu'il préférerait que « Demain ? » ce soit ainsi, pour ne pas être lié. Il avait un drôle de « Oui, peut-être... »

visage aigu en lame de couteau, et de beaux yeux noirs Les plus audacieux disaient :
indifférents.

« Peut-être qu'il est en Amérique, déjà... » Il n'avait rien dit à personne. Mais il avait déjà tout Et les pessimistes :
préparé à ce moment-là, c'est certain. Il avait tout « Bah, peut-être qu'il va revenir aujourd'hui. » préparé dans sa tête, en se souvenant des routes et des Mais si nous, nous nous taisions, par contre en haut cartes, et des noms des villes qu'il allait traverser. lieu l'affaire faisait du bruit. Les professeurs et les Peut-être qu'il avait rêvé à beaucoup de choses, jour surveillants étaient convoqués régulièrement dans le après jour, et chaque nuit, couché dans son lit dans le bureau du Proviseur, et même à la police. De temps en

170 *Celui qui n'avait jamais vu la mer*

Celui qui n'avait jamais vu la mer

temps les inspecteurs venaient et ils interrogeaient les marchandises circulent surtout la nuit, parce qu'ils sont élèves un à un pour essayer de leur tirer les vers du nez. très longs et qu'ils vont très lentement, d'un nœud Naturellement, nous, nous parlions de tout sauf de ferroviaire à l'autre. Daniel était couché sur le plan- ce qu'on savait, d'elle, de la mer. On parlait de cher dur, enroulé dans un vieux morceau de toile à sac. montagnes, de villes, de filles, de trésors, même de Il regardait à travers la porte à claires-voies, tandis romanichels enleveurs d'enfants et de légion étrangère. que le train ralentissait et s'arrêtait en grinçant le long On disait ça pour brouiller les pistes, et les professeurs des docks. Daniel avait ouvert la porte, il avait sauté et les surveillants étaient de plus en plus énervés et ça sur la voie, et il avait couru le long du talus, jusqu'à ce les rendait méchants.

qu'il trouve un passage. Il n'avait pas de bagages, juste Le grand bruit

a duré plusieurs semaines, plusieurs un sac de plage bleu marine qu'il portait toujours avec mois. Il y a eu deux ou trois avis de recherche dans les lui, et dans lequel il avait mis son vieux livre rouge. journaux, avec le signalement de Daniel et une photo Maintenant, il était libre, et il avait froid. Ses jambes qui ne lui ressemblait pas. Puis tout s'est calmé d'un lui faisaient mal, après toutes ces heures passées dans seul coup, car nous étions tous un peu fatigués de cette le wagon. Il faisait nuit, il pleuvait. Daniel marchait le histoire. Peut-être qu'on avait tous compris qu'il ne plus vite qu'il pouvait pour s'éloigner de la ville. Il ne reviendrait pas, jamais.

savait pas où il allait. Il marchait droit devant lui, Les parents de Daniel se sont consolés, parce qu'ils entre les murs des hangars, sur la route qui brillait à la étaient très pauvres et qu'il n'y avait rien d'autre à lumière jaune des réverbères. Il n'y avait personne ici, faire. Les policiers ont classé l'affaire, c'est ce qu'ils ont et pas de noms écrits sur les murs. Mais la mer n'était dit eux-mêmes, et ils ont ajouté quelque chose que les pas loin. Daniel la devinait quelque part sur la droite, professeurs et les surveillants ont répété, comme si cachée par les grandes bâtisses de ciment, de l'autre c'était normal, et qui nous a paru, à nous autres, bien côté des murs. Elle était dans la nuit.

extraordinaire. Ils ont dit qu'il y avait comme cela, Au bout d'un moment, Daniel se sentit fatigué de chaque année, des dizaines de milliers de personnes marcher. Il était arrivé dans la campagne, maintenant, qui disparaissaient sans laisser de traces, et qu'on ne et la ville brillait loin derrière lui. La nuit était noire, retrouvait jamais. Les professeurs et les surveillants et la terre et la mer étaient invisibles. Daniel chercha répétaient cette petite phrase, en haussant les épaules, un endroit pour s'abriter de la pluie et du vent, et il comme si c'était la chose la plus banale du monde, entra dans une cabane de planches, au bord de la mais nous, quand on l'a entendue, cela nous a fait route. C'est là qu'il s'est installé pour dormir jusqu'au rêver, cela a commencé au fond de nous-mêmes un matin. Cela faisait plusieurs jours qu'il n'avait pas rêve secret et envoûtant qui n'est pas encore terminé. dormi, et pour ainsi dire pas mangé, parce qu'il guettait tout le temps à travers la porte du wagon. Il Quand Daniel est arrivé, c'était sûrement la nuit, à savait qu'il ne devait pas rencontrer de policiers. Alors bord d'un long train de marchandises qui avait roulé il s'est caché bien au fond de la cabane de planches, il a jour et nuit pendant longtemps. Les trains de mar- grignoté un peu de pain et il s'est endormi.

Celui qui n'avait jamais vu la mer

Celui qui n'avait jamais vu la mer

Quand il se réveilla, le soleil était déjà dans le ciel. le sable sec du

haut de la plage. Il ôta ses chaussures Daniel est sorti de la cabane, il a fait quelques pas en et ses chaussettes, et pieds nus, il courait encore plus clignant les yeux. Il y avait un chemin qui conduisait vite, sans sentir les épines des chardons. jusqu'aux dunes, et c'est là que Daniel se mit à La mer était loin, à l'autre bout de la plaine de sable. marcher. Son cœur battait plus fort, parce qu'il savait Elle brillait dans la lumière, elle changeait de couleur que c'était de l'autre côté des dunes, à deux cents et d'aspect, étendue bleue, puis grise, verte, presque mètres à peine. Il courait sur le chemin, il escaladait la noire, bancs de sable ocre, ourlets blancs des vagues. pente de sable, et le vent soufflait de plus en plus fort, Daniel ne savait pas qu'elle était si loin. Il continuait à apportant le bruit et l'odeur inconnus. Puis, il est courir, les bras serrés contre son corps, le cœur arrivé au sommet de la dune, et d'un seul coup, il l'a cognant de toutes ses forces dans sa poitrine. Mainte- vue.

nant il sentait le sable dur comme l'asphalte, humide Elle était là, partout, devant lui, immense, gonflée et froid sous ses pieds. A mesure qu'il s'approchait, le comme la pente d'une montagne, brillant de sa couleur bruit des vagues grandissait, emplissait tout comme bleue, profonde, toute proche, avec ses vagues hautes un sifflement de vapeur. C'était un bruit très doux et qui avançaient vers lui.

très lent, puis violent et inquiétant comme les trains « La mer! La mer! » pensait Daniel, mais il n'osa sur les ponts de fer, ou bien qui fuyait en arrière rien dire à voix haute. Il restait sans pouvoir bouger, comme l'eau des fleuves. Mais Daniel n'avait pas peur. les doigts un peu écartés, et il n'arrivait pas à réaliser Il continuait à courir le plus vite qu'il pouvait, droit qu'il avait dormi à côté d'elle. Il entendait le bruit lent dans l'air froid, sans regarder ailleurs. Quand il ne fut des vagues qui se mouvaient sur la plage. Il n'y avait plus qu'à quelques mètres de la frange d'écume, il plus de vent, tout à coup, et le soleil luisait sur la mer, sentit l'odeur des profondeurs et il s'arrêta. Un point allumait un feu sur chaque crête de vague. Le sable de de côté brûlait son aine, et l'odeur puissante de l'eau la plage était couleur de cendres, lisse, traversé de salée l'empêchait de reprendre son souffle. ruisseaux et couvert de larges flaques qui reflétaient le Il s'assit sur le sable mouillé, et il regarda la mer ciel.

monter devant lui presque jusqu'au centre du ciel. Il Au fond de lui-même, Daniel a répété le beau nom avait tellement pensé à cet instant-là, il avait tellement plusieurs fois, comme cela, imaginé le jour où il la verrait enfin, réellement, pas « La mer, la mer, la mer... »

comme sur les photos ou comme au cinéma, mais la tête pleine de bruit et de vertige. Il avait envie de vraiment, la mer tout entière, exposée autour de lui, parler, de crier même, mais sa gorge ne laissait

pas gonflée, avec les gros dos des vagues qui se précipitent passer sa voix. Alors il fallait qu'il parte en criant, en et déferlent, les nuages d'écume, les pluies d'embrun jetant très loin son sac bleu qui roulait dans le sable, il en poussière dans la lumière du soleil, et surtout, au fallait qu'il parte en agitant ses bras et ses jambes loin, cet horizon courbe comme un mur devant le ciel ! comme quelqu'un qui traverse une autoroute. Il bon- Il avait tellement désiré cet instant-là qu'il n'avait plus dissait par-dessus les bandes de varech, il titubait dans de forces, comme s'il allait mourir, ou bien s'endormir.

174 *Celui qui n'avait jamais vu la mer*

Celui qui n'avait jamais vu la mer C'était bien la mer, sa mer, pour lui seul maintenant, tement, les déposait un peu plus haut, les mélangeait et il savait qu'il ne pourrait plus jamais s'en aller. aux grandes algues noires.

Daniel resta longtemps couché sur le sable dur, il Daniel marchait au bord de l'eau, et il regardait tout attendit si longtemps, étendu sur le côté, que la mer avidement, comme s'il voulait savoir en un instant commença à monter le long de la pente et vint toucher tout ce que la mer pouvait lui montrer. Il prenait dans ses pieds nus.

ses mains les algues visqueuses, les morceaux de coquilles, il creusait dans la vase le long des galeries C'était la marée. Daniel bondit sur ses pieds, tous ses des vers, il cherchait partout, en marchant, ou bien à muscles tendus pour la fuite. Au loin, sur les brisants quatre pattes dans le sable mouillé. Le soleil était dur noirs, les vagues déferlèrent avec un bruit de tonnerre. et fort dans le ciel, et la mer grondait sans arrêt. Mais l'eau n'avait pas encore de forces. Elle se brisait, De temps en temps, Daniel s'arrêtait, face à l'horizon- bouillonnait au bas de la plage, elle n'arrivait qu'en zon, et il regardait les hautes vagues qui cherchaient à rampant. L'écume légère entourait les jambes de passer par-dessus les brisants. Il respirait de toutes ses Daniel, creusait des puits autour de ses talons. L'eau forces, pour sentir le souffle, et c'était comme si la mer froide mordit d'abord ses orteils et ses chevilles, puis et l'horizon gonflaient ses poumons, son ventre, sa tête, les insensibilisa.

et qu'il devenait une sorte de géant. Il regardait l'eau En même temps que la marée, le vent arriva. Il sombre, au loin, là où il n'y avait pas de terre ni souffla du fond de l'horizon, il y eut des nuages dans le d'écume mais seulement le ciel libre, et c'était à elle ciel. Mais c'étaient des nuages inconnus, pareils à qu'il parlait, à voix basse, comme si elle avait pu l'écume de la mer, et le sel voyageait dans le vent l'entendre; il disait :

comme des grains de sable. Daniel ne pensait plus à « Viens ! Monte jusqu'ici, arrive ! Viens ! » fuir. Il se mit à marcher le long de la mer

dans la frange « Tu es belle, tu vas venir et tu vas recouvrir toute la de l'écume. A chaque vague, il sentait le sable filer terre, toutes les villes, tu vas monter jusqu'en haut des entre ses orteils écartés puis revenir. L'horizon, au montagnes ! »

loin, se gonflait et s'abaissait comme une respiration, « Viens, avec tes vagues, monte, monte ! Par ici, par lançait ses poussées vers la terre. ici ! »

Daniel avait soif. Dans le creux de sa main, il prit un Puis il reculait, pas à pas, vers le haut de la plage. peu d'eau et d'écume et il but une gorgée. Le sel brûla Il apprit comme cela le cheminement de l'eau qui sa bouche et sa langue, mais Daniel continua à boire, monte, qui se gonfle, qui se répand comme des mains parce qu'il aimait le goût de la mer. Il y avait si le long des petites vallées de sable. Les crabes gris longtemps qu'il pensait à toute cette eau, libre, sans couraient devant lui, leurs pinces levées, légers comme frontières, toute cette eau qu'on pouvait boire pendant des insectes. L'eau blanche emplissait les trous mysté- toute sa vie ! Sur le rivage, la dernière marée avait rieux, noyait les galeries secrètes. Elle montait, un peu rejeté des morceaux de bois et des racines pareils à de plus haut à chaque vague, elle élargissait ses nappes grands ossements. Maintenant l'eau les reprenait len- mouvantes. Daniel dansait devant elle, comme les

176 *Celui qui n'avait jamais vu la mer*

Celui qui n'avait jamais vu la mer

crabes gris, il courait un peu de travers en levant les tourbillonnant, pénétrant ses yeux, ses oreilles, sa bras et l'eau venait mordre ses talons. Puis il redescen- bouche, ses narines.

daît, il creusait des tranchées dans le sable pour qu'elle Daniel rampa vers le sable sec, en faisant de grands monte plus vite, et il chantonnait ses paroles pour efforts. Il était si étourdi qu'il resta un moment couché l'aider à venir :

à plat ventre dans la frange d'écume, sans pouvoir « Allez, monte, allez, vagues, montez plus haut, bouger. Mais les autres vagues arrivaient, en grondant. venez plus haut, allez ! »

Elles levaient encore plus haut leurs crêtes et leurs Il était dans l'eau jusqu'à la ceinture, maintenant, ventres se creusaient comme des grottes. Alors Daniel mais il ne sentait pas le froid, il n'avait pas peur. Ses courut vers le haut de la plage, et il s'assit dans le sable des dunes, de l'autre côté de la barrière de varech. habits trempés collaient à sa peau, ses cheveux tom- Pendant le reste de la journée, il ne s'approcha plus de baient devant ses yeux comme des algues. La mer la mer. Mais son corps tremblait encore, et il avait sur bouillonnait autour de lui, se retirait avec tant de toute sa peau, et même à l'intérieur, le goût brûlant du puissance qu'il devait s'agripper au sable pour ne pas sel, et

au fond de ses yeux la tache éblouie des vagues. tomber à la renverse, puis s'élançait à nouveau et le poussait vers le haut de la plage.

A l'autre bout de la baie il y avait un cap noir, creusé Les algues mortes fouettaient ses jambes, s'enla- de grottes. C'est là que Daniel vécut, les premiers jours, çaient à ses chevilles. Daniel les arrachait comme des quand il est arrivé devant la mer. Sa grotte, c'était une serpents, les jetait dans la mer en criant : petite anfractuosité dans les rochers noirs, tapissée de « Arrh ! Arrh ! »

galets et de sable gris. C'est là que Daniel vécut, Il ne regardait pas le soleil, ni le ciel. Il ne voyait pendant tous ces jours, pour ainsi dire sans jamais même plus la bande lointaine de la terre, ni les quitter la mer des yeux.

silhouettes des arbres. Il n'y avait personne ici, per- Quand la lumière du soleil apparaissait, très p le et sonne d'autre que la mer, et Daniel était libre. grise, et que l'horizon était à peine visible comme un fil Tout à coup, la mer se mit à monter plus vite. Elle dans les couleurs mêlées du ciel et de la mer, Daniel se s'était gonflée au-dessus des brisants, et maintenant levait et il sortait de la grotte. Il grimpait en haut des les vagues arrivaient du large, sans rien qui les rochers noirs pour boire l'eau de pluie dans les flaques. retienne. Elles étaient hautes et larges, un peu de biais, Les grands oiseaux de mer venaient là aussi, ils avec leur crête qui fumait et leur ventre bleu sombre volaient autour de lui en poussant leurs longs cris qui se creusait sous elles, bord  d'écume. Elles arrivé- grin ants, et Daniel les saluait en sifflant. Le matin, rent si vite que Daniel n'eut pas le temps de se mettre à quand la mer était basse, les fonds mystérieux étaient l'abri. Il tourna le dos pour fuir, et la vague le toucha découverts. Il y avait de grandes mares d'eau sombre, aux épaules, passa par-dessus sa tête. Instinctivement, des torrents qui cascadaient entre les pierres, des Daniel accrocha ses ongles au sable et cessa de respi- chemins glissants, des collines d'algues vivantes. Alors rer. L'eau tomba sur lui avec un bruit de tonnerre, Daniel quittait le cap et il descendait le long des

178 *Celui qui n'avait jamais vu la mer*

Celui qui n'avait jamais vu la mer rochers jusqu'au centre de la plaine découverte par la minuscule, ébloui par le soleil et attendant la nuit de la mer. C'était comme s'il arrivait au centre même de la mer.

mer, dans un pays étrange, qui n'existait que quelques Pour manger, il chassait les patelles. Il fallait s'ap- heures.

procher d'elles sans faire de bruit, pour qu'elles ne se soudent pas à la pierre. Puis les décoller d'un coup de Il fallait se dépêcher. La frange noire des brisants pied, en frappant avec le bout du gros orteil. Mais était toute proche, et Daniel entendait les vagues souvent les patelles

entendaient le bruit de ses pas, ou gronder à voix basse, et les courants profonds qui le chuintement de sa respiration, et elles se collaient murmuraient. Ici, le soleil ne brillait pas longtemps. contre les rochers plats, en faisant une série de claque- La mer reviendrait bientôt les couvrir de son ombre, et ments. Quand Daniel avait pris suffisamment de cre- la lumière se réverbérait sur eux avec violence, sans vettes et de coquillages, il déposait sa pêche dans une parvenir à les réchauffer. La mer montrait quelques petite flaque, au creux d'un rocher, pour la faire cuire secrets, mais il fallait les apprendre vite, avant qu'ils plus tard dans une boîte de conserve sur un feu de ne disparaissent. Daniel courait sur les rochers du fond varech. Puis il allait voir plus loin, tout à fait à de la mer, entre les forêts des algues. L'odeur puissante l'extrémité de la plaine du fond de la mer, là où les montait des mares et des vallées noires, l'odeur que les vagues déferlaient. Car c'était là que vivait son ami hommes ne connaissent pas et qui les enivre. poulpe.

Dans les grandes flaques, tout près de la mer, Daniel C'était lui que Daniel avait connu tout de suite, le cherchait les poissons, les crevettes, les coquillages. Il premier jour où il était arrivé devant la mer, avant plongeait ses bras dans l'eau, entre les touffes d'algues, même de connaître les oiseaux de mer et les anémones. et il attendait que les crustacés viennent chatouiller le Il était venu jusqu'au bord des vagues qui déferlent en bout de ses doigts; alors il les attrapait. Dans les tombant sur elles-mêmes, quand la mer et l'horizon ne flaques, les anémones de mer, violettes, grises, rouge bougent plus, ne se gonflent plus, et que les grands sang ouvraient et fermaient leurs corolles. courants sombres semblent se retenir avant de bondir. Sur les rochers plats vivaient les patelles blanches et C'était l'endroit le plus secret du monde, sans doute, là bleues, les nasses orange, les mitres, les arches, les où la lumière du jour ne brille que pendant quelques tellines. Dans les creux des mares, quelquefois, la minutes. Daniel avait marché très doucement, en se lumière brillait sur le dos large des tonnes, ou sur la retenant aux parois des roches glissantes, comme s'il nacre couleur d'opale d'une natrice. Ou bien, soudain, descendait vers le centre de la terre. Il avait vu la entre les feuilles d'algues apparaissait la coquille vide grande mare aux eaux lourdes, où bougeaient lente- irisée comme un nuage d'un vieil ormeau, la lame d'un ment les algues longues, et il était resté immobile, le couteau, la forme parfaite d'une coquille Saint-Jac- visage touchant presque la surface. Alors il avait vu les ques. Daniel les regardait, longtemps, là où elles tentacules du poulpe qui flottaient devant les parois de étaient, à travers la vitre de l'eau, et c'était comme s'il la mare. Ils sortaient d'une faille, tout près du fond, vivait dans la flaque lui aussi, au fond d'une crevasse pareils à de la fumée, et ils glissaient doucement sur les

Celui qui n'avait jamais vu la mer algues. Daniel avait retenu son souffle, regardant les ou des crevettes, qu'il lâchait dans la mare. Les tentacules qui bougeaient à peine, mêlés aux filaments tentacules gris jaillissaient comme des fouets, saisis- des algues.

saient les proies et les ramenait vers le rocher. Daniel Puis le poulpe était sorti. Le long corps cylindrique ne voyait jamais le poulpe manger. Il restait presque bougeait avec précaution, ses tentacules ondulant toujours caché dans sa faille noire, immobile, avec ses devant lui. Dans la lumière brisée du soleil éphémère, longs tentacules qui flottaient devant lui. Peut-être les yeux jaunes du poulpe brillaient comme du métal qu'il était comme Daniel, peut-être qu'il avait voyagé sous les sourcils proéminents. Le poulpe avait laissé longtemps pour trouver sa maison au fond de la mare, flotter un instant ses longs tentacules aux disques et qu'il regardait le ciel clair à travers l'eau transpa- violacés, comme s'il cherchait quelque chose. Puis il rente.

avait vu l'ombre de Daniel penchée au-dessus de la Lorsque la mer était tout à fait basse, il y avait mare, et il avait bondi en arrière, en serrant ses comme une illumination. Daniel marchait au milieu tentacules et en lâchant un drôle de nuage gris-bleu. des rochers, sur les tapis d'algues, et le soleil commen- Maintenant, comme chaque jour, Daniel arrivait au çait à se réverbérer sur l'eau et sur les pierres, allumait bord de la mare, tout près des vagues. Il se pencha au- des feux pleins de violence. Il n'y avait pas de vent à ce dessus de l'eau transparente, et il appela doucement le moment-là, pas un souffle. Au-dessus de la plaine du poulpe. Il s'assit sur le rocher en laissant ses jambes fond de la mer, le ciel bleu était très grand, il brillait nues plonger dans l'eau, devant la faille où habitait le d'une lumière exceptionnelle. Daniel sentait la chaleur poulpe, et il attendit, sans bouger. Au bout d'un sur sa tête et sur ses épaules, il fermait les yeux pour ne moment, il sentit les tentacules qui touchaient légère- pas être aveuglé par le miroitement terrible. Il n'y ment sa peau, qui s'enroulaient autour de ses chevilles. avait rien d'autre alors, rien d'autre : le ciel, le soleil, le Le poulpe le caressait avec précaution, quelquefois sel, qui commençait à danser sur les rochers. entre les orteils et sous la plante des pieds, et Daniel se Un jour où la mer était descendue si loin qu'on ne mettait à rire.

voyait plus qu'un mince liséré bleu, vers l'horizon, « Bonjour Wiatt », dit Daniel. Le poulpe s'appelait Daniel se mit en route à travers les rochers du fond de Wiatt, mais il ne savait pas son nom, bien sûr. Daniel la mer. Il sentit tout à coup l'ivresse de ceux qui sont lui parlait à voix basse, pour ne pas l'effrayer. Il lui entrés sur une terre vierge, et qui savent qu'ils ne posait des questions sur ce qui se passe au fond de la pourront peut-être pas revenir. Il n'y avait plus rien de mer, sur ce

qu'on voit quand on est en dessous des semblable, ce jour-là; tout était inconnu, nouveau. vagues. Wiatt ne répondait pas, mais il continuait à Daniel se retourna et il vit la terre ferme loin derrière caresser les pieds et les chevilles de Daniel, très lui, pareille à un lac de boue. Il sentit aussi la solitude, doucement, comme avec des cheveux.

le silence des rochers nus usés par l'eau de la mer Daniel l'aimait bien. Il ne pouvait jamais le voir très l'inquiétude qui sortait de toutes les fissures, de tous longtemps, parce que la mer montait vite. Quand la les puits secrets, et il se mit à marcher plus vite, puis à pêche avait été bonne, Daniel lui apportait un crabe, courir. Son cœur battait fort dans sa poitrine, comme

Celui qui n'avait jamais vu la mer

Celui qui n'avait jamais vu la mer

le premier jour où il était arrivé devant la mer. Daniel Surtout, il y avait le sel. Depuis des jours, il s'était courait sans reprendre haleine, bondissait par-dessus accumulé partout sur les pierres noires, sur les galets, les mares et les vallées d'algues, suivait les arêtes dans les coquilles des mollusques et même sur les rocheuses en écartant les bras pour garder son équi- petites feuilles pâles des plantes grasses, au pied de la libre.

falaise. Le sel avait pénétré la peau de Daniel, s'était déposé sur ses lèvres, dans ses sourcils et ses cils, dans Il y avait parfois de larges dalles gluantes, couvertes ses cheveux et ses vêtements, et maintenant cela faisait d'algues microscopiques, ou bien des rocs aigus une carapace dure qui brûlait. Le sel était même entré comme des lames, d'étranges pierres qui ressem- à l'intérieur de son corps, dans sa gorge, dans son blaient à des peaux de squalé. Partout, les flaques ventre, jusqu'au centre de ses os, il rongait et crissait d'eau étincelaient, frissonnaient. Les coquillages comme une poussière de verre, il allumait des étincel- incrustés dans les roches crépitaient au soleil, les les sur ses rétines douloureuses. La lumière du soleil rouleaux d'algues faisaient un drôle de bruit de avait enflammé le sel, et maintenant chaque prisme vapeur.

scintillait autour de Daniel et dans son corps. Alors il y Daniel courait sans savoir où il allait, au milieu de la avait cette sorte d'ivresse, cette électricité qui vibrait, plaine du fond de la mer, sans s'arrêter pour voir la parce que le sel et la lumière ne voulaient pas qu'on limite des vagues. La mer avait disparu maintenant, reste en place; ils voulaient qu'on danse et qu'on elle s'était retirée jusqu'à l'horizon comme si elle avait coure, qu'on saute d'un rocher à l'autre, ils voulaient coulé par un trou qui communiquait avec le centre de qu'on fuie à travers le fond de la mer.

la terre.

Daniel n'avait jamais vu tant de blancheur. Même Daniel n'avait pas peur, mais il n'était plus tout à l'eau des mares, même le ciel étaient blancs. Ils fait lui-même. Il n'appelait pas la mer, il ne lui parlait brûlaient les rétines. Daniel ferma les yeux tout à fait plus. La lumière du soleil se réverbérait sur l'eau des et il s'arrêta, parce que ses jambes tremblaient et rie flaques comme sur des miroirs, elle se brisait sur les pouvaient plus le porter. Il s'assit sur un rocher plat, pointes des rochers, elle faisait des bonds rapides, elle devant un lac d'eau de mer. Il écouta le bruit de la multipliait ses éclairs. La lumière était partout à la lumière qui bondissait sur les roches, tous les craque- fois, si proche qu'il sentait sur son visage le passage des ments secs, les claquements, les chuintements, et, près rayons durcis, ou bien très loin, pareille à l'étincelle de ses oreilles, le murmure aigu pareil au chant des froide des planètes. C'était à cause d'elle que Daniel abeilles. Il avait soif, mais c'était comme si aucune eau courait en zigzag à travers la plaine des rochers. La ne pourrait le rassasier jamais. La lumière continuait à lumière l'avait rendu libre et fou, et il bondissait brûler son visage, ses mains, ses épaules, elle mordait comme elle, sans voir. La lumière n'était pas douce et avec des milliers de picotements, de fourmillements. tranquille, comme celle des plages et des dunes. C'était Les larmes salées se mirent à couler de ses yeux fermés, un tourbillon insensé qui jaillissait sans cesse, rebon- lentement, traçant des sillons chauds sur ses joues. dissait entre les deux miroirs du ciel et des rochers. Entrouvrant ses paupières avec effort, il regarda la

184 *Celui qui n'avait jamais vu la mer*

Celui qui n'avait jamais vu la mer plaine des roches blanches, le grand désert où bril- « Ram ! Ram ! »

laient les mares d'eau cruelle. Les animaux marins et car c'était lui qui commandait la mer.

les coquillages avaient disparu, ils s'étaient cachés Il fallait courir vite ! La mer voulait tout prendre, les dans les failles, sous les rideaux des algues. rochers, les algues, et aussi celui qui courait devant Daniel se pencha en avant sur le rocher plat, et il mit elle. Parfois elle lançait un bras, à gauche, ou à droite, sa chemise sur sa tête, pour ne plus voir la lumière et le un long bras gris et taché d'écume qui coupait la route sel. Il resta longtemps immobile, la tête entre ses de Daniel. Il faisait un bond de côté, il cherchait un genoux, tandis que la danse brûlante passait et repas- passage au sommet des roches, et l'eau se retirait en sait sur le fond de la mer.

suçant les trous des crevasses.

Puis le vent est venu, faible d'abord, qui marchait Daniel traversa plusieurs lacs déjà troubles, en avec peine dans l'air épais. Le vent grandit, le vent nageant. Il ne sentait plus la fatigue. Au contraire, il y

froid sorti de l'horizon, et les mares d'eau de mer avait une sorte de joie en lui, comme si la mer, le vent frémissaient et changeaient de couleur. Le ciel eut des et le soleil avaient dissous le sel et l'avaient libéré. nuages, la lumière redevint cohérente. Daniel entendit La mer était belle ! Les gerbes blanches fusaient dans le grondement de la mer proche, les grandes vagues la lumière, très haut et très droit, puis retombaient en qui frappaient leurs ventres sur les rochers. Des gout-nuages de vapeur qui glissaient dans le vent. L'eau tes d'eau mouillèrent ses habits et il sortit de sa nouvelle emplissait les creux des roches, lavait la torpeur.

croûte blanche, arrachait les touffes d'algues. Loin, La mer était là, déjà. Elle venait très vite, elle près des falaises, la route blanche de la plage brillait. entourait avec hâte les premiers rochers comme des Daniel pensait au naufrage de Sindbad, quand il avait îles, elle noyait les crevasses, elle glissait avec un bruit été porté par les vagues jusqu'à l'île du roi Mihrage, et de rivière en crue. Chaque fois qu'elle avait englouti un c'était tout à fait comme cela, maintenant. Il courait morceau de roche, il y avait un bruit sourd qui vite sur les rochers, ses pieds nus choisissaient les ébranlait le socle de la terre, et un rugissement dans meilleurs passages, sans même qu'il ait eu le temps d'y l'air.

penser. Sans doute il avait vécu ici depuis toujours, sur Daniel se leva d'un bond. Il se mit à courir vers le la plaine du fond de la mer, au milieu des naufrages et rivage sans s'arrêter. Maintenant il n'avait plus som- des tempêtes.

meil, il ne craignait plus la lumière et le sel. Il sentait Il allait à la même vitesse que la mer, sans s'arrêter, une sorte de colère au fond de son corps, une force qu'il sans reprendre son souffle, écoutant le bruit des ne comprenait pas, comme s'il avait pu briser les vagues. Elles venaient de l'autre bout du monde, rochers et creuser les fissures, comme cela, d'un seul hautes, penchées en avant, portant l'écume, elles glis- coup de talon. Il courait au-devant de la mer, en saient sur les roches lisses et elles s'écrasaient dans les suivant la route du vent, et il entendait derrière lui le crevasses.

rugissement des vagues. De temps en temps, il criait, Le soleil brillait de son éclat fixe, tout près de lui aussi, pour les imiter : l'horizon. C'était de lui que venait toute cette force, sa

186 *Celui qui n'avait jamais vu la mer*

Celui qui n'avait jamais vu la mer lumière poussait les vagues contre la terre. C'était une danse qui ne pouvait pas finir, la danse du sel Après cela, qu'est-il devenu ? Qu'a-t-il fait, tous ces quand la mer était basse, la danse des vagues et du jours, tous ces mois, dans sa grotte, devant la mer? vent quand le flot remontait vers le rivage. Peut-être qu'il est

parti vraiment pour l'Amérique, ou Daniel entra dans la grotte quand la mer atteignit le jusqu'en Chine, sur un cargo qui allait lentement, de rempart de varech. Il s'assit sur les galets pour regarder en port, d'île en île. Les rêves qui commencent de la mer et le ciel. Mais les vagues dépassèrent les ainsi ne doivent pas s'arrêter. Ici, pour nous qui algues et il dut reculer à l'intérieur de la grotte. La mer sommes loin de la mer, tout était impossible et facile. battait toujours, lançait ses nappes blanches qui fré- Tout ce que nous savions, c'est qu'il s'était passé missaient sur les cailloux comme une eau en train de quelque chose d'étrange.

bouillir. Les vagues continuèrent à monter, comme C'était étrange, parce que cela avait un aspect cela, une après l'autre, jusqu'à la dernière barrière illogique qui démentait tout ce que les gens sérieux d'algues et de brindilles. Elle trouvait les algues les disaient. Ils s'étaient tellement agités en tous sens pour plus sèches, les branches d'arbre blanchies par le sel, retrouver la trace de Daniel Sindbad, les professeurs, tout ce qui s'était amoncelé à l'entrée de la grotte les surveillants, les policiers, ils avaient posé tant de depuis des mois. L'eau butait contre les débris, les questions, et voilà qu'un jour, à partir d'une certaine séparait, les prenait dans le ressac. Maintenant Daniel date, ils ont fait comme si Daniel n'avait jamais existé. avait le dos contre le fond de la grotte. Il ne pouvait Ils ne parlaient plus de lui. Ils ont envoyé tous ses plus reculer davantage. Alors il regarda la mer pour effets, et même ses vieilles copies à ses parents, et il l'arrêter. De toutes ses forces, il la regardait, sans n'est plus rien resté de lui dans le Lycée que son parler, et il renvoyait les vagues en arrière, en faisant souvenir. Et même de cela, les gens ne voulaient plus. des contre-lames qui brisaient l'élan de la mer. Ils ont recommencé à parler de choses et d'autres, de Plusieurs fois, les vagues sautèrent par-dessus les leurs femmes et de leurs maisons, de leurs autos et des remparts d'algues et de débris, éclaboussant le fond de élections cantonales, comme avant, comme s'il ne la grotte et entourant les jambes de Daniel. Puis la mer s'était rien passé.

cessa de monter tout d'un coup. Le bruit terrible Peut-être qu'ils ne faisaient pas semblant. Peut-être s'apaisa, les vagues devinrent plus douces, plus lentes, qu'ils avaient réellement oublié Daniel, à force d'avoir comme alourdies par l'écume. Daniel comprit que trop pensé à lui pendant des mois. Peut-être que s'il c'était fini.

était revenu, et qu'il s'était présenté à la porte du Il s'allongea sur les galets, à l'entrée de la grotte, la Lycée, les gens ne l'auraient pas reconnu et lui tête tournée vers la mer. Il grelottait de froid et de auraient demandé :

fatigue, mais il n'avait jamais connu un tel bonheur. Il « Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous voulez ? » s'endormit comme cela, dans la paix

étale, et la Mais nous, nous ne l'avions pas oublié. Personne ne lumière du soleil baissa lentement comme une flamme l'avait oublié, dans le dortoir, dans les classes, dans la qui s'éteint. cour, même ceux qui ne l'avaient pas connu. Nous

Celui qui n'avait jamais vu la mer

parlions des choses du Lycée, des problèmes et des versions, mais nous pensions toujours très fort à lui, comme s'il était réellement un peu Sindbad et qu'il continuait à parcourir le monde. De temps en temps, nous nous arrêtons de parler, et quelqu'un posait la question, toujours la même :

« Tu crois qu'il est là-bas ? »

Personne ne savait au juste ce que c'était, là-bas, mais c'était comme si on voyait cet endroit, la mer immense, le ciel, les nuages, les récifs sauvages et les vagues, les grands oiseaux blancs qui planent dans le vent.

Quand la brise agitait les branches des châtaigniers, **Hazaran** on regardait le ciel, et on disait, avec un peu d'inquiétude, à la manière des marins :

« Il va y avoir de la tempête. »

Et quand le soleil de l'hiver brillait dans le ciel bleu, on commentait :

« Il a de la chance aujourd'hui. »

Mais on ne disait jamais beaucoup plus, parce que c'était comme un pacte qu'on avait conclu sans le savoir avec Daniel, une alliance de secret et de silence qu'on avait passée un jour avec lui, ou bien peut-être comme ce rêve qu'on avait commencé, simplement, un matin, en ouvrant les yeux et en voyant dans la pénombre du dortoir le lit de Daniel, qu'il avait préparé pour le reste de sa vie, comme s'il ne devait plus jamais dormir.

La Digue des Français, ce n'était pas vraiment une ville, parce qu'il n'y avait pas de maisons, ni de rues, seulement des huttes de planche et de papier goudronné et de la terre battue. Peut-être qu'elle s'appelait comme cela parce qu'elle était habitée par des Italiens, Yougoslaves, Turcs, Portugais, Algériens, Africains, des maçons, des terrassiers, des paysans qui n'étaient pas sûrs de trouver du travail et qui ne savaient jamais s'ils allaient rester un an ou deux jours. Ils arrivaient ici, à la Digue, près des marécages qui bordent l'estuaire du fleuve, ils s'installaient là où ils pouvaient et ils construisaient leur hutte en quelques heures. Ils achetaient des planches à ceux qui partaient, des planches tellement vieilles et percées de trous qu'on voyait le jour au travers. Pour le toit, ils mettaient des planches aussi, et de grandes feuilles de papier goudronné, ou bien, quand ils avaient la chance d'en trouver, des morceaux de tôle ondulée tenus par du fil de fer et des cailloux. Ils

bourraient les trous avec des bouts de chiffon.

C'était là que vivait Alia, à l'ouest de la Digue, non loin de la maison de Martin. Elle était arrivée ici en même temps que lui, tout à fait au début, quand il n'y

Hazaran

Hazaran

avait qu'une dizaine de huttes, et que la terre était et que le camion allait le reprendre dans une heure. encore toute molle avec de grands champs d'herbe et Mais il était resté.

des roseaux, au bord du marécage. Son père et sa mère Martin ne s'était pas installé au centre de la Digue. Il étaient morts accidentellement, alors qu'elle ne savait était allé tout à fait au bout du marais, là où commen- rien faire d'autre que jouer avec les autres enfants, et cent les galets de la plage. C'était là qu'il avait sa tante l'avait prise chez elle. Maintenant, après construit sa hutte, tout seul sur ce morceau de terre quatre ans, la Digue s'était agrandie, elle couvrait la dont personne d'autre n'aurait voulu, parce que c'était rive gauche de l'estuaire, depuis le talus de la grand- trop loin de la route et des pompes d'eau douce. Sa route jusqu'à la mer, avec une centaine d'allées de maison était vraiment la dernière maison de la ville. terre battue et tellement de huttes qu'on ne pouvait Martin l'avait construite lui-même, sans l'aide de pas les compter. Chaque semaine, plusieurs camions personne, et Alia pensait que c'était aussi la maison la s'arrêtaient à l'entrée de la Digue pour décharger de plus intéressante de la région, à sa manière. C'était une nouvelles familles et prendre celles qui s'en allaient. hutte circulaire, sans autre orifice qu'une porte basse En allant chercher l'eau à la pompe, ou acheter du riz que Martin ne pouvait pas franchir debout. Le toit et des sardines à la coopérative, Alia s'arrêtait pour était en papier goudronné, comme les autres, mais en regarder les nouveaux venus qui s'installaient là où il y forme de couvercle. Quand on voyait la maison de avait encore de la place. Quelquefois la police venait Martin, de loin, dans la brume du matin, tout à fait aussi à l'entrée de la Digue pour inspecter, et noter seule au milieu des terrains vagues, à la limite du dans un cahier les départs et les arrivées. marécage et de la plage, elle semblait plus grande et Alia se souvenait très bien du jour où Martin était plus haute, comme une tour de château.

arrivé. La première fois qu'elle l'avait vu, il était C'était d'ailleurs le nom qu'Alia lui avait donné, dès descendu du camion avec d'autres personnes. Son le début : le château. Les gens qui n'aimaient pas visage et ses habits étaient gris de poussière, mais elle Martin et qui se moquaient un peu de lui, comme le l'avait remarqué tout de suite. C'était un drôle gérant de la coopérative, par exemple, disaient que

d'homme grand et maigre, avec un visage assombri c'était plutôt comme une niche, mais c'est parce qu'ils par le soleil, comme un marin. On pouvait croire qu'il étaient jaloux. C'est cela qui était étrange, d'ailleurs, était vieux, à cause des rides sur son front et sur ses parce que Martin était très pauvre, encore plus pauvre joues, mais ses cheveux étaient très noirs et abondants, que n'importe qui dans cette ville, mais cette maison et ses yeux brillaient aussi fort que des miroirs. Alia sans fenêtres avait quelque chose de mystérieux et de pensait qu'il avait les yeux les plus intéressants de la quasiment majestueux qu'on ne comprenait pas bien Digue, et peut-être même de tout le pays, et c'est pour et qui intimidait.

cela qu'elle l'avait remarqué.
Martin habitait là tout seul, à l'écart. Il y avait Elle était restée immobile quand il était passé à côté toujours du silence autour de sa maison, surtout le d'elle. Il marchait lentement, en regardant autour de soir, un silence qui rendait tout lointain et irréel. lui, comme s'il était simplement venu visiter l'endroit Quand le soleil brillait au-dessus de la vallée poussie-

Hazaran

Hazaran

reuse et du marais, Martin restait assis sur une caisse, pain, il l'avait regardée de ses yeux pleins de lumière et devant la porte de sa maison. Les gens n'allaient pas lui avait dit :

très souvent de ce côté-là, peut-être parce que le silence « Bonjour, lune. »

les intimidait vraiment, ou bien parce qu'ils ne vou- « Pourquoi m'appellez-vous lune? » avait demandé laient pas déranger Martin. Le matin et le soir, parfois, Alia.

il y avait les femmes qui cherchaient du bois mort, et Martin avait souri, et ses yeux étaient encore plus les enfants qui revenaient de l'école. Martin aimait brillants.

bien les enfants. Il leur parlait avec douceur, et « Parce que c'est un nom qui me plaît. Tu ne veux

c'étaient les seuls à qui il souriait vraiment. Alors ses pas que je t'appelle lune ? »

yeux devenaient très beaux, ils brillaient comme des « Je ne sais pas. Je ne pensais pas que c'était un miroirs de pierre, pleins d'une lumière claire qu'Alia nom. »

n'avait jamais vue ailleurs. Les enfants l'aimaient bien « C'est un joli nom », avait dit Martin. « Tu as déjà aussi, parce qu'il savait raconter des histoires et poser regardé la lune, quand le ciel est très pur et très noir, des devinettes. Le reste du temps, Martin ne travaillait les nuits où il fait très froid ? Elle est toute ronde et pas réellement, mais il

savait réparer de petites choses, douce, et je trouve que tu es comme cela. » dans les rouages des montres, dans les postes de radio, Et depuis ce jour-là, Martin l'avait toujours appelée dans les pistons des réchauds à kérosène. Il faisait cela de ce nom : lune, petite lune. Et il avait un nom pour pour rien, parce qu'il ne voulait pas toucher d'argent. chacun des enfants qui venaient le voir, un nom de Alors, depuis qu'il était arrivé ici, chaque jour, les plante, de fruit ou d'animal qui les faisait bien rire. gens envoyaient leurs enfants lui porter un peu de Martin ne parlait pas de lui-même, et personne n'apportait de nourriture dans des assiettes, des pommes de terre, des rait osé lui demander quoi que ce soit. Au fond, c'était sardines, du riz, du pain, ou un peu de café chaud dans comme s'il avait toujours été là, dans la Digue, bien un verre. Les femmes venaient aussi quelquefois lui avant les autres, bien avant même qu'on ait construit donner de la nourriture, et Martin remerciait en disant la route, le pont de fer et la piste d'atterrissage des quelques mots. Puis, quand il avait fini de manger, il avions. Il savait sûrement des choses que les gens d'ici rendait l'assiette aux enfants. C'était comme cela qu'il ne savaient pas, des choses très anciennes et très belles voulait être payé.

qu'il gardait à l'intérieur de sa tête et qui faisaient Alia aimait bien rendre visite à Martin, pour enten- briller la lumière dans ses yeux.

dre ses histoires et voir la couleur de ses yeux. Elle C'est cela qui était étrange, surtout, parce que prenait un morceau de pain dans la réserve, et elle Martin ne possédait rien, pas même une chaise ou un traversait la Digue jusqu'au château. Quand elle arri- lit. Dans sa maison, il n'y avait rien d'autre qu'une vait, elle voyait l'homme assis sur sa caisse, devant sa natte pour dormir par terre et une cruche d'eau sur une maison, en train de réparer une lampe à gaz, et elle caisse. Alia ne comprenait pas bien, mais elle sentait s'asseyait par terre devant lui pour le regarder. que c'était un désir chez lui, comme s'il ne voulait rien La première fois qu'elle était venue lui porter du garder. C'était étrange, parce que c'était comme une

Hazaran

Hazaran

parcelle de la lumière claire qui brillait toujours dans Alia réfléchissait encore.

ses yeux, comme ces mares d'eau qui sont plus trans- « Si c'est tellement beau, là d'où vous venez — Alors parentes et plus belles quand il n'y a rien au fond. pourquoi est-ce que vous êtes parti, pourquoi est-ce Dès qu'elle avait fini son travail, Alia sortait de la que vous êtes venu ici où tout est si — si sale, si laid ? » maison de sa tante en serrant dans sa chemise le Martin la regardait avec attention, et Alia cherchait morceau de pain, et elle allait s'asseoir devant Martin.

dans la lumière de ses yeux tout ce qu'elle pouvait voir Elle aimait bien regarder aussi ses mains pendant qu'il de cette beauté que l'homme avait contemplée autre- réparait les choses. Il avait de grandes mains noircies fois, le pays immense, aux reflets profonds et dorés qui par le soleil, avec des ongles cassés comme les terras- était resté vivant dans la couleur de ses iris. Mais la siers et les maçons, mais plus légères et habiles, qui voix de Martin était plus douce, comme lorsqu'il savaient faire des nœuds avec des fils minuscules et racontait une histoire.

tourner des écrous qu'on voyait à peine. Ses mains « Est-ce que tu pourrais être heureuse d'avoir travaillaient pour lui, sans qu'il s'en occupe, sans qu'il mangé, tout ce que tu aimes le mieux, petite lune, si tu les regarde, et ses yeux étaient fixés ailleurs au loin, savais qu'à côté de toi il y a une famille qui n'a pas comme s'il pensait à autre chose. mangé depuis deux jours ? »

« A quoi pensez-vous ? » demandait Alia. Alia secouait la tête.

L'homme la regardait en souriant.

« Est-ce que tu pourrais être heureuse de regarder le « Pourquoi me demandes-tu cela, petite lune ? Et toi, ciel, la mer, les fleurs, ou d'écouter le chant des à quoi penses-tu ? »

oiseaux, si tu savais qu'à côté de toi, dans la maison Alia se concentrait et réfléchissait.

voisine, il y a un enfant qui est enfermé sans raison, et « Je pense que ça doit être beau, là d'où vous qui ne peut rien voir, rien entendre, rien sentir? » venez. »

« Non », disait Alia. « J'irais d'abord ouvrir la porte de sa maison, pour qu'il puisse sortir. » « Qu'est-ce qui te fait croire cela ? »

« Parce que — »

Et en même temps qu'elle disait cela, elle compre- Elle ne trouvait pas la réponse et rougissait. nait qu'elle venait de répondre à sa propre question. « Tu as raison », disait Martin. « C'est très beau. » Martin la regardait encore en souriant, puis il conti- nuait à réparer l'objet, un peu distraitemment, sans « Je pense aussi que la vie est triste, ici », disait regarder ses mains bouger.

encore Alia.

Alia n'était pas sûre d'être tout à fait convaincue. « Pourquoi dis-tu cela ? Je ne trouve pas. » Elle disait encore :

« Parce que, ici, il n'y a rien, c'est sale, il faut aller « Tout de même, ça doit être vraiment très beau, là- chercher l'eau à la pompe, il y a des mouches, des rats, bas, chez vous. »

et tout le monde est si pauvre. »

Quand l'homme avait fini de travailler, il se levait et « Moi aussi, je suis pauvre », disait Martin. « Et prenait Alia par la main. Il la conduisait lentement pourtant je ne trouvé pas que c'est une raison

pour être jusqu'au bout du terrain vague, devant le marécage. triste. »

Hazaran

Hazaran

« Regarde », disait-il alors. Il montrait le ciel, la « Non merci, pas aujourd'hui. »

terre plate, l'estuaire de la rivière qui s'ouvrait sur la Mère quand Alia venait, avec son morceau de pain mer. « Voilà, c'est tout ça, là d'où je viens. » serré dans sa chemise, il souriait gentiment et secouait « Tout ? »

la tête. Alia ne comprenait pas pourquoi l'homme refusait. « Tout, oui, tout ce que tu vois. »

sait de manger, parce que, autour de la maison, sur Alia restait un long moment debout, immobile, à la terre, dans le ciel, tout était comme à l'ordinaire. regarder tant qu'elle pouvait, jusqu'à ce que ses yeux Dans le ciel bleu il y avait le soleil, un ou deux nuages, lui fassent mal. Elle regardait de toutes ses forces, et de temps en temps un avion à réaction qui atterrissait comme si le ciel allait enfin s'ouvrir et montrer tous sait ou qui décollait. Dans les allées de la Digue, les ces palais, tous ces châteaux, ces jardins pleins de enfants jouaient et criaient, et les femmes les interpellaient fruits et d'oiseaux, et le vertige l'obligeait à fermer les yeux et leur donnaient des ordres en toutes sortes de yeux.

lèvres. Alia ne voyait pas ce qui avait pu changer. Quand elle se retournait, Martin était parti. Sa haute Mais elle s'asseyait tout de même devant Martin, avec silhouette maigre marchait entre les rangées des cabanes deux ou trois autres enfants, et ils attendaient qu'il les, vers l'autre bout de la ville.

leur parle.

Martin n'était pas comme les autres jours. Quand il C'est à partir de ce jour qu'Alia avait commencé à ne mangeait pas, son visage semblait plus vieux, et ses regarder le ciel, à le regarder vraiment, comme si elle yeux brillaient autrement, de la lueur inquiète des ne l'avait jamais vu. Quand elle travaillait dans la gens qui ont de la fièvre. Martin regardait ailleurs, par- maison de sa tante, parfois elle sortait un instant pour dessus la tête des enfants, comme s'il voyait plus loin lever la tête en l'air, et quand elle rentrait, elle sentait que la terre et le marais, de l'autre côté du fleuve et des quelque chose qui continuait à vibrer dans ses yeux et collines, si loin qu'il aurait fallu des mois et des mois dans son corps, et elle se cognait un peu aux meubles, pour arriver jusque-là.

parce que ses rétines étaient éblouies.

Ces jours-là, il ne parlait presque pas, et Alia ne lui Quand les autres enfants ont su d'où venait Martin, posait pas de questions. Les gens

venaient, comme les ils ont été bien étonnés. Alors à cette époque-là, il y avait d'autres jours, pour lui demander un service, recoller avait beaucoup d'enfants ici, dans la Digue, qui se mettaient une paire de chaussures, arrangeaient une pendule, ou bien baladaient la tête levée en l'air, pour regarder le ciel, et simplement écrire une lettre. Mais Martin leur répondait - qui se cognaient aux poteaux, et les gens se demandait à peine, il secouait la tête et disait à voix basse, disaient ce qui avait bien pu leur arriver. Peut-être qu'ils presque sans remuer les lèvres : pensaient que c'était un nouveau jeu.

« Pas aujourd'hui, pas aujourd'hui... »

Quelquefois, personne ne savait pourquoi, Martin ne Alia avait compris qu'il n'était pas là pendant ces jours où Alia voulait plus manger. Les enfants venaient lui porter la nourriture, qu'il était réellement ailleurs, même si son corps nourrissait dans des assiettes, comme chaque matin, et restait immobile, couché sur la natte, à l'intérieur de la maison. Il refusait poliment, il disait :

maison. Il était peut-être retourné dans son pays

Hazaran

Hazaran

d'origine, là où tout est si beau, où tout le monde est en fête dans les allées de la Digue et saluant les gens au prince ou princesse, ce pays dont il avait montré un passage.

jour la route qui passe à travers le ciel. Plus tard, Alia avait encore demandé :

Chaque jour, Alia revenait avec un morceau de pain « Pourquoi vous ne voulez pas manger, quelque- neuf, pour attendre son retour. Cela durait parfois très fois ? »

longtemps, et elle était un peu effrayée de voir son « Parce que je dois jeûner », avait dit Martin. visage qui se creusait, qui devenait gris comme si la Alia réfléchissait.

lumière avait cessé de brûler et qu'il ne restait que les « Qu'est-ce que ça veut dire, jeûner ? » cendres. Puis, un matin, il était de retour, si faible qu'il Elle avait ajouté aussitôt :

pouvait à peine marcher de sa couche jusqu'au terrain « Est-ce que c'est comme voyager ? » Mais Martin riait :

vague devant sa maison. Quand il voyait Alia, il la « Quelle drôle d'idée! Non, jeûner, c'est quand on regardait enfin en souriant faiblement, et ses yeux n'a pas envie de manger. »

étaient ternis par la fatigue.

Comment peut-on ne pas avoir envie de manger? « J'ai soif », disait-il. Sa voix était lente et enrouée. pensait Alia. Personne ne lui avait rien dit d'aussi Alia posait le morceau de pain par terre, et elle bizarre. Malgré elle, elle pensait aussi à tous les jours qu'il fallait traverser la ville pour

chercher un seau d'eau. enfants de la Digue qui cherchaient toute la journée Quand elle revenait, à bout de souffle, Martin buvait quelque chose à manger, même ceux qui n'avaient pas longuement, à même le seau. Puis il lavait son visage et faim. Elle pensait à ceux qui allaient voler dans les ses mains, il s'asseyait sur la caisse, au soleil, et il supermarchés, près de l'aéroport, à ceux qui partaient mangeait le morceau de pain. Il faisait quelques pas chaparder des fruits et des œufs dans les jardins des autour de la maison, il regardait autour de lui. La alentours.

lumière du soleil réchauffait son visage et ses mains, et Martin répondait tout de suite, comme s'il avait ses yeux recommençaient à briller.

entendu ce que pensait Alia.

Alia regardait l'homme avec impatience. Elle osait « Est-ce que tu as déjà eu très soif, un jour ? » lui demander :

« Oui », disait Alia.

« Comment était-ce ? »

« Quand tu avais très soif, est-ce que tu avais envie Il paraissait ne pas comprendre.

de manger ? »

« Comment était quoi ? »

Elle secouait la tête.

« Comment était-ce, là où vous êtes allé ? » « Non, n'est-ce pas? Tu avais seulement envie de Martin ne répondait pas. Peut-être qu'il ne se souve- boire, très envie. Tu avais l'impression que tu aurais nait de rien, comme s'il était simplement passé à pu boire toute l'eau de la pompe et, à ce moment-là, si travers un songe. Il recommençait à vivre et à parler on t'avait donné une grande assiette de nourriture, tu comme avant, assis au soleil devant la porte de sa l'aurais refusée, parce que c'était de l'eau qu'il te maison, à réparer les machines cassées, ou bien mar- fallait. »

Hazaran

Hazaran

Martin s'arrêtait de parler un instant. Il souriait. celui d'un prêtre ou d'un instituteur, parce que cela se « Egalement, quand tu avais très faim, tu n'aurais faisait sans solennité, et qu'on apprenait sans bien pas aimé qu'on te donne une cruche d'eau. Tu aurais savoir ce qu'on avait appris. Les enfants avaient pris dit, non, pas maintenant, je veux d'abord manger, l'habitude de venir jusqu'au bout de la digue, devant le manger tant que je peux, et puis après, s'il reste une château de Martin, et ils s'asseyaient par terre pour petite place, je boirai l'eau. » parler et pour jouer, ou pour entendre des histoires. « Mais vous ne mangez ni ne buvez ! » s'exclamait Martin, lui, ne bougeait pas de sa

caisse, il continuait à Alia.

réparer ce qu'il avait en train, une casserole, la valve « C'est ce que je voulais te dire, petite lune », disait d'un autocuiseur, ou bien une serrure, et l'enseigne- Martin.

ment commençait. C'étaient surtout les enfants qui « Quand on jeûne, c'est qu'on n'a pas envie de venaient, après le repas de midi, ou au retour de nourriture ni d'eau, parce qu'on a très envie d'autre l'école. Mais il y avait quelquefois des femmes et des chose, et que c'est plus important que de manger ou de hommes, quand le travail était fini, et qu'il faisait trop boire. »

chaud pour dormir. Les enfants étaient assis devant, « Et de quoi est-ce qu'on a envie, alors ? » demandait tout près de Martin, et c'était là qu'Alia aimait s'as- Alia.

soir aussi. Ils faisaient beaucoup de bruit, ils ne « De Dieu », disait Martin.

restaient pas longtemps en place, mais Martin était Il avait dit cela simplement, comme si c'était évi- content de les voir. Il parlait avec eux, il leur deman- dent, et Alia n'avait pas posé d'autres questions. C'était dait ce qu'ils avaient fait et ce qu'ils avaient vu, dans la la première fois que Martin parlait de Dieu, et cela lui Digue, ou au bord de la mer. Il y en avait qui aimaient faisait un peu peur, pas exactement peur, mais cela bien parler, qui auraient raconté n'importe quoi pen- l'éloignait tout à coup, la poussait loin en arrière, dant des heures. D'autres restaient silencieux, se comme si toute l'étendue de la Digue avec ses huttes de cachaient derrière leurs mains quand Martin s'adres- planches et le marais au bord du fleuve la séparaient sait à eux.

de Martin.

Ensuite Martin racontait une histoire. Les enfants Mais l'homme ne semblait pas s'en apercevoir. aimaient beaucoup entendre des histoires, c'était pour Maintenant, il se levait, il regardait la plaine du cela qu'ils étaient venus. Quand Martin commençait marais où les roseaux se balançaient. Il passait sa main son histoire, même les plus turbulents restaient assis et sur les cheveux d'Alia, et il s'en allait lentement sur le cessaient de parler.

chemin qui traversait la ville, tandis que les enfants Martin savait beaucoup d'histoires, longues et un couraient devant lui en criant pour fêter son retour. peu bizarres qui se passaient dans des pays inconnus qu'il avait sûrement visités autrefois.

A cette époque-là, Martin avait déjà commencé son Il y avait l'histoire des enfants qui descendaient un enseignement, mais personne ne le savait. Ce n'était fleuve, sur un radeau de roseaux, et qui traversaient pas vraiment un enseignement, je veux dire, comme comme cela des royaumes extraordinaires, des forêts,

Hazaran

Hazaran

des montagnes, des villes mystérieuses, jusqu'à la mer. qu'elle était si seule et triste, les petits animaux qui Il y avait l'histoire de l'homme qui avait découvert un vivaient dans les champs sont devenus ses amis. Ils puits qui conduisait jusqu'au centre de la terre, là où se venaient souvent la voir, le matin, ou le soir, et ils lui trouvaient les Etats du feu. Il y avait l'histoire de ce parlaient pour la distraire, ils faisaient des tours et ils marchand qui croyait faire fortune en vendant de la lui racontaient des histoires, car Trèfle savait parler neige, qui la descendait dans des sacs du haut de la leur langage. Il y avait une fourmi qui s'appelait Zoé, montagne, mais quand il arrivait au bas, il ne possédait un lézard qui s'appelait Zoot, un moineau qui s'appelait plus qu'une flaque d'eau. Il y avait l'histoire du lait Pipit, une libellule qui s'appelait Zelle, et toutes garçon qui arrivait jusqu'au château où vivait la sortes de papillons, des jaunes, des rouges, des bruns, princesse des songes, celle qui envoie les rêves et les des bleus. Il y avait aussi un scarabée savant qui cauchemars sur la terre, l'histoire du géant qui sculptait s'appelait Kepr, et une grande sauterelle verte qui tait les montagnes, celle de l'enfant qui avait apprenait des bains de soleil sur les feuilles. La petite voisait les dauphins, ou celle du capitaine Tecum qui Trèfle était gentille avec eux, et c'est pour cela qu'ils avait sauvé la vie d'un albatros, et l'oiseau pour le l'aimaient bien. Un jour que Trèfle était encore plus remercier lui avait appris le secret pour voler. triste que d'habitude, parce qu'elle n'avait rien à C'étaient de belles histoires, si belles qu'on s'endormir manger, la grande sauterelle verte l'a appelée. Veux-tu mait parfois avant d'avoir entendu la fin. Martin les changer de vie ? lui a-t-elle dit, en sifflant. Comment racontait doucement, en faisant des gestes, ou en pourrais-je changer de vie, a répondu Trèfle, je n'ai s'arrêtant de temps à autre pour qu'on puisse poser des rien à manger et je suis toute seule. Tu le peux si tu questions. Pendant qu'il parlait, ses yeux brillaient veux, dit la sauterelle. Il suffit d'aller dans le pays fort, comme s'il s'amusait bien lui aussi. d'Hazaran. Quel est ce pays, demanda Trèfle. Je n'ai De toutes les histoires que racontait Martin, c'était jamais entendu parler de cet endroit. Pour y entrer, il celle d'Hazaran que les enfants préféraient. Ils ne la faut que tu répondes à la question que posera celui qui comprenaient pas bien, mais tous, ils retenaient leur garde les portes d'Hazaran. Mais il faut d'abord que tu souffle quand elle commençait.

sois savante, très savante, pour pouvoir répondre. Il y avait cette petite fille qui s'appelait Trèfle, Alors Trèfle est allée voir le scarabée Kepr, qui habitait d'abord, et c'était un drôle de nom qu'on lui avait sur une tige de rosier, et elle lui a dit : Kepr, apprends- donné, sans

doute à cause d'une petite marque qu'elle moi ce qu'il faut savoir, car je veux partir pour avait sur la joue, près de l'oreille gauche, et qui Hazaran. Pendant longtemps, le scarabée et la grande ressemblait à un trèfle. Elle était pauvre, très pauvre, sauterelle verte ont enseigné tout ce qu'ils savaient à la si pauvre qu'elle n'avait rien d'autre à manger qu'un petite fille. Ils lui ont appris à deviner le temps qu'il peu de pain et les fruits qu'elle ramassait dans les ferait, ou ce que pensent les gens tout bas, ou à guérir buissons. Elle vivait seule dans une cabane de bergers, les fièvres et les maladies. Ils lui ont appris à demander perdue au milieu des rinces et des rochers, sans à la mante religieuse si les bébés qui naîtraient personne pour s'occuper d'elle. Mais quand ils ont vu seraient des filles ou des garçons, car la mante reli-

Hazaran

Hazaran

gieuse sait cela et répond en levant ses pinces pour un l'est, elle est pleine de fleurs. La troisième est au sud, garçon, en les baissant pour une fille. La petite Trèfle a elle est la plus belle. La quatrième est à l'ouest, et appris tout cela, et bien d'autres choses encore, des quand j'y entre, je reçois un présent et pourtant je suis secrets et des mystères. Quand le scarabée et la grande plus pauvre. Je peux répondre à cette question, dit sauterelle verte ont fini de lui apprendre ce qu'ils encore Trèfle. Le ministre était encore plus étonné, car savaient, un jour, un homme est arrivé dans le village. personne n'avait pu répondre à cette question non Il était vêtu de riches habits et semblait un prince ou plus. Voici la troisième énigme, dit le ministre. Le un ministre. L'homme passait dans le village et disait : visage de mon père est très beau, et pourtant je ne puis *je cherche quelqu'un*. Mais les gens ne comprenaient

le voir. Pour lui, mon serviteur danse chaque jour. pas. Alors Trèfle est allée vers l'homme, et elle lui a Mais ma mère est plus belle encore, sa chevelure est dit : je suis celle que vous cherchez. Je veux aller à très noire et son visage est blanc comme la neige. Elle Hazaran. L'homme était un peu étonné, parce que la est ornée de bijoux, et elle veille sur moi quand je dors. petite Trèfle était très pauvre et semblait très igno-Trèfle réfléchit encore, et elle fit signe qu'elle allait rante. Sais-tu répondre aux questions? demanda le expliquer les énigmes. Voici la première réponse, dit- ministre. Si tu ne peux pas répondre, tu ne pourras elle : le repas où je suis invitée est le monde où je suis jamais aller au pays d'Hazaran. Je répondrai aux née. Les trois nourritures excellentes que mon père me questions, dit Trèfle. Mais elle avait peur, parce qu'elle donne sont la terre, l'eau et l'air. Ma main peut n'était pas sûre de pouvoir répondre. Alors réponds prendre la terre, mais je ne peux pas la manger. Ma aux questions que je vais te poser.

Si tu connais la main peut prendre l'eau mais elle ne peut pas la réponse, tu seras la princesse d'Hazaran. Voici les retenir. Ma bouche peut prendre l'air mais je dois le questions, au nombre de trois. rejeter en soufflant.

Martin s'arrêtait de parler un instant, et les enfants Martin s'arrêtait encore un instant et les enfants attendaient.

prenaient la terre dans leurs mains et faisaient couler Voici la première, disait le ministre. Au repas où je l'eau entre leurs doigts. Ils soufflaient l'air devant eux. suis invité, mon père me donne trois nourritures très Voici la réponse à la deuxième question : les quatre bonnes. Ce que ma main peut prendre, ma bouche ne maisons où m'invite mon père sont les quatre saisons peut le manger. Ce que ma main peut prendre, ma de l'année. Celle qui est au nord, et qui est triste et main ne peut le garder. Ce que ma bouche peut pauvre, est la maison de l'hiver. Celle qui est à l'est, où prendre, ma bouche ne peut le garder. La petite fille il y a beaucoup de fleurs, est la maison du printemps. réfléchit, puis elle dit : je peux répondre à cette Celle qui est au sud, et qui est la plus belle, est la question. Le ministre la regarda avec surprise, parce maison de l'été. Celle qui est à l'ouest est la maison de que personne jusqu'alors n'avait donné la réponse. l'automne, et quand j'y entre, je reçois en cadeau Voici la deuxième énigme, continua le ministre. Mon l'année nouvelle qui me rend plus pauvre en force, car père m'invite dans ses quatre maisons. La première est je suis plus vieille. Le ministre fit un signe de tête en au nord, elle est pauvre et triste. La deuxième est à assentiment, car il était surpris du grand savoir de la

Hazaran

Hazaran

petite fille. La dernière réponse est simple, dit Trèfle. est restée dans ce pays, et peut-être qu'elle y vit encore, Celui qu'on appelle mon père est le soleil que je ne et quand elle veut rendre visite à la terre, elle prend la peux regarder en face. Le serviteur qui danse pour lui forme d'une mésange, et elle vient en volant pour voir est mon ombre. Celle qu'on appelle ma mère est la ses amis qui sont restés sur la terre. Puis elle retourne nuit, et sa chevelure est très noire et son visage est chez elle, dans le grand jardin où elle est devenue blanc comme celui de la lune. Ses bijoux sont les princesse.

étoiles. Tel est le sens des énigmes. Quand le ministre a Quand l'histoire était finie, les enfants portaient un à entendu les réponses de Trèfle, il a donné des ordres, et un, ils retournaient chez eux. Alia restait toujours la tous les oiseaux du ciel sont venus pour emporter la dernière devant la maison de Martin. Elle ne s'en allait petite fille jusqu'au pays d'Hazaran. C'est un pays très que lorsque l'homme

rentrait dans son château et loin, très loin, si loin que les oiseaux ont volé pendant étendait sa natte pour dormir. Elle marchait lente- des jours et des nuits, mais quand Trèfle est arrivée elle ment dans les allées de la Digue, tandis que les lampes était émerveillée, parce qu'elle n'avait rien imaginé à gaz s'allumaient à l'intérieur des cabanes, et elle d'aussi beau, même dans ses rêves.

n'était plus triste. Elle pensait au jour où viendrait Là Martin s'arrêtait encore un peu, et les enfants peut-être un homme vêtu comme un ministre, qui s'impatientsaient et disaient : comment c'était ? Com- regarderait autour de lui et qui dirait : ment était le pays d'Hazaran ?

« *Je suis venu chercher quelqu'un.* » Eh bien, tout était grand et beau, et il y avait des jardins pleins de fleurs et de papillons, des rivières si claires qu'on aurait dit de l'argent, des arbres très hauts et couverts de fruits de toutes sortes. C'était là que vivaient les oiseaux, tous les oiseaux du monde. Ils volaient de branche en branche, ils chantaient tout le temps et quand Trèfle est arrivée, ils l'ont entourée pour lui souhaiter la bienvenue. Ils avaient des habits de plumes de toutes les couleurs et ils dansaient aussi devant Trèfle, parce qu'ils étaient heureux d'avoir une princesse comme elle. Puis les merles sont venus, et c'étaient les ministres du roi des oiseaux, et ils l'ont conduite jusqu'au palais d'Hazaran. Le roi était un rossignol qui chantait si bien que tout le monde s'arrêtait de parler pour l'entendre. C'est dans son palais que Trèfle a vécu désormais, et comme elle savait parler le langage des animaux, elle a appris à chanter elle aussi, pour répondre au roi Hazaran. Elle

Hazaran

petites valises de cuir, et des étudiants, des garçons et des filles vêtus de gros chandails et d'anoraks. Ceux-là étaient les plus bizarres, parce qu'ils posaient des questions que tout le monde pouvait comprendre, sur le temps qu'il faisait, ou sur la famille, mais justement on n'arrivait pas à comprendre pourquoi ils deman- daient cela. Ils notaient les réponses sur des cahiers comme si c'avait été des choses très importantes, et ils prenaient beaucoup de photos des maisons de planches comme si elles en avaient valu la peine. Ils photographiaient même ce qu'il y avait à l'intérieur des mai- sons avec une petite lampe qui s'allumait et qui C'est à cette époque-là environ que le gouvernement éclairait plus fort que le soleil.

a commencé à venir ici, à la Digue des Français. C'est un peu plus tard qu'on a compris, quand on a C'étaient des gens bizarres qui venaient une ou deux su que c'étaient des messieurs et des étudiants du fois par semaine, dans des voitures noires et des gouvernement qui venaient pour tout transporter, la camionnettes orange qui s'arrêtaient sur la route, un ville et les gens, dans un autre endroit. Le gouverne- peu

avant le commencement de la ville ; ils faisaient ment avait décidé que la Digue ne devait plus exister, toutes sortes de choses sans raison, comme mesurer les parcs que c'était trop près de la route et de la piste des distances dans les allées et entre les maisons, prendre avions, ou peut-être parce qu'ils avaient besoin d'un peu de terre dans des boîtes de fer, un peu d'eau terrains pour construire des immeubles et des dans des tubes de verre, et un peu d'air dans des sortes bureaux. On l'a su parce qu'ils ont distribué des petits ballons jaunes. Ils posaient aussi beaucoup de papiers à toutes les familles pour dire que tout le questions aux gens qu'ils rencontraient, aux hommes monde devait s'en aller, et que la ville devait être rasée surtout, parce que les femmes ne comprenaient pas par les machines et les camions. Les étudiants du bien ce qu'ils disaient, et que de toute façon, elles gouvernement ont alors montré aux hommes des n'osaient pas répondre.

dessins qui représentaient la nouvelle ville qu'on allait En allant chercher l'eau à la pompe, Alia s'arrêtait construire, en haut de la rivière. C'étaient des dessins pour les regarder passer, mais elle savait bien qu'ils ne bien bizarres aussi, avec des maisons qui ne ressemblaient pas pour chercher quelqu'un. Ils ne venaient blaient à rien de ce qu'on connaissait, de grandes pas pour demander les questions qui permettent d'al- maisons plates avec des fenêtres toutes pareilles ler jusqu'au pays d'Hazaran. D'ailleurs, ils ne s'intéres- comme des trous de brique. Au centre de chaque saient pas aux enfants, et ils ne leur posaient jamais de maison il y avait une grande cour et des arbres, et les questions. Il y avait des hommes à l'air sérieux qui rues étaient très droites comme les rails du chemin de étaient habillés de complets gris et qui portaient de fer. Les étudiants appelaient cela la Ville Future, et

Hazaran

Hazaran

quand ils en parlaient aux hommes et aux femmes de visage tourné vers la porte, et sa peau était devenue la Digue, ils avaient l'air très content et leurs yeux très pâle sous le hâle ancien. Ses yeux sombres brill- brillaient, et ils faisaient des grands gestes. C'était laient d'une mauvaise lumière, parce qu'ils étaient probablement parce qu'ils avaient fait les dessins. fatigués et douloureux de regarder sans cesse. La nuit, Quand le gouvernement a décidé qu'on détruirait la il ne dormait pas. Il restait comme cela, sans bouger, Digue, et que personne ne pourrait rester, il fallait allongé sur le sol, le visage tourné vers l'ouverture de la l'accord du responsable. Mais il n'y avait pas de porte, à regarder la nuit.

responsable à la Digue ; les gens avaient toujours vécu Alia s'asseyait à côté de lui, elle essuyait son visage comme cela, sans responsable,

parce que personne avec un linge humide pour enlever la poussière que le n'en avait eu besoin jusqu'alors. Le gouvernement a vent déposait sur lui comme sur une pierre. Il buvait cherché quelqu'un qui voudrait être responsable, et un peu d'eau à la cruche, juste quelques gorgées pour c'est le gérant de la coopérative qui a été nommé. Alors toute la journée. Alia disait :

le gouvernement allait souvent chez lui pour parler de « Vous ne voulez pas manger maintenant ? Je vous ai la Ville Future, et quelquefois même, ils l'emmenaient apporté du pain. »

dans une voiture noire pour qu'il aille dans les bureaux signer les papiers et que tout soit en règle. Le gouver- Martin essayait de sourire, mais sa bouche était trop nement aurait peut-être dû aller voir Martin dans son fatiguée, et seuls ses yeux parvenaient à sourire. Alia château, mais personne n'avait parlé de lui, et il sentait son cœur se serrer parce qu'elle pensait que habitait trop loin, tout à fait au bout de la Digue, près Martin allait bientôt mourir.

du marais. De toute façon, il n'aurait rien voulu signer, « C'est parce que vous ne voulez pas partir que vous et les gens auraient pensé qu'il était trop vieux. n'avez pas faim ? » demandait Alia.

Quand Martin a appris la nouvelle, il n'a rien dit, Martin ne répondait pas, mais ses yeux répondaient, mais on sentait bien que cela ne lui plaisait pas. Il avec leur lumière pleine de fatigue et de douleur. Ils avait construit son château là où il voulait, et il n'avait regardaient au-dehors, par l'ouverture de la porte pas du tout envie d'aller habiter ailleurs, surtout dans basse, la terre, les roseaux, le ciel bleu. une des maisons de la Ville Future qui ressemblait à « Peut-être que vous ne devez pas venir avec nous là- une tranche de brique.

bas, dans la nouvelle ville. Peut-être que vous devez Ensuite, il a commencé à jeûner, mais ce n'était pas repartir dans votre pays qui est si beau, là d'où vous un jeûne de quelques jours, comme il en avait l'habi- venez, là où tout le monde est comme des princesses et tude. C'était un jeûne effrayant, qui semblait ne plus des princes. » devoir finir, qui durait des semaines.

Les étudiants du gouvernement venaient moins sou- Chaque jour, Alia venait devant sa maison pour lui vent maintenant. Puis ils cessèrent de venir tout à fait. apporter du pain, et les autres enfants venaient aussi Alia les avait guettés tout en travaillant dans la maison avec des assiettes de nourriture, en espérant que de sa tante, ou bien en allant chercher l'eau à la Martin se lèverait. Mais il restait couché sur sa natte, le pompe. Elle avait regardé si leurs voitures étaient

Hazaran

Hazaran

garées sur la route, à l'entrée de la ville. Puis elle avait sont revenues.

Il y a eu d'abord les hommes en complet couru jusqu'au château de Martin.

gris avec leurs valises noires. Ils sont allés tout droit « Ils ne sont pas venus aujourd'hui non plus ! » Elle dans la maison du gérant de la coopérative. Puis les essayait de parler, mais son souffle manquait. « Ils ne étudiants sont arrivés, encore plus nombreux que la viendront plus ici ! Vous entendez ? C'est fini, ils ne première fois.

viendront plus, nous allons rester ici ! » Alia restait immobile, le dos contre le mur d'une Son cœur battait très fort, parce qu'elle pensait que maison, tandis qu'ils passaient devant elle et mar- c'était Martin qui avait réussi à éloigner les étudiants, chaient vite jusqu'à la place où il y avait la pompe rien qu'en jeûnant.

d'eau douce. Ils étaient réunis là et ils semblaient « Tu es sûre ? » demandait Martin. Sa voix était très attendre quelque chose. Puis les hommes en gris sont lente, et il se redressait un peu sur sa couche. venus aussi, et le gérant de la coopérative marchait « Ils ne sont pas venus depuis trois jours ! » avec eux. Les hommes en gris lui parlaient, mais il « Trois jours ? »

secouait la tête, et à la fin, c'est un des hommes du « Ils ne reviendront plus maintenant, j'en suis gouvernement qui a annoncé à tout le monde, avec une sûre ! »

Elle rompait un morceau de pain et elle le tendait à voix claire qui portait loin. Il a dit simplement que le Martin.

départ aurait lieu demain à partir de huit heures du « Non, pas tout de suite », dit l'homme. « Il faut matin. Les camions du gouvernement viendraient pour d'abord que je me lave. »

transporter tout le monde jusqu'au nouveau terrain, là Appuyé sur Alia, il faisait quelques pas au-dehors, en où on allait construire bientôt la Ville du Futur. Il a dit titubant. Elle le conduisait jusqu'au fleuve, à travers encore que les étudiants du gouvernement aideraient les roseaux. Martin se mettait à genoux et il lavait son bénévolement la population à charger les meubles et visage lentement. Puis il rasait sa barbe et il peignait les effets dans les camions.

ses cheveux, sans se presser, comme s'il venait simple- Alia n'osait pas bouger, même quand les hommes en ment de se réveiller. Ensuite, il allait s'asseoir sur sa gris et les étudiants en anorak sont repartis dans leurs caisse, au soleil, et il mangeait le pain d Alia. Les autos. Elle pensait à Martin qui allait sûrement mourir enfants maintenant venaient les uns après les autres en maintenant, parce qu'il ne voudrait plus jamais apportant de la nourriture, et Martin prenait tout ce manger.

qu'on lui donnait, en disant merci. Quand il avait assez Alors elle est partie se cacher le plus loin qu'elle a pu, mangé, il était retourné à l'intérieur de sa maison, et il au milieu des roseaux, près du fleuve.

Elle est restée s'était allongé sur sa couche.
assise sur les cailloux, et elle a regardé le soleil « Je vais dormir, maintenant », dit-i .
descendre. Quand le soleil serait à la même place, Mais les enfants sont restés assis par terre devant sa demeure, il n'y aurait plus personne ici, à la Digue. Les portes, pour le regarder dormir.
bulldozers auraient passé et repassé sur la ville, en C'est pendant qu'il dormait que les voitures neuves poussant devant eux les maisons comme si ce n'étaient

Hazaran

Hazaran

que des boîtes d'allumettes, et il ne resterait que les qu'ils avaient compris. Puis les hommes sont venus marquer des pneus et des chenilles sur la terre écrasée. aussi, les uns après les autres. La foule des habitants de Alia est restée longtemps sans bouger, au milieu des la Digue grossissait dans les allées. On emportait ces roseaux, près du fleuve. La nuit est venue, une nuit qu'on pouvait à la lueur des torches électriques, des froides éclairées par la lune ronde et blanche. Mais Alia sacs, des cartons, des ustensiles de cuisine. Les enfants ne voulaient pas retourner dans la maison de sa tante. criaient et couraient à travers les allées en répétant la Elle s'est mise à marcher à travers les roseaux, le long même phrase :

du fleuve, jusqu'à ce qu'elle arrive au marais. Un peu « Nous partons ! Nous partons ! »

plus haut, elle devinait la forme ronde du château de Quand tout le monde est arrivé devant la maison de Martin. Elle écoutait les coassements des crapauds et Martin, il y a eu un instant de silence, comme une le bruit régulier de l'eau du fleuve, de l'autre côté du hésitation. Même le gérant de la coopérative n'osait marais.

plus rien dire, parce que c'était un mystère que tout le Quand elle est arrivée devant la maison de Martin, monde ressentait.

elle l'a vu, debout, immobile. Son visage était éclairé Martin, lui, restait immobile devant le chemin qui par la lumière de la lune, et ses yeux étaient comme s'ouvrait entre les roseaux. Puis, sans dire une parole à l'eau du fleuve, sombres et brillants. Martin regardait la foule qui attendait, il a commencé à marcher sur le dans la direction du marais, vers l'estuaire large du chemin, dans la direction du fleuve. Alors les autres se fleuve, là où s'étendait la grande plaine de cailloux sont mis en route derrière lui. Il avançait de son pas phosphorescents.

régulier, sans se retourner, sans hésiter, comme s'il L'homme s'est tourné vers elle et son regard était savait où il allait. Quand il a commencé à marcher plein d'une force étrange, comme s'il donnait vraiment dans l'eau du fleuve, sur le gué, les gens ont compris où de la

lumière.

il allait, et ils n'ont plus eu peur. L'eau noire étincelait « Je te cherchais », dit Martin simplement. autour du corps de Martin, tandis qu'il avançait sur le « Vous allez partir? » Alia parlait à voix basse. gué. Les enfants ont pris la main des femmes et des « Oui, je vais partir tout de suite. »

hommes, et très lentement, la foule s'est avancée elle Il regardait Alia comme s'il s'amusait.

aussi dans l'eau froide du fleuve. Devant elle, de l'autre « Tu veux venir avec moi ? »

côté du fleuve noir aux bancs de cailloux phosphores- Alia sentait la joie gonfler tout à coup ses poumons et cents, tandis qu'elle marchait sur le fond glissant, sa sa gorge. Elle dit, et sa voix maintenant criait robe collée à son ventre et à ses cuisses, Alia regardait presque :

la bande sombre de l'autre rive, où pas une lumière ne « Attendez-moi ! Attendez-moi ! »

brillait.

Elle courait maintenant à travers les rues de la ville, et elle frappait à toutes les portes en criant : « Venez vite ! Venez ! Nous partons tout de suite ! » Les enfants et les femmes sont sortis d'abord, parce

Peuple du ciel

Petite Croix aimait surtout faire ceci : elle allait tout

à fait au bout du village et elle s'asseyait en faisant un angle bien droit avec la terre durcie, quand le soleil chauffait beaucoup. Elle ne bougeait pas, ou presque, pendant des heures, le buste droit, les jambes bien étendues devant elle. Quelquefois ses mains bou- geaient, comme si elles étaient indépendantes, en tirant sur les fibres d'herbe pour tresser des paniers ou des cordes. Elle était comme si elle regardait la terre au-dessous d'elle, sans penser à rien et sans attendre, simplement assise en angle droit sur la terre durcie, tout à fait au bout du village, là où la montagne cessait d'un seul coup et laissait la place au ciel. C'était un pays sans hommes, un pays de sable et de poussière, avec pour seules limites les mesas rectangu- laires, à l'horizon. La terre était trop pauvre pour donner à manger aux hommes, et la pluie ne tombait pas du ciel. La route goudronnée traversait le pays de part en part, mais c'était une route pour aller sans s'arrêter, sans regarder les villages de poussière, droit devant soi au milieu des mirages, dans le bruit mouillé des pneus surchauffés.

Ici, le soleil était très fort, beaucoup plus fort que la

Peuple du ciel 222 Peuple du ciel

terre. Petite Croix était assise, et elle sentait sa force C'était cela qu'elle avait demandé, la première fois, sur son visage et sur son corps. Mais

elle n'avait pas et puis elle avait trouvé cet endroit, avec ce creux dans peur de lui. Il suivait sa route très longue à travers le la terre dure, tout prêt à la recevoir.

ciel sans s'occuper d'elle. Il brûlait les pierres, il desséchait les ruisseaux et les puits, il faisait craquer Les gens de la vallée sont loin, maintenant. Ils sont les arbustes et les buissons épineux. Même les serpents, partis comme des insectes caparaçonnés sur leur route, même les scorpions le craignaient et restaient à l'abri au milieu du désert, et on n'entend plus leurs bruits. dans leurs cachettes jusqu'à la nuit.

Ou bien ils roulent dans les camionnettes en écoutant Mais Petite Croix, elle, n'avait pas peur. Son visage la musique qui sort des postes de radio, qui chuinte et immobile devenait presque noir, et elle couvrait sa tête crisse comme les insectes. Ils vont droit sur la route avec un pan de sa couverture. Elle aimait bien sa place, noire, à travers les champs desséchés et les lacs des en haut de la falaise, là où les rochers et la terre sont mirages, sans regarder autour d'eux. Ils s'en vont cassés d'un seul coup et fendent le vent froid comme comme s'ils ne devaient jamais plus revenir. une étrave. Son corps connaissait bien sa place, il était Petite Croix aime bien quand il n'y a plus personne fait pour elle. Une petite place, juste à sa mesure, dans autour d'elle. Derrière son dos, les rues du village sont la terre dure, creusée pour la forme de ses fesses et de vides, si lisses que le vent ne peut jamais s'y arrêter, le ses jambes. Alors elle pouvait rester là longtemps, vent froid du silence. Les murs des maisons à moitié assise en angle bien droit avec la terre, jusqu'à ce que ruinées sont comme les rochers, immobiles et lourds, le soleil soit froid et que le vieux Bahti vienne la usés par le vent, sans bruit, sans vie.

prendre par la main pour le repas du soir. Le vent, lui, ne parle pas, ne parle jamais. Il n'est pas Elle touchait la terre avec la paume de ses mains, comme les hommes et les enfants, ni même comme les elle suivait lentement du bout des doigts les petites animaux. Il passe seulement, entre les murs, sur les rides laissées par le vent et la poussière, les sillons, les rochers, sur la terre dure. Il vient jusqu'à Petite Croix bosses. La poussière de sable faisait une poudre douce et il l'enveloppe, il enlève un instant la brûlure du comme le talc qui glissait sous les paumes de ses soleil de son visage, il fait claquer les pans de la mains. Quand le vent soufflait, la poussière s'échappait couverture.

entre ses doigts, mais légère, pareille à une fumée, elle Si le vent s'arrêtait, alors peut-être qu'on entendrait disparaissait dans l'air. La terre dure était chaude sous les voix des hommes et des femmes dans les champs, le le soleil. Il y avait des jours, des mois que Petite Croix bruit de la poulie près du réservoir, les cris des enfants venait à cet

endroit. Elle ne se souvenait plus très bien devant le bâtiment préfabriqué de l'école, en bas, dans elle-même comment elle avait trouvé cet endroit. Elle le village des maisons de tôle. Peut-être que Petite se souvenait seulement de la question qu'elle avait Croix entendrait plus loin encore les trains de mar- posée au vieux Bahti, à propos du ciel, de la couleur du chandises qui grincent sur les rails, les camions aux ciel.

huit roues rugissantes sur la route noire, vers les villes « Qu'est-ce que le *bleu* ? »

plus bruyantes encore, vers la mer ?

Peuple du ciel

Peuple du ciel Petite Croix sent maintenant le froid qui entre en de feu, mais très doux et assez lent, un feu tranquille elle, et elle ne résiste pas. Elle touche seulement la qui n'hésite pas, qui ne lance pas d'étincelles. Cela terre avec la paume de ses mains, puis elle touche son vient surtout d'en haut, face à *elle*, et vole à peine à visage. Quelque part, derrière elle, les chiens aboient, travers l'atmosphère, en bruissant de ses ailes minus- sans raison, puis *ils* se recouchent en rond dans les cules. Petite Croix entend le murmure qui grandit, qui coins de murs, le nez dans la poussière. s'élargit autour d'elle. Il vient de toutes parts mainte- C'est le moment où le silence est si grand que tout nant, pas seulement du haut, mais aussi de la terre, des peut arriver. Petite Croix se souvient de la question rochers, des maisons du village, il jaillit en tous sens qu'elle demande, depuis tant d'années, la question comme des gouttes, il fait des nœuds, des étoiles, des qu'elle voudrait tellement savoir, à propos du ciel, et espèces de rosaces. Il trace de longues courbes qui de sa couleur. Mais elle ne dit plus à voix haute : bondissent au-dessus de sa tête, des arcs immenses, des « Qu'est-ce que le *bleu* ? »

gerbes.

Puisque personne ne connaît la bonne réponse. Elle C'est cela, le premier bruit, la première parole. reste immobile, assise en angle bien droit, au bout de Avant même que le ciel s'emplisse, elle entend le la falaise, devant le ciel. Elle sait bien que quelque passage des rayons fous de la lumière, et son cœur chose doit venir. Chaque jour l'attend, à sa place, assise sur la terre dure, pour elle seule. Son visage commence à battre plus vite et plus fort. presque noir est brûlé par le soleil et par le vent, un Petite Croix ne bouge pas la tête, ni le buste. Elle ôte peu levé vers le haut pour qu'il n'y ait pas une seule ses mains de la terre sèche, et elle les tend devant elle, ombre sur sa peau. Elle est calme, elle n'a pas peur. les paumes tournées vers l'extérieur. C'est comme cela Elle sait bien que la réponse doit venir, un jour, sans qu'il faut faire ; elle sent alors la chaleur qui passe sur qu'elle comprenne comment. Rien de mauvais ne peut le bout de ses doigts, comme une caresse qui va et venir du ciel, cela est sûr. Le silence de la vallée vide, le vient. La lumière crépite sur ses cheveux épais, sur les silence du village derrière elle, c'est pour qu'elle puisse poils de la couverture, sur ses cils. La peau de la mieux entendre la réponse à sa question. Elle seule lumière est douce et frissonne, en faisant glisser son peut entendre. Même les chiens dorment, sans s'aper- dos et son ventre immenses sur les paumes ouvertes de cevoir de ce qui arrive. la petite fille.

C'est toujours comme cela, au début, avec la lumière C'est d'abord la

lumière. Cela fait un bruit très doux qui tourne autour d'elle, et qui se frotte contre les sur le sol, comme un bruissement de balai de feuilles, paumes de ses mains comme les chevaux du vieux ou un rideau de gouttes qui avance. Petite Croix écoute Bahti. Mais ces chevaux-là sont encore plus grands et de toutes ses forces, en retenant un peu son souffle, et plus doux, et ils viennent tout de suite vers elle comme elle entend distinctement le bruit qui arrive. Cela fait si elle était leur maîtresse.

chchchch, et aussi dtdtdt ! partout, sur la terre, sur les Ils viennent du fond du ciel, ils ont bondi d'une rochers, sur les toits plats des maisons. C'est un bruit montagne à l'autre, ils ont bondi par-dessus les gran-

226 *Peuple du ciel*

Peuple du ciel des villes, par-dessus les rivières, sans faire de bruit, Ils sont d'abord loin au-dessus de la terre, ils s'éti- juste avec le froissement soyeux de leur poil ras. rent et s'amoncellent, changent de forme, passent et Petite Croix aime bien quand ils arrivent. Ils ne sont repassent devant le soleil et leur ombre glisse sur la venus que pour elle, pour répondre à sa question peut- terre dure et sur le visage de Petite Croix comme le être, parce qu'elle est la seule à les comprendre, la souffle d'un éventail.

seule qui les aime. Les autres gens ont peur, et leur font Sur la peau presque noire de ses joues, de son front, peur, et c'est pour cela qu'ils ne voient jamais les sur ses paupières, sur ses mains, les ombres glissent, chevaux du bleu. Petite Croix les appelle; elle leur éteignent la lumière, font des taches froides, des taches parle doucement, à voix basse, en chantant un peu, vides. C est cela, le blanc, la couleur des nuages. Le parce que les chevaux de la lumière sont comme les vieux Bahti et le maître d'école Jasper l'ont dit à Petite chevaux de la terre, ils aiment les voix douces et les Croix : le blanc est la couleur de la neige, la couleur du chansons.

sel, des nuages, et du vent du nord. C'est la couleur des os et des dents aussi. La neige est froide et fond dans la « Chevaux, chevaux, main, le vent est froid et personne ne peut le saisir. Le petits chevaux du bleu

sel brûle les lèvres, les os sont morts, et les dents sont emmenez-moi en volant

comme des pierres dans la bouche. Mais c'est parce emmenez-moi en volant

que le blanc est la couleur du vide, car il n'y a rien petits chevaux du bleu »

après le blanc, rien qui reste.

Les nuages sont comme cela. Ils sont tellement loin, Elle dit « petits

chevaux » pour leur plaisir, parce ils viennent de si loin, du centre du bleu, froids comme qu'ils n'aimeraient sûrement pas savoir qu'ils sont le vent, légers comme la neige, et fragiles ; ils ne font énormes.

pas de bruit quand ils arrivent, ils sont tout à fait C'est comme cela au début. Ensuite, viennent les silencieux comme les morts, plus silencieux que les nuages. Les nuages ne sont pas comme la lumière. Ils enfants qui marchent pieds nus dans les rochers, ne caressent pas leur dos et leur ventre contre les autour du village.

paumes des mains, car ils sont si fragiles et légers Mais ils aiment venir voir Petite Croix, ils n'ont pas qu'ils risqueraient de perdre leur fourrure et de s'en peur d'elle. Ils se gonflent maintenant autour d'elle, aller en filotage comme les fleurs du cotonnier. devant la falaise abrupte. Ils savent que Petite Croix Petite Croix les connaît bien. Elle sait que les nuages est une personne du silence. Ils savent qu'elle ne leur n'aiment pas trop ce qui peut les dissoudre et les faire fera pas de mal. Les nuages sont gonflés et ils passent fondre, alors elle retient son souffle, et elle respire à près d'elle, ils l'entourent, et elle sent la fraîcheur petits coups, comme les chiens qui ont couru long- douce de leur fourrure, les millions de gouttelettes qui temps. Cela fait froid dans sa gorge et ses poumons, et humectent la peau de son visage et ses lèvres comme la elle se sent devenir faible et légère, elle aussi, comme rosée de la nuit, elle entend le bruit très suave qui flotte les nuages. Alors les nuages peuvent arriver. autour d'elle, et elle chante encore un peu, pour eux,

228 Peuple du ciel

Peuple du ciel seule fois en frôlant son visage du bout de son aile. Ils « Nuages, nuages,

viennent toujours, quand elle est là. Ils n'ont pas peur petits nuages du ciel

d'elle. Ils écoutent sa question, toujours, à propos du emmenez-moi en volant

ciel et de sa couleur, et ils passent si près d'elle qu'elle emmenez-moi en volant

sent l'air qui bouge sur ses cils et dans ses cheveux. en volant dans votre troupeau »

Puis les abeilles sont venues. Elles sont parties tôt de chez elles, des ruches tout en bas de la vallée. Elles ont Elle dit aussi « petits nuages » mais elle sait bien visité toutes les fleurs sauvages, dans les champs, entre qu'ils sont très très grands, parce que leur fourrure les amas de roche. Elles connaissent bien les fleurs, et fraîche la recouvre longtemps, cache la chaleur du elles portent la poudre des fleurs dans leurs pattes, qui soleil si longtemps qu'elle frissonne.

pendillent sous le poids.

Elle bouge lentement quand les nuages sont sur elle, Petite Croix les entend venir, toujours à la même pour ne pas les effrayer. Les gens d'ici ne savent pas heure, quand le soleil est très haut au-dessus de la terre bien parler aux nuages. Ils font trop de bruit, trop de dure. Elle les entend de tous les côtés à la fois, car elles gesticulent, et les nuages restent haut dans le ciel. Petite sortent du bleu du ciel. Alors Petite Croix fouille dans Croix lève lentement les mains jusqu'à son visage, et les poches de sa veste, et elle sort les grains de sucre. elle appuie les paumes sur ses joues.

Les abeilles vibrent dans l'air, leur chant aigu traverse Puis les nuages s'écartent. Ils vont ailleurs, là où ils le ciel, rebondit sur les rochers, frôle les oreilles et les ont affaire, plus loin que les remparts des mesas, plus joues de Petite Croix.

loin que les villes. Ils vont jusqu'à la mer, là où tout est Chaque jour, à la même heure, elles viennent. Elles toujours bleu, pour faire pleuvoir leur eau, parce que savent que Petite Croix les attend, et elles l'aiment bien c'est cela qu'ils aiment le mieux au monde : la pluie aussi. Elles arrivent par dizaines, de tous les côtés, en sur l'étendue bleue de la mer. La mer, a dit le vieux faisant leur musique dans la lumière jaune. Elles se Bahti, c'est l'endroit le plus beau du monde, l'endroit posent sur les mains ouvertes de Petite Croix, et elles où tout est vraiment bleu. Il y a toutes sortes de bleus mangent la poudre de sucre très goulûment. Puis sur dans la mer, dit le vieux Bahti. Comment peut-il y son visage, sur ses joues, sur sa bouche, elles se avoir plusieurs sortes de bleus, a demandé Petite Croix. promènent, elles marchent très doucement et leurs C'est comme cela pourtant, il y a plusieurs bleus, c'est pattes légères chatouillent sa peau et la font rire. Mais comme l'eau qu'on boit, qui emplit la bouche et coule Petite Croix ne rit pas trop fort, pour ne pas leur faire dans le ventre, tantôt froide, tantôt chaude. peur. Les abeilles vibrent sur ses cheveux noirs, près de Petite Croix attend encore, les autres personnes qui ses oreilles, et ça fait un chant monotone qui parle des doivent venir. Elle attend l'odeur de l'herbe, l'odeur du fleurs et des plantes, de toutes les fleurs et de toutes les feu, la poussière d'or qui danse sur elle-même en plantes qu'elles ont visitées ce matin. « Ecoute-nous », tournant sur une seule jambe, l'oiseau qui croasse une disent les abeilles, « nous avons vu beaucoup de fleurs,

230 Peuple du ciel

Peuple du ciel dans la vallée, nous sommes allées jusqu'au bout de la les mains pour qu'elles puissent manger les derniers vallée sans nous arrêter, parce que le vent nous portait, grains de sucre, et elle leur chante aussi une chanson, puis nous sommes revenues, d'une fleur à l'autre. » en ouvrant à peine les lèvres, et sa voix ressemble alors «

Qu'est-ce que vous avez vu ? » demande Petite Croix. au bourdonnement des insectes :

« Nous avons vu la fleur jaune du tournesol, la fleur rouge du chardon, la fleur de l'ocotillo qui ressemble à « Abeilles, abeilles, un serpent à tête rouge. Nous avons vu la grande fleur abeilles bleues du ciel

mauve du cactus pitaya, la fleur en dentelle des emmenez-moi en volant

carottes sauvages, la fleur pâle du laurier. Nous avons emmenez-moi en volant

vu la fleur empoisonnée du senecio, la fleur bouclée de en volant

l'indigo, la fleur légère de la sauge rouge. » « Et quoi dans votre troupeau »

d'autre ? » « Nous avons volé jusqu'aux fleurs lointaines, celle qui brille sur le phlox sauvage, la dévoreuse Il y a encore du silence, longtemps de silence, quand d'abeilles, nous avons vu l'étoile rouge du silène les abeilles sont parties.

mexicain, la roue de feu, la fleur de lait. Nous avons Le vent froid souffle sur le visage de Petite Croix, et volé au-dessus de l'agarita, nous avons bu longuement elle tourne un peu la tête pour respirer. Ses mains sont le nectar de la mille-feuilles, et l'eau de la menthe- jointes sur son ventre sous la couverture, et elle reste citron. Nous avons même été sur la plus belle fleur du immobile, en angle bien droit avec la terre dure. Qui va monde, celle qui jaillit très haut sur les feuilles en lame venir maintenant ? Le soleil est haut dans le ciel bleu, de sabre du yucca, et qui est aussi blanche que la neige. il marque des ombres sur le visage de la petite fille, Toutes ces fleurs sont pour toi, Petite Croix, nous te les sous son nez, sous les arcades sourcilières. apportons pour te remercier. »

Petite Croix pense au soldat qui est sûrement en Ainsi parlent les abeilles, et bien d'autres choses marche pour venir, à présent. Il doit marcher le long de encore. Elles parlent du sable rouge et gris qui brille au l'étroit sentier qui gravit le promontoire jusqu'au soleil, des gouttes d'eau qui s'arrêtent, prisonnières du vieux village abandonné. Petite Croix écoute, mais elle duvet de l'euphorbe, ou bien en équilibre sur les n'entend pas les bruits de ses pas. D'ailleurs les chiens aiguilles de l'agave. Elles parlent du vent qui souffle au n'ont pas aboyé. Ils dorment encore dans de vieux ras du sol et couche les herbes. Elles parlent du soleil coins de murs, le nez dans la poussière. qui monte dans le ciel, puis qui redescend, et des Le vent siffle et gémit sur les pierres, sur la terre étoiles qui percent la nuit.

dure. Ce sont de longs animaux rapides, des animaux Elles ne parlent pas la langue des hommes, mais au long nez et aux oreilles petites qui bondissent dans Petite Croix comprend ce qu'elles disent, et les vibra-

la poussière en faisant un bruit léger. Petite Croix tions aiguës de leurs milliers d'ailes font apparaître connaît bien les animaux. Ils sortent de leurs tanières, des taches et des étoiles et des fleurs sur ses rétines. Les à l'autre bout de la vallée, et ils courent, ils galopent, abeilles savent tant de choses ! Petite Croix ouvre bien ils s'amuse à sauter par-dessus les torrents, les

232 *Peuple du ciel*

Peuple du ciel ravins, les crevasses. De temps en temps, ils s'arrêtent, c'est ? » a demandé Petite Croix. « Ouvre tes mains, tu haletants, et la lumière brille sur leur pelage doré. Puis vas savoir », a dit l'enfant. Petite Croix a ouvert les ils recommencent leurs bonds dans le ciel, leur chasse mains, et quand l'enfant a déposé la couleuvre dans ses insensée, ils frôlent Petite Croix, ils bousculent ses mains, elle a tressailli, mais elle n'a pas crié. Elle a cheveux et ses vêtements, leurs queues fouettent l'air frissonné de la tête aux pieds. Les enfants ont ri, mais en sifflant. Petite Croix tend les bras, pour essayer de Petite Croix a laissé simplement le serpent glisser par les arrêter, pour les attraper par leur queue. terre, sans rien dire, puis elle a caché ses mains sous sa « Arrêtez! Arrêtez-vous! Vous allez trop vite! couverture.

Arrêtez-vous! »

Maintenant, ils sont ses amis, tous ceux qui glissent Mais les animaux ne l'écoutent pas. Ils s'amuse à sans faire de bruit sur la terre dure, ceux aux longs bondir tout près d'elle, à se glisser entre ses bras, ils corps froids comme l'eau, les serpents, les orvets, les soufflent leur haleine sur son visage. Ils se moquent lézards. Petite Croix sait leur parler. Elle les appelle d'elle. Si elle pouvait en attraper un, rien qu'un, elle ne doucement, en sifflant entre ses dents, et ils viennent le lâcherait plus. Elle sait bien ce qu'elle ferait. Elle vers elle. Elle ne les entend pas venir, mais elle sait sauterait sur son dos, comme sur un cheval, elle qu'ils s'approchent, par reptations, d'une faille à l'ausserrerait très fort ses bras autour de son cou, et waoh tre, d'un caillou à l'autre, et ils dressent leur tête pour yap! d'un seul bond l'animal l'emporterait jusqu'au mieux entendre le sifflement doux, et leur gorge milieu du ciel. Elle volerait, elle courrait avec lui, si palpite.

vite que personne ne pourrait la voir. Elle irait haut par-dessus les vallées et les montagnes, par-dessus les « Serpents,

villes, jusqu'à la mer même, elle irait tout le temps serpents »

dans le bleu du ciel. Ou bien elle glisserait au ras de la terre, dans les branches des arbres et sur l'herbe en chante aussi Petite Croix. Ils ne sont pas tous des faisant son bruit très doux comme l'eau qui coule. Ce serpents, mais c'est comme cela qu'elle les nomme. serait bien.

Mais Petite Croix ne peut jamais saisir un animal. « Serpents

Elle sent la peau fluide qui glisse entre ses doigts, qui serpents

tourbillonne dans ses vêtements et ses cheveux. Parfois emmenez-moi en volant

les animaux sont très lents et froids comme les ser- emmenez-moi en volant »

pents.

Il n'y a personne en haut du promontoire. Les Ils viennent, sans doute, ils montent sur ses genoux, enfants du village ne viennent plus ici, sauf de temps ils restent un instant au soleil et elle aime bien leur en temps, pour chasser les couleuvres. Un jour, ils sont poids léger sur ses jambes. Puis ils s'en vont soudain, venus sans que Petite Croix les entende. L'un d'eux a parce qu'ils ont peur, quand le vent souffle, ou bien dit : « On t'a apporté un cadeau. » « Qu'est-ce que quand la terre craque.

Peuple du ciel

Peuple du ciel

Petite Croix écoute le bruit des pas du soldat. Il vient tabac enveloppe Petite Croix et lui fait tourner un peu chaque jour à la même heure, quand le soleil brûle la tête.

bien en face et que la terre dure est tiède sous les « Dites-moi... Racontez-moi. »

maines. Petite Croix ne l'entend pas toujours arriver, Elle demande toujours cela. Le soldat lui parle parce qu'il marche sans faire de bruit sur ses semelles doucement, en s'interrompant de temps en temps pour de caoutchouc. Il s'assoit sur un caillou, à côté d'elle, et tirer sur sa cigarette.

il la regarde un bon moment sans rien dire. Mais Petite Croix sent son regard posé sur elle, et elle demande : « C'est très beau », dit-il. « D'abord il y a une grande « Qui est là ? »

plaine avec des terrains jaunes, ça doit être du maïs sur C'est un étranger, il ne parle pas bien la langue du pied, je crois bien. Il y a un sentier de terre rouge qui va pays, comme ceux qui viennent des grandes villes, près tout droit au milieu des champs, et une cabane de de la mer. Quand Petite Croix lui a demandé qui il bois... »

était, il a dit qu'il était soldat, et il a parlé de la guerre « Est-ce qu'il y a un cheval ? » demande Petite Croix. qu'il y avait eu autrefois, dans un pays lointain. Mais « Un cheval ? Attends... Non, je ne vois pas de peut-être qu'il n'est plus soldat maintenant. cheval. »

Quand il arrive, il lui porte quelques fleurs sauvages « Alors ce n'est pas la maison de mon oncle. » qu'il a cueillies en marchant le long du sentier qui « Il y a un puits, près de la cabane, mais il est sec je monte jusqu'en haut de la falaise. Ce sont des fleurs crois bien... Des rochers noirs qui ont une drôle de maigres et longues, avec des pétales écartés, et qui forme, on dirait des chiens couchés... Plus loin il y a la sentent

comme les moutons. Mais Petite Croix les aime route, et les poteaux télégraphiques. Après il y a un bien, et elle les serre dans ses mains. wash, mais il doit être sec parce qu'on voit les cailloux

« Que fais-tu ? » demande le soldat.

au fond... Gris, plein de rocaille et de poussière... Après, « Je regarde le ciel », dit Petite Croix « Il est très c'est la grande plaine qui va loin, loin, jusqu'à l'horizon aujourd'hui, n'est-ce pas ? »

zon, à la troisième mesa. Il y a des collines vers l'est, « Oui », dit le soldat.

mais partout ailleurs, la plaine est bien plate et lisse Petite Croix répond toujours ainsi, parce qu'elle ne comme un champ d'aviation. A l'ouest, il y a les peut pas oublier sa question. Elle tourne son visage un montagnes, elles sont rouge sombre et noires, on dirait peu vers le haut, puis elle passe lentement ses mains aussi des animaux endormis, des éléphants... » sur son front, ses joues, ses paupières. « Elles ne bougent pas ? »

« Je crois que je sais ce que c'est », dit-elle. « Non, elles ne bougent pas, elles dorment pendant « Quoi ? »

des milliers d'années, sans bouger. »

« Le bleu. C'est très chaud sur mon visage. » « Ici aussi, la montagne dort ? » demande Petite « C'est le soleil », dit le soldat.

Croix. Elle pose ses mains à plat sur la terre dure. Il allume une cigarette anglaise, et il fume sans se « Oui, elle dort aussi. »

presser, en regardant droit devant lui. L'odeur du « Mais quelquefois elle bouge », dit Petite Croix.

236 *Peuple du ciel*

Peuple du ciel

« Elle bouge un peu, elle se secoue un peu, et puis elle « Ce que tu sens, c'est le soleil. »

se rendort. »

« Non, le soleil n'est pas caché, il ne brûle pas de Le soldat ne dit rien pendant un moment. Petite cette façon-là », dit Petite Croix. « Le soleil est doux, Croix est bien en face du paysage pour sentir ce qu'a mais le bleu, c'est comme les pierres du four, ça fait raconté le soldat. La grande plaine est longue et douce mal sur la figure. »

contre sa joue, mais les ravins et les sentiers rouges la Tout à coup, Petite Croix pousse un léger cri, et brûlent un peu, et la poussière gerce ses lèvres. sursaute.

Elle redresse le visage et elle sent la chaleur du « Qu'y a-t-il ? »

demande le soldat.

soleil.

La petite fille passe ses mains sur son visage et geint « Qu'est-ce qu'il y a en haut ? » demande Petite un peu. Elle courbe sa tête vers le sol.

Croix.

« Elle m'a piquée... », dit-elle.

« Dans le ciel ? »

Le soldat écarte les cheveux de Petite Croix et passe « Oui. »

le bout de ses doigts durcis sur sa joue. « Eh bien... », dit le soldat.

Mais il ne sait pas « Qu'est-ce qui t'a piquée? Je ne vois rien... » raconter cela. Il plisse les yeux à cause de la lumière du « Une lumière... Une guêpe », dit Petite Croix. soleil.

« Il n'y a rien, Petite Croix », dit le soldat. « Tu as « Est-ce qu'il y a beaucoup de bleu aujourd'hui ? » rêvé. »

« Oui, le ciel est très bleu. »

Ils restent un bon moment sans rien dire. Petite « Il n'y a pas de blanc du tout ? »

Croix est toujours assise en équerre sur la terre dure, et « Non, pas le moindre point blanc. »

le soleil éclaire son visage couleur de bronze. Le ciel est Petite Croix tend ses mains en avant.

calme, comme s'il suspendait son souffle. « Oui, il doit être très bleu, il brûle si fort aujourd'hui- « Est-ce qu'on ne voit pas la mer aujourd'hui ? » d'hui, comme le feu. »

demande Petite Croix.

Elle baisse la tête parce que la brûlure lui fait mal. Le soldat rit.

« Est-ce qu'il y a du feu dans le bleu? » demande « Ah non ! C'est beaucoup trop loin d'ici. » Petite Croix.

« Ici, il n'y a que les montagnes? » Le soldat n'a pas l'air de bien comprendre. « La mer, c'est à des jours et des jours d'ici. Même en « Non... », dit-il enfin. « Le feu est rouge, pas bleu. » avion, il faudrait des heures avant de la voir. » « Mais le feu est caché », dit Petite Croix.

« Le feu est Petite Croix voudrait bien la voir quand même. Mais caché tout au fond du bleu du ciel, comme un renard, c'est difficile, parce qu'elle ne sait pas comment est la et il regarde vers nous, il regarde et ses yeux sont mer. Bleue, bien sûr, mais comment ?

brûlants. »

« Est-ce qu'elle brûle comme le ciel, ou est-ce qu'elle « Tu as de l'imagination », dit le soldat. Il rit un peu, est froide comme l'eau ? »

mais il scrute le ciel, lui aussi, avec sa main en visière « Ça dépend. Quelquefois, elle brûle les yeux comme devant ses yeux.

la neige au soleil. Et d'autres fois, elle est triste et

238 *Peuple du ciel*

Peuple du ciel

sombre, comme l'eau des puits. Elle n'est jamais Croix pour qu'elle prenne quelques bouffées avant de pareille. »

l'éteindre. Petite Croix fume en respirant très fort. « Et vous aimez

mieux quand elle est froide ou Quand le soleil est très chaud et que le bleu du ciel brûle, la fumée de la cigarette fait un écran très doux, quand elle brûle ? »

et fait siffler le vide dans sa tête, comme si elle tombait « Quand il y a des nuages très bas, et qu'elle est toute du haut de la falaise.

tachée d'ombres jaunes qui avancent sur elle comme Quand elle a fini la cigarette, Petite Croix la jette de grandes îles d'algues, c'est comme cela que je la devant elle, dans le vide.

préfère. »

« Est-ce que vous savez voler ? » demande-t-elle. Petite Croix se concentre, et elle sent sur son visage Le soldat rit à nouveau.

quand les nuages bas passent au-dessus de la mer. « Comment cela, voler ? »

Mais c'est seulement quand le soldat est là qu'elle peut « Dans le ciel, comme les oiseaux. »

imaginer tout cela. C'est peut-être parce qu'il a telle- « Personne ne sait faire cela, voyons. » ment regardé la mer, autrefois, qu'elle sort un peu de Puis tout d'un coup, il entend le bruit de l'avion qui lui et se répand autour de lui.

traverse la stratosphère, si haut qu'on ne voit qu'un « La mer, ça n'est pas comme ici », dit encore le point d'argent au bout du long sillage blanc qui divise soldat. « C'est vivant, c'est comme un très grand le ciel. Le bruit des turboréacteurs se répercute avec animal vivant. Ça bouge, ça saute, ça change de forme retard sur la plaine et dans les creux des torrents, et d'humeur, ça parle tout le temps, ça ne reste pas une pareil à un tonnerre lointain.

seconde sans rien faire, et tu ne peux pas t'ennuyer « C'est un Stratofortress, il est haut », dit le soldat. avec elle. »

« Où est-ce qu'il va ? »

« C'est méchant ? »

« Je ne sais pas. »

« Parfois, oui, elle attrape des gens, des bateaux, elle Petite Croix tend son visage vers le haut du ciel, elle les avale, hop ! Mais c'est seulement les jours où elle est suit la progression lente de l'avion. Son visage est très en colère, et il vaut mieux rester chez soi. » assombri, ses lèvres sont serrées, comme si elle avait « J'irai voir la mer », dit Petite Croix. peur, ou mal.

Le soldat la regarde un instant sans rien dire. « Il est comme l'épervier », dit-elle. « Quand l'éper- « Je t'emmènerai », dit-il ensuite.

vier passe dans le ciel, je sens son ombre, très froide, « Est-ce qu'elle est plus grande que le ciel ? » elle tourne lentement, lentement, parce que l'épervier demande Petite Croix.

cherche une proie. »

« Ce n'est pas pareil. Il n'y a rien de plus grand que le « Alors, tu es

comme les poules. Elles se serrent ciel. »
quand l'épervier passe au-dessus d'elles! » Le soldat Comme il en a assez de parler, il allume une autre plaisante, et pourtant il sent cela, lui aussi, et le bruit cigarette anglaise et il recommence à fumer. Petite des réacteurs dans la stratosphère fait battre son cœur Croix aime bien l'odeur douce du tabac. Quand le plus vite.
soldat a presque fini sa cigarette, il la donne à Petite

240 *Peuple du ciel*

Peuple du ciel 24]

Il voit le vol du Stratofortress au-dessus de la mer, en colonnes serrées. Elle les appelle tous, en chantant vers la Corée, pendant des heures longues ; les vagues la chanson que lui a enseignée le vieux Bahti, sur la mer ressemblent à des rides, le ciel est lisse et pur, bleu sombre au zénith, bleu turquoise à l'horizon, « Animaux, animaux, comme si le crépuscule n'en finissait jamais. Dans les emmenez-moi soutes de l'avion géant, les bombes sont rangées les emmenez-moi en volant

unes à côté des autres, la mort en tonnes. emmenez-moi en volant
Puis l'avion s'éloigne vers son désert, lentement, et le dans votre troupeau »

vent balaie peu à peu le sillage blanc de la condensation. Le silence qui suit est lourd, presque douloureux, Elle tend les mains en avant, pour retenir l'air et la et le soldat doit faire un effort pour se lever de la pierre lumière. Elle ne veut pas s'en aller. Elle veut que tout sur laquelle il est assis. Il reste un instant debout, il reste, que tout demeure, sans retourner dans ses regarde la petite fille assise en équerre sur la terre cachettes.

durcie.

C'est l'heure où la lumière brûle et fait mal, la « Je m'en vais », dit-il. lumière qui jaillit du fond de l'espace bleu. Petite Croix « Revenez demain », dit Petite Croix.

ne bouge pas, et la peur grandit en elle. A la place du Le soldat hésite à dire qu'il ne reviendra pas demain, soleil il y a un astre très bleu qui regarde, et son regard ni après ni aucun autre jour peut-être, parce qu'il doit appuie sur le front de Petite Croix. Il porte un masque s'envoler lui aussi vers la Corée. Mais il n'ose rien dire, d'écaillés et de plumes, il vient en dansant, en frappant il répète seulement encore une fois, et sa voix est la terre de ses pieds, il vient en volant comme l'avion et maladroite :

l'épervier, et son ombre recouvre la vallée comme un « Je m'en vais. » manteau.

Petite Croix écoute le bruit de ses pas qui s'éloignent sur le chemin de terre. Puis le vent revient, froid Il est seul, Saquasohuh comme on

l'appelle, et il maintenant, et elle tremble un peu sous sa couverture marche vers le village abandonné, sur sa route bleue de laine. Le soleil est bas, presque à l'horizontale, sa dans le ciel. Son œil unique regarde Petite Croix, d'un chaleur vient par bouffées, comme une haleine. regard terrible qui brûle et glace en même temps. Maintenant, c'est l'heure où le bleu s'amincit, se Petite Croix le connaît bien. C'est lui qui l'a piquée résorbe. Petite Croix sent cela sur ses lèvres gercées, tout à l'heure comme une guêpe, à travers l'immensité sur ses paupières, au bout de ses doigts. La terre elle- du ciel vide. Chaque jour, à la même heure, quand le même est moins dure, comme si la lumière l'avait soleil décline et que les lézards rentrent dans leurs traversée, usée. fissures de roche, quand les mouches deviennent lour- A nouveau, Petite Croix appelle les abeilles, ses des et se posent n'importe où, alors il arrive. amies, les lézards aussi, les salamandres ivres de soleil, Il est comme un guerrier géant, debout de l'autre les insectes-feuilles, les insectes-brindilles, les fourmis côté du ciel, et il regarde le village de son terrible

242 *Peuple du ciel*

Peuple du ciel

regard qui brûle et qui glace. Il regarde Petite Croix même de toutes ses forces, et ce n'est plus une danse, dans les yeux, comme jamais personne ne l'a regardée. c'est comme la course d'un cheval fou.

Petite Croix sent la lumière claire, pure et bleue qui Petite Croix met les mains devant ses yeux. Pourquoi va jusqu'au fond de son corps comme l'eau fraîche des les hommes veulent-ils cela ? Mais il est trop tard, déjà, sources et qui l'enivre. C'est une lumière douce comme peut-être, et le géant de l'étoile bleue ne retournera pas le vent du sud, qui apporte les odeurs des plantes et des dans le ciel. Il est venu pour danser sur la place du fleurs sauvages.

village, comme le vieux Bahti a dit qu'il avait fait à Hotevilla, avant la grande guerre.

Maintenant, aujourd'hui, l'astre n'est plus immo- Le géant Saquasohuh hésite, debout devant la bile. Il avance lentement à travers le ciel, en planant, falaise, comme s'il n'osait pas entrer. Il regarde Petite en volant, comme le long d'un fleuve puissant. Son Croix et la lumière de son regard entre et brûle si fort regard clair ne quitte pas les yeux de Petite Croix, et l'intérieur de sa tête qu'elle ne peut plus tenir. Elle brille d'une lueur si intense qu'elle doit se protéger crie, se met debout d'un bond, et reste immobile, les avec ses deux mains.

bras rejetés derrière elle, le souffle arrêté dans sa Le cœur de Petite Croix bat très vite. Jamais elle n'a gorge, le cœur serré, car elle vient de voir soudain, rien vu de plus beau.

comme si l'œil unique du géant s'était ouvert démesu- « Qui es-tu ? »

crie-t-elle.

rément, le ciel bleu devant elle.

Mais le guerrier ne répond pas. Saquasohuh est Petite Croix ne dit rien. Les larmes emplissent ses debout sur le promontoire de pierre, devant elle. paupières, parce que la lumière du soleil et du bleu est D'un seul coup, Petite Croix comprend qu'il est trop forte. Elle chancelle au bord de la falaise de terre l'étoile bleue qui vit dans le ciel, et qui est descendue dure, elle voit l'horizon tourner lentement autour sur la terre pour danser sur la place du village. d'elle, exactement comme le soldat avait dit, la grande Elle veut se lever et partir en courant, mais la plaine jaune, les ravins sombres, les chemins rouges, lumière qui sort de l'œil de Saquasohuh est en elle et les silhouettes énormes des mesas. Puis elle s'élance, l'empêche de bouger. Quand le guerrier commencera elle commence à courir dans les rues du village sa danse, les hommes et les femmes et les enfants abandonné, dans l'ombre et la lumière, sous le ciel, commenceront à mourir dans le monde. Les avions sans pousser un seul cri.

tournent lentement dans le ciel, si haut qu'on les entend à peine, mais ils cherchent leur proie. Le feu et la mort sont partout, autour du promontoire, la mer elle-même brûle comme un lac de poix. Les grandes villes sont embrasées par la lumière intense qui jaillit du fond du ciel. Petite Croix entend les roulements du tonnerre, les déflagrations, les cris des enfants, les cris des chiens qui vont mourir. Le vent tourne sur lui-

Les bergers

La route droite et longue traversait le pays des dunes. Il n'y avait rien d'autre ici que le sable, les arbustes épineux, les herbes sèches qui craquent sous les pieds et, par-dessus tout cela, le grand ciel noir de la nuit. Dans le vent, on entendait distinctement tous les bruits, les bruits mystérieux de la nuit qui effraient un peu. Des sortes de petits craquements, que font les pierres qui se resserrent, les crissements du sable sous les semelles des chaussures, les brindilles qui se cas- sent. La terre paraissait immense à cause de ces bruits, à cause du ciel noir aussi et des étoiles qui brillaient d'un éclat fixe. Le temps paraissait immense, très lent, avec par instants de drôles d'accélération- s impré- hensibles, des vertiges, comme si on traversait le courant d'un fleuve. On marchait dans l'espace, comme suspendu dans le vide parmi les amas d'étoiles. De tous les côtés venaient les bruits des insectes, un grincement continu qui résonnait dans le ciel. C'était peut-être le bruit des étoiles, les messages stridents venus du vide. Il n'y avait pas de lumières sur la terre, sauf les lucioles qui zigzaguaient au-dessus de la route. Dans la nuit aussi noire que le fond de la mer, les

Les bergers pupilles dilatées cherchaient la moindre source de petites lumières lointaines. C'était le froid qui clarté.

commandait sur ce pays, qui faisait entendre sa voix. Tout était aux aguets. Les animaux du désert cou- Peut-être que là où on allait, on ne pourrait plus raient entre les dunes : les lièvres des sables, les rats, revenir en arrière, jamais. Peut-être que le vent recou- les serpents. Le vent soufflait parfois de la mer, et on avait vos traces, comme cela, avec son sable, et qu'il entendait le grondement des vagues qui déferlaient sur fermait tous les chemins derrière vous. Puis les dunes la côte. Le vent poussait les dunes. Dans la nuit elles se mouvaient lentement, imperceptiblement, pareilles luisaient faiblement, pareilles à des voiles de bateau. aux longues lames de la mer. La nuit vous enveloppait. Le vent soufflait, il soulevait des nuages de sable qui Elle vidait votre tête, elle vous faisait tourner en rond. brûlaient la peau du visage et des mains. Le bruit rugissant de la mer arrivait comme à travers Il n'y avait personne, et pourtant l'on sentait partout le brouillard. Les grincements des insectes s'éloi- la présence de la vie, des regards. C'était comme d'être gnaient, revenaient, repartaient, jaillissaient de tous la nuit dans une grande ville endormie, et de marcher les côtés à la fois, et c'étaient la terre entière et le ciel devant toutes ces fenêtres qui cachent les gens. qui criaient.

Les bruits résonnaient ensemble. Dans la nuit ils Comme la nuit était longue dans ce pays ! Elle était étaient plus forts, plus précis. Le froid rendait la terre si longue qu'on avait oublié comment c'était quand il vibrante, sonore, grandes étendues de sable chantonn- faisait jour. Les étoiles giraient lentement dans le vide, nantes, grandes dalles de pierre qui parlaient. Les descendaient vers l'horizon. Parfois, une étoile filante insectes crissaient, et aussi les scorpions, les mille- rayait le ciel. Elle glissait par-dessus les autres, très pattes, les serpents du désert. De temps en temps on vite, puis elle s'éteignait. Les lucioles filaient aussi entendait la mer, le grondement sourd des vagues de dans le vent, s'accrochaient aux branches des buissons. l'océan qui venaient s'effondrer sur le sable de la plage. Elles restaient là, en faisant clignoter leurs ventres. En Le vent apportait la voix de la mer, jusqu'ici, par haut des dunes, on voyait le désert qui s'allumait et bouffées, avec un peu d'embruns.

s'éteignait sans cesse, de tous côtés.

Où est-ce qu'on était, maintenant ? Il n'y avait pas de C'était peut-être à cause de cela qu'on sentait cette points de repère. Seulement les dunes, les rangées de présence, ces regards. Et puis il y avait ces bruits, tous dunes, l'étendue invisible du sable où tremblotaient les ces bruits étranges et menus qui vivaient alentour. Les touffes d'herbe, où cliquetaient les feuilles des arbus- petits animaux inconnus détaient

dans les creux de tes, tout cela, à perte de vue. Pas très loin, pourtant, il y sable, entraînent dans leurs terriers. On était chez eux, avait sûrement les maisons, la ville plate, les réverbè- dans leur pays. Ils lançaient leurs signaux d'alerte. Les res, les phares des camions. Mais maintenant on ne engoulevants volaient d'un buisson à l'autre. Les gersavait plus où c'était. Le vent froid avait tout balayé, boises suivaient leurs chemins minuscules. Entre les tout lavé, tout usé avec ses grains de sable. dalles de pierre froide, la couleuvre coulait son corps. Le grand ciel noir était absolument lisse, dur, percé C'étaient eux, les habitants, qui couraient s'arrêtaient,

250 *Les bergers*

Les bergers cœur palpitant, cou dressé, yeux fixes. C'était ici leur C'était ici leur monde, sur la grande étendue de monde.

pierres et de sable.

Un peu avant l'aube, quand le ciel devenait gris peu à peu, un chien s'est mis à aboyer, et les chiens Quelqu'un arrivait le long des sentiers, entre les sauvages ont répondu. Ils ont poussé de longs cris dunes. C'était un jeune garçon vêtu comme les gens de aigus, la tête renversée en arrière. C'était étrange, cela la ville. Il portait sur l'épaule une veste de lin un peu faisait frissonner la peau.

froissée, et ses chaussures de toile blanche étaient Il n'y avait plus de bruits d'insectes à présent. Les couvertes de poussière. De temps en temps il s'arrêtait pierres ne craquaient plus. Le brouillard montait de la et hésitait, parce que les sentiers se divisaient. Il mer, en suivant le lit des torrents à sec. Il passait très repérait le bruit de la mer, à sa gauche, puis il lentement sur les dunes, il s'étirait comme de la fumée. recommençait à marcher. Le soleil était déjà haut sur Les étoiles s'effaçaient dans le ciel. Une lumière l'horizon, mais il ne sentait pas sa chaleur. La lumière faisait une tache, à l'est, au-dessus du désert. La terre qui se réverbérait sur le sable l'obligeait à fermer les commençait à apparaître, pas du tout belle, mais grise yeux. Son visage n'était pas habitué au soleil ; il était et terne, parce qu'elle dormait encore. Les chiens rouge par endroits, sur le front, et surtout sur le nez, où sauvages erraient entre les dunes, à la recherche de la peau commençait à partir. Le jeune garçon n'était nourriture. C'étaient de petits chiens maigres avec un pas très habitué non plus à marcher dans le sable ; cela dos arqué et de longues pattes. Ils avaient des oreilles se voyait à la façon dont il tordait ses chevilles en pointues comme les renards.

marchant sur les pentes des dunes.

La lumière augmentait, on commençait à distinguer Quand il arriva devant le mur de pierres sèches, le les formes. Il y avait une plaine, semée de rochers garçon s'arrêta. C'était un très long mur qui barrait

la brûlés, et quelques huttes en pisé avec des toits de plaine. A chaque extrémité, le mur disparaissait sous palmes. Les huttes étaient en ruine, probablement les dunes. Il fallait faire un grand détour pour trouver abandonnées depuis des mois, sauf une où vivaient les un passage. Le garçon hésita. Il regarda en arrière, enfants. Autour des maisons, c'était la grande plaine de pensant qu'il allait peut-être revenir sur ses pas. pierres, les dunes. Derrière les dunes, la mer. Quelques C'est alors qu'il entendit des bruits de voix. Cela sentiers traversaient la plaine ; c'étaient les pieds nus venait de l'autre côté du mur, des cris étouffés, des des enfants et les sabots des chèvres qui les avaient appels. C'étaient des voix d'enfants. Le vent les portait tracés. par-dessus la muraille, un peu irréelles, mêlées au Quand le soleil apparut au-dessus de la terre, loin, à grondement de la mer. Les chiens sauvages aboyaient l'est, la lumière fit briller d'un seul coup la plaine. Le plus fort, parce qu'ils avaient senti la présence du sable des dunes brillait comme de la poussière de nouveau venu. cuivre. Le ciel était lisse et clair comme de l'eau. Les Le jeune garçon escalada la muraille et regarda de chiens sauvages s'approchèrent des maisons et du l'autre côté. Mais il n'aperçut pas les enfants. De ce troupeau de chèvres. côté du mur, c'était toujours la même plaine de

252 *Les bergers*

Les bergers rochers, les mêmes arbustes et, au loin, la ligne douce près d'un buisson et il attendit, comme s'il cherchait des dunes.

quelque chose par terre. Au bout d'une minute, il Le jeune garçon avait très envie d'aller voir là-bas. Il entendit un bruit de course. Debout, il vit des ombres y avait beaucoup de traces sur le sol, des sentiers, des qui se cachaient entre les arbustes, et il entendit des brisées dans les fourrés qui indiquaient le passage des rires étouffés.

gens. Sur les rochers, le soleil faisait briller les parcel- Alors il sortit de sa poche un petit miroir, et il dirigea les de mica.

le reflet dans la direction des arbustes. Le petit cercle Le jeune garçon était attiré par cet endroit. Il sauta blanc voltigeait, et semblait enflammer les feuilles du mur et il se sentit plus léger, plus libre. Il écouta le sèches.

bruit du vent et de la mer, il vit les creux où vivent les Soudain, au milieu des branches, le rond blanc lézards, les buissons où les oiseaux font leurs nids. éclaira un visage et fit briller une paire d'yeux. Le Il commença à marcher sur la plaine de pierres. Ici, jeune garçon maintint le reflet du soleil sur le visage, les arbustes étaient plus hauts. Certains portaient des jusqu'à ce que l'inconnu se lève, ébloui par la lumière. baies rouges.

Ils se levèrent tous les quatre ensemble : c'étaient des enfants. Le jeune

garçon les regarda avec étonne- Tout à coup, il s'arrêta, parce qu'il avait entendu ment. Ils étaient petits, pieds nus, habillés de vête- tout près de lui :

ments en vieille toile. Leurs visages étaient couleur de « Frtt ! Frtt ! » cuivre, leurs cheveux couleur de cuivre aussi tom- un bruit bizarre, comme si on jetait de petits baient en larges boucles. Au milieu, il y avait une petite cailloux sur la terre. Mais personne ne se montrait. fille à l'air farouche, vêtue d'une chemise bleue trop Le jeune garçon recommença à avancer. Il suivait un grande pour elle. L'aîné des quatre enfants tenait dans petit sentier qui conduisait à un groupe de rochers, au sa main droite une longue lanière verte, qui semblait centre de l'enceinte de pierres sèches.

faite de paille tressée.

Encore une fois, il entendit, tout près de lui : Comme le jeune garçon restait immobile, les enfants « Frtt ! Frtt ! » s'approchèrent. Ils se parlaient à mi-voix et riaient, Cela venait de derrière, maintenant. Mais il ne vit mais le jeune garçon ne comprenait pas ce qu'ils que la muraille, les buissons, les dunes. Il n'y avait disaient. Il leur demanda d'où ils venaient, et qui ils personne. étaient, mais les enfants secouèrent la tête et continuè- Mais le jeune garçon sentait qu'on le regardait. Cela rent à rire un peu.

venait de tous les côtés à la fois, un regard insistant qui Avec une voix un peu enrouée, le jeune garçon dit : le guettait, qui suivait chacun de ses mouvements. Il y « Je m'appelle — Gaspar. »

avait longtemps qu'on le regardait ainsi, mais le jeune Les enfants se regardèrent et ils éclatèrent de rire. Ils garçon venait seulement de s'en rendre compte. Il répétaient :

n'avait pas peur ; il faisait grand jour maintenant, et « Gach Pa ! Gach Pa ! »

d'ailleurs le regard n'avait rien d'effrayant. comme cela, avec des voix aiguës. Et ils riaient Pour voir ce qui allait se passer, le garçon s'accroupit

254 *Les bergers*

Les bergers

comme s'ils n'avaient jamais rien entendu de plus petit miroir. L'aîné des enfants s'amusa un instant comique.

avec le reflet du soleil, puis il se regarda dans le miroir. « Qu'est-ce que c'est ? » dit Gaspar. Il prit dans sa Gaspar aurait bien voulu connaître leurs noms. Mais main la lanière verte que tenait l'aîné des enfants. Le les enfants ne parlaient pas sa langue. Ils parlaient une garçon se baissa et ramassa une petite pierre par terre. drôle de langue, volubile et un peu rauque, qui faisait Il la plaça dans le creux de la lanière et la fit tourner une musique qui allait bien avec le

paysage de pierres au-dessus de sa tête. Il ouvrit la main, la lanière se et de dunes. C'était comme les craquements des pierres détendit et le caillou fila haut dans le ciel en sifflant. dans la nuit, comme les cliquetis des feuilles sèches, Gaspar essaya de le suivre des yeux, mais le caillou comme le bruit du vent sur le sable.

disparut dans l'air. Quand il retomba sur la terre, à Seule la petite fille restait un peu à l'écart. Elle était vingt mètres, un petit nuage de poussière montra assise sur ses talons, les genoux et les pieds couverts l'endroit qu'il avait frappé.

par sa grande chemise bleue. Ses cheveux étaient Les autres enfants crièrent et battirent des mains. couleur de cuivre rose et tombaient en boucles épaisses L'aîné tendit la lanière à Gaspar et dit : « Goum ! »

sur ses épaules. Elle avait des yeux très noirs, comme Le jeune garçon choisit à son tour un caillou sur le les garçons, mais plus brillants encore. Il y avait une sol et il le plaça dans la boucle de la fronde. Mais il ne drôle de lumière dans ses yeux, comme un sourire qui savait pas tenir la lanière. L'enfant aux cheveux ne voulait pas trop se montrer. L'aîné montra la petite couleur de cuivre lui montra comment glisser l'extré- fille à Gaspar et il répéta plusieurs fois : mité de la lanière autour de son poignet et replia les « Khaf... Khaf... Khaf... »

doigts de Gaspar sur l'autre extrémité. Puis il se recula Alors Gaspar l'appela ainsi : Khaf. C'était un nom un peu et il dit encore : qui lui allait bien.

« Goum ! Goum ! »

Le soleil brillait fort, maintenant. Il allumait toutes Gaspar commença à faire tourner son bras au- ses étincelles sur les rochers aigus, de petits éclairs dessus de sa tête. Mais la lanière était lourde et longue, clignotants, comme s'il y avait eu des miroirs. et c'était beaucoup moins facile qu'il l'avait cru. Il fit Le bruit de la mer avait cessé, parce que le vent tourner plusieurs fois la lanière, de plus en plus vite, soufflait maintenant de l'intérieur des terres, du et au moment où il s'apprêtait à ouvrir la main, il fit un désert. Les enfants restaient assis. Ils regardaient du faux mouvement. La tresse siffla et cingla son dos, si côté des dunes en plissant les yeux. Ils semblaient fort qu'elle déchira sa chemise.

attendre.

Gaspar avait mal et il était en colère, mais les Gaspar se demandait comment ils vivaient ici, loin enfants riaient tant qu'il ne put s'empêcher de rire, lui de la ville. Il aurait bien aimé poser des questions à aussi. Les enfants battaient des mains et criaient : l'aîné des garçons, mais ce n'était pas possible. Même « Gach Pa ! Gach Paaa ! »

s'ils avaient parlé le même langage, Gaspar n'aurait Ensuite ils

s'assirent par terre. Gaspar montra son pas osé lui poser des questions. C'était comme ça.

256 *Les bergers*

Les bergers C'était un endroit où on ne devait pas poser de des arbustes. Le ciel était absolument pur, mais a questions.

présent il avait une couleur pâle de gaz surchauffé Gaspar marchait derrière l'aîné des enfants, les yeux Quand le soleil était en haut du ciel, les enfants à demi fermés à cause de la lumière. Personne ne partaient rejoindre le troupeau. Sans rien dire à parlait. La chaleur avait séché les gorges. Gaspar avait Gaspar, ils partirent dans la direction des grands respiré par la bouche, et sa gorge était si douloureuse rochers brûlés, là-bas, à l'est, en marchant à la file qu'il étouffait. Il s'arrêta et il dit à l'aîné : indienne le long du sentier étroit.

« J'ai soif... »

Gaspar les regarda partir, assis sur le tas de pierres. Il répéta plusieurs fois en montrant sa gorge. Le Il se demandait ce qu'il fallait faire. Peut-être qu'il garçon secoua la tête. Il n'avait peut-être pas compris. fallait retourner en arrière et revenir vers la route, vers Gaspar vit que les enfants n'étaient plus comme tout à les maisons de la ville, vers les gens qui l'attendaient, l'heure. Maintenant ils avaient des visages durcis. La peau de leurs joues était rouge sombre, d'une couleur là-bas, de l'autre côté de la muraille et des dunes. qui ressemblait à la terre. Leurs yeux aussi étaient Quand les enfants furent assez loin, à peine grands sombres, ils brillaient d'un dur éclat minéral. comme des insectes noirs sur la plaine des rochers, La petite Khaf s'approcha. Elle fouilla dans les l'aîné se retourna vers Gaspar. Il fit tourner sa poches de sa chemise bleue, et elle en sortit une fronde d'herbe au-dessus de sa tête. Gaspar ne vit rien poignée de graines qu'elle tendit à Gaspar. C'étaient venir, mais il entendit un sifflement près de son oreille, des graines semblables à des fèves, vertes et poussie- et le caillou frappa derrière lui. Il se redressa, sortit son reuses. Dès que Gaspar en mit une dans sa bouche, cela petit miroir et lança un reflet vers les enfants. le brûla comme du poivre, et aussitôt sa gorge et son « Haa-hou-haa! »

nez s'humectèrent.

Les enfants crièrent avec leur voix aiguë. Ils faisaient L'aîné des enfants montra les graines et dit : des signes avec la main. Seule la petite Khaf continuait « Lula. »

à marcher sans se retourner le long du sentier. Ils recommencèrent à marcher, et franchirent une Gaspar bondit et se mit à courir de toutes ses forces à première chaîne de collines. De l'autre côté, il y avait travers la plaine, sautant par-dessus les pierres et les une plaine identique à celle d'où ils étaient partis. buissons. En quelques secondes

il rejoignit les enfants, C'était une grande plaine de rochers, avec de l'herbe et ensemble ils continuèrent leur route. qui poussait en son centre.

Il faisait très chaud maintenant. Gaspar avait ouvert C'est là que paissait le troupeau.

sa chemise et roulé ses manches. Pour se protéger du soleil, il mit la veste de toile sur sa tête. L'air brûlant Il y avait en tout une dizaine de moutons noirs, était traversé par des essaims de mouches minuscules quelques chèvres, et un grand bouc noir qui se tenait qui bourdonnaient autour des cheveux des enfants. Le un peu à l'écart. Gaspar s'arrêta pour se reposer, mais soleil dilatait les pierres et faisait crépiter les branches les enfants ne l'attendirent pas. Ils descendaient en

258 *Les bergers*

Les bergers courant le ravin qui conduisait à la plaine. Ils pou- voix plaintives. A l'arrière du troupeau, le bouc mar- saient de drôles de cris,

chait lourdement, en baissant parfois ses cornes poin- tues. L'aîné des enfants le surveillait. Sans s'arrêter, il « Hawa ! Hahouwa ! »

ramassait un caillou et faisait siffler sa fronde. Le bouc comme des aboiements. Puis ils sifflaient entre leurs soufflait rageusement, puis bondissait quand le caillou doigts.

frappait son dos.

Les chiens se levèrent et répondirent :

L'air fou, les chiens sauvages continuaient à courir « Haw ! Haw ! Haw ! Haw ! »

autour du troupeau en criant. Les enfants leur répon- Le grand bouc tressaillit et frappa le sol avec ses daient et leur jetaient des pierres.

Gaspar faisait sabots. Puis il rejoignit le troupeau et toutes les bêtes comme eux ; son visage était tout gris de poussière, ses s'écartèrent.

Un nuage de poussière commençait à cheveux étaient collés par la sueur. Il avait tout oublié, tourner autour du troupeau. C'étaient les chiens sauva-

maintenant, tout ce qu'il connaissait avant d'arriver. ges qui décrivaient des cercles rapides. Le bouc tour-

Les1 rues de la ville, les salles d'étude sombres, les nait en même temps qu'eux, la tête baissée, présentant grands bâtiments blancs de l'internat, les pelouses, ses deux longues cornes acérées.

tout cela avait disparu comme un mirage dans l'air Les enfants approchaient en aboyant et en sifflant. surchauffé de la plaine déserte.

L'aîné fit tourner sa fronde d'herbe. Chaque fois C'était le soleil surtout qui était cause de ce qui se qu'il ouvrait la main, un caillou frappait une bête dans passait ici. Il était au centre du ciel blanc, et sous lui le troupeau. Les enfants couraient et agitaient leurs tournaient

les bêtes dans leur nuage de poussière. Les bras, sans cesser de crier : ombres noires des chiens traversaient la plaine, reve- « Ha ! Hawa ! Hawap ! »

naient, repartaient. Les sabots martelaient la terre Quand le troupeau fut rassemblé autour du bouc, les dure, et cela faisait un bruit qui roulait et grondait enfants éloignèrent les chiens à coups de pierres. comme la mer. Les cris des chiens, les voix des Gaspar descendit le ravin à son tour. Un chien sauvage moutons, les appels et les sifflements des enfants gronda, les crocs à l'air, et Gaspar fit tourner sa n'arrêtaient pas.

veste en criant, lui aussi :

Comme cela, lentement, le troupeau commença à « Ha ! Haaa ! »

franchir la deuxième chaîne de collines, en suivant le Il n'avait plus soif à présent. Sa fatigue avait dis- lit des torrents. Le sable montait dans l'air et, pris par par. Il courait sur la plaine de rochers en faisant les rafales de vent, descendait vers la plaine en formant tourner sa veste. Le soleil très haut dans le ciel blanc des trombes.

brillait avec violence. L'air était saturé de poussière, l'odeur des moutons et des chèvres enveloppait tout, Les ravins devenaient plus étroits, bordés par des pénétrait tout.

buissons épineux. Les moutons laissaient sur leur Lentement, le troupeau avançait à travers l'herbe passage des touffes de poils noirs. Gaspar déchirait ses jaune, dans la direction des collines. Les bêtes étaient vêtements aux branches. Ses mains saignaient, mais le serrées les unes contre les autres et criaient avec leurs vent chaud arrêtaient le sang tout de suite. Les enfants

Les bergers

Les bergers escaladaient les collines sans fatigue, mais Gaspar son air farouche. Elle distribua aux garçons des poi- tomba plusieurs fois en glissant sur les cailloux. gnées de graines poivrées. Elle tendit la main, et Quand ils arrivèrent au sommet, les enfants s'arrê- montra à Gaspar la vallée qui miroitait près de rent pour regarder. Gaspar n'avait jamais rien vu l'horizon, et elle dit :

d'aussi beau. Devant eux, la plaine et les dunes « Genna. »

descendaient lentement, par vagues, jusqu'à la limite Les enfants reprirent la route, sur les traces des de l'horizon. C'était une très grande étendue moutons. Gaspar marchait le dernier. A mesure qu'ils ondoyante, avec de gros blocs de rocher sombres et des redescendaient les collines, la vallée lointaine dispa- monticules de sable rouge et jaune. Tout était très lent, raissait derrière les dunes. Mais ils n'avaient plus très calme. A l'est, la plaine était dominée par une besoin de la voir. Ils suivaient le ravin, dans la falaise blanche qui étendait son ombre noire. Entre les direction du soleil levant.

collines et les dunes, il y avait une vallée qui serpente. Il faisait moins chaud, déjà. Sans qu'ils s'en aperçoivent, descendant chaque niveau par une marche. Et au vent, la journée avait passé. Le ciel était doré maintenant de la vallée, au loin, si loin que cela devenait nant, et la lumière ne se réverbérait plus sur les presque irréels, on voyait la terre entre les collines : à parcelles de mica.

peine, grise, bleue, verte, légère comme un nuage, la Le troupeau avait une demi-heure d'avance sur la terre lointaine, la plaine d'herbe et d'eau. Légère, enfants. Quand ils arrivaient au sommet d'un mont-douce, délicate comme la mer vue de loin. cule, ils le voyaient qui remontait de l'autre côté, en Ici le ciel était grand, la lumière plus belle, plus faisant ébouler les pierres.

pure. Il n'y avait pas de poussière. Le vent soufflait par intermittence, le long de la vallée, le vent frais qui vous rendait calme.

Le soleil se coucha vite. Il y eut un bref crépuscule, et Gaspar et les enfants regardaient sans bouger la l'ombre commença à recouvrir le ravin. Alors la plaine lointaine, et ils sentaient une sorte de bonheur enfants s'assirent dans un creux et ils attendirent là dans leurs corps. Ils auraient voulu voler aussi vite que nuit. Gaspar s'installa à côté d'eux. Il avait très soif et le regard et se poser là-bas, au centre de la vallée. sa bouche était enflée à cause des graines poivrées. Il Le troupeau n'avait pas attendu les enfants. Le enleva ses chaussures et vit que ses pieds saignaient ; le grand bouc noir à sa tête, il dévalait les pentes et le sable avait pénétré à l'intérieur des chaussures et avait suivi le ravin. Les chiens sauvages n'aboyaient plus ; arraché sa peau.

ils trottaient derrière le troupeau.

Les enfants allumèrent un feu de brindilles. Puis un Gaspar regarda les enfants. Debout sur un rocher en des jeunes garçons partit dans la direction du trou-surplomb, ils contemplaient le paysage sans parler. Le peau. A la nuit, il revint en portant une outre pleine de vent agitait leurs vêtements. Leurs visages étaient lait. A tour de rôle, les enfants burent. La petite Khaf moins durs. La lumière jaune brillait sur leurs fronts, but la dernière, et elle apporta l'outre à Gaspar. dans leurs cheveux. Même la petite Khaf avait perdu Gaspar but trois longues gorgées. Le lait était doux et

Les bergers

Les bergers tiède, et cela calma tout de suite l'ardeur de sa bouche qui le guidait, l'aidait à marcher pieds nus sur les et de sa gorge.

cailloux coupants, sans faire de bruit. Devant lui, la Le froid arriva. Il sortait de la terre, comme le souffle silhouette svelte d'Abel bondissait d'un rocher à l'autre d'une cave. Gaspar s'approcha du feu et s'allongea tre, silencieuse et souple comme un chat. dans le sable. A côté de lui,

la petite Khaf dormait déjà, En haut du ravin, ils furent pris par le vent, un vent et Gaspar étendit sur elle sa veste de toile. Puis, le froid qui coupait la respiration. Abel s'arrêta et yeux fermés, il écouta les bruits du vent. Cela faisait mince les alentours. Ils étaient sur une sorte de plateau avec les craquements du feu une bonne musique pour de pierre. Quelques buissons noirs bougeaient dans le s'endormir. On entendait aussi, au loin, les bêlements vent. Les dalles lisses luisaient à la lumière lunaire, des chèvres et des moutons.

séparées par des fissures.

Sans bruit, Gaspar rejoignit Abel. Le jeune garçon L'inquiétude légère réveilla Gaspar. Il ouvrit les yeux. Rien ne bougeait sur son visage, excepté les yeux, et vit d'abord le ciel noir étoilé qui semblait tout yeux. Malgré le vent qui sifflait, il semblait à Gaspar près. La lune pleine, blanche, éclairait comme une qu'il entendait le cœur d'Abel battre dans sa poitrine. lampe. Le feu était éteint, et les enfants dormaient. En tournant la tête, Gaspar vit l'aîné des enfants debout à Il voyait briller le petit nuage de vapeur devant son côté de lui. Abel (Gaspar avait entendu son nom visage, chaque fois qu'Abel respirait.

plusieurs fois quand les enfants se parlaient) était Sans quitter des yeux le plateau éclairé, Abel immobile, sa longue fronde d'herbe à la main. La ramassa un caillou et le plaça dans sa fronde d'herbe. lumière de la lune éclairait son visage et brillait dans Puis, soudain, il fit tourner la lanière au-dessus de sa ses yeux. Gaspar se redressa en se demandant combien tête. De plus en plus vite, la fronde tournait comme de temps il avait dormi. C'était le regard d'Abel qui une hélice. Gaspar s'écarta. Il scrutait le plateau lui l'avait réveillé. Le regard d'Abel disait : aussi, examinant chaque pierre, chaque fissure, cha- « Viens avec moi. »

que buisson noir. La fronde tournait en faisant un Gaspar se leva et marcha derrière le garçon. Le froid sifflement continu, d'abord grave et pareil au hurle- de la nuit était vif, et cela acheva de le réveiller. Au ment du vent, puis aigu comme le bruit d'une sirène. bout de quelques pas, il s'aperçut qu'il avait oublié de La musique de la fronde d'herbe paraissait emplir mettre ses chaussures ; mais ses pieds écorchés étaient tout l'espace. Tout le ciel résonnait, et la terre, les mieux ainsi, et il continua.

rochers, les arbustes, les herbes. Cela allait jusqu'à Ensemble, ils escaladèrent la pente du ravin. A la l'horizon, c'était une voix qui appelait. Que voulait- lumière de la lune, les rochers étaient blancs, un peu elle ? Gaspar ne baissait pas les yeux, il regardait le bleus. Le cœur battant, Gaspar suivait Abel vers le même point, droit devant lui, sur le plateau lunaire, et sommet de la colline. Il ne se demandait même pas où ses yeux brûlaient de fatigue et de désir. Le corps il allait. Quelque chose de mystérieux l'attirait, quel- d'Abel frissonnait.

C'était comme si le sifflement de la que chose dans le regard d'Abel peut-être, un instinct fronde d'herbe sortait de lui, par la bouche et par les

Les bergers

yeux, pour couvrir la terre et aller jusqu'au fond du ciel noir.

Tout d'un coup, quelqu'un apparut sur le plateau de pierre. C'était un grand lièvre du désert, couleur de sable. Il était debout sur ses pattes, ses longues oreilles dressées. Ses yeux brillaient comme de petits miroirs tandis qu'il regardait vers les enfants. Le lièvre resta immobile, figé au bord de la dalle de pierre, écoutant la musique de la fronde d'herbe.

Il y eut le claquement de la lanière et le lièvre se coucha sur le côté, car la pierre l'avait frappé exactement entre les deux yeux.

Il y avait plusieurs jours maintenant que les enfants Abel se tourna vers son compagnon et le regarda. vivaient à Genna. Ils étaient arrivés là un peu avant le Son visage était éclairé de contentement. Ensemble les coucher du soleil, ils étaient entrés dans la vallée en enfants coururent pour ramasser le lièvre. Abel sortit même temps que le troupeau. Tout à coup, au détour un petit couteau de sa poche, et sans hésiter il trancha du chemin, ils avaient vu la grande plaine verte qui la gorge de l'animal, puis il le maintint par les pattes brillait doucement, et ils s'étaient arrêtés un instant, arrière pour qu'il se vide de son sang. Il donna le lièvre sans pouvoir bouger, tellement c'était beau. à Gaspar, et avec ses deux mains il arracha la peau C'était vraiment beau ! Devant eux, l'espace d'herbes jusqu'à la tête. Ensuite il l'éventra et il arracha les hautes ondulait dans le vent, et les arbres se balan- entrailles qu'il jeta dans une crevasse. çaient, beaucoup d'arbres élancés, aux troncs noirs et Ils redescendirent vers le ravin. En passant près d'un aux larges frondaisons vertes; des amandiers, des arbuste, Abel choisit une longue branche qu'il émonda peupliers, des lauriers géants ; il y avait aussi de hauts avec son couteau.

palmiers dont les feuilles bougeaient. Autour de la Quand ils rejoignirent le campement, Abel réveilla plaine, les collines de pierres étendaient leur ombre, et les enfants. Ils rallumèrent le feu avec de nouvelles du côté de la mer, les dunes de sable étaient couleur brindilles. Abel embrocha le lièvre sur la branche et il d'or et de cuivre. C'était ici que le troupeau arrivait, s'accroupit près du feu pour le faire rôtir. Quand le c'était leur terre.

lièvre fut cuit, Abel le partagea avec ses doigts. Il tendit Les enfants regardaient l'herbe sans bouger, comme une cuisse à Gaspar et garda l'autre pour lui. s'ils n'osaient pas y marcher. Au centre de la plaine, Les enfants mangèrent rapidement, et ils jetèrent les entouré de palmiers, le lac brillait comme un miroir, et os aux chiens sauvages.

Puis ils se recouchèrent autour Gaspar sentit une vibration dans son corps. Il se des braises et ils s'endormirent. Gaspar resta quelques retourna et regarda les enfants. Leurs visages étaient minces, les yeux ouverts à regarder la lune blanche éclairés par la lumière douce qui venait de la plaine qui ressemblait à un phare au-dessus de l'horizon. d'herbe. Les yeux de la petite Khaf n'étaient plus

266 *Les bergers*

Les bergers sombres; ils étaient devenus transparents, couleur il entendit la voix de Khaf derrière lui. Elle criait avec d'herbe et d'eau. détresse, comme quelqu'un qui s'est perdu : C'est elle qui partit la première. Elle jeta ses « Mouïa-a-a ! »

paquets, en criant de toutes ses forces un mot étrange, Alors Gaspar revint en arrière, et il la chercha entre « Mouïa-a-a-a!... »

les herbes. Elle était si petite qu'il ne la voyait pas. En et elle se mit à courir à travers les herbes. décrivant des cercles, il l'appela :

« C'est l'eau ! C'est l'eau ! » pensa Gaspar. Mais avec « Mouïa ! »

les autres il cria le mot étrange, et il commença à Il la trouva loin derrière les autres enfants. Elle courir vers le lac.

courait à petits pas, en protégeant sa figure avec ses « Mouïa ! Mouïa-a-a ! »

avant-bras. Elle avait dû tomber plusieurs fois, parce Gaspar courait vite. Les longues herbes cinglaient que sa chemise et ses jambes étaient couvertes de terre. ses mains et son visage, s'écartaient devant son corps Gaspar la souleva et la mit sur ses épaules, et il repartit en avant. C'était elle qui le guidait maintenant. Cram- en crissant. Gaspar courait à travers la plaine, ses ponnée à ses cheveux, elle le poussait dans la direction pieds nus frappaient le sol humide, ses bras fauchaient de l'eau, et elle criait :

les feuilles coupantes de l'herbe. Il entendait le bruit de « Mouïa! Mouïa-a-a!... »

son cœur, le grincement des herbes qui se repliaient derrière lui. A quelques mètres à gauche, Abel courait En quelques enjambées, Gaspar rattrapa son retard. Il dépassa les deux plus jeunes garçons. Il arriva au aussi vite, en poussant des cris. Parfois il disparaissait bord de l'eau en même temps qu'Abel Ils tombèrent sous les herbes, puis reparaisait, bondissant par- tous les trois dans l'eau fraîche, à bout de souffle, et ils dessus les pierres. Leurs routes se croisaient, s'éloi- se mirent à boire en riant.

gnaient, et les autres enfants couraient derrière eux, en sautant pour voir où ils allaient. Ils appelaient, et Avant la nuit, les enfants construisirent une maison. Gaspar répondait :

Abel était l'architecte. Il avait coupé de longs roseaux « Mouïa-a-a-a!...

»

et des branches. Avec l'aide des autres garçons, il avait Ils sentaient l'odeur de la terre humide, l'odeur âcre formé la carcasse en ployant les roseaux en arc et en les de l'herbe écrasée, l'odeur des arbres. Les lames liant au sommet avec des herbes. Puis il avait bouché d'herbe lacéraient leurs visages comme des fouets, et les interstices avec de petites branches Pendant ce ils continuaient à courir sans reprendre haleine, ils temps, la petite Khaf et Augustin, l'un des jeunes criaient sans se voir, ils s'appelaient, se guidaient vers garçons, accroupis au bord du lac, fabriquaient de la l'eau.

boue.

« Mouïa ! Mouïa ! »

Quand la pâte fut prête ils l'étalèrent sur les murs de Gaspar voyait la nappe d'eau devant lui, scintillante la maison en tapotant avec les paumes de la main. Le au milieu des herbes. Il pensait qu'il arriverait le travail avançait vite, et au coucher du soleil, la maison premier, et il courait encore plus vite. Mais tout à coup était finie. C'était une sorte d'igloo en terre, avec un

268 *Les bergers*

Les bergers côté ouvert pour entrer. Abel et Gaspar ne pouvaient y auprès d'Augustin, à côté du troupeau. Ensemble ils entrer qu'à quatre pattes, mais la petite Khaf pouvait regardaient le grand bouc noir qui arrachait des s'y tenir droite. La maison était sur le bord du lac, au touffes d'herbes. Les chèvres et les moutons mar- centre d'une plage de sable. Autour de la maison, les chaient derrière lui. Les chèvres avaient de longues hautes herbes formaient une muraille verte. De l'autre têtes d'antilope, aux yeux obliques couleur d'ambre. côté du lac vivaient les hauts palmiers. Ce sont eux qui Les mouchérons vrombrissaient sans cesse dans l'air. fournirent les feuilles pour le toit de la maison. Abel montra à Gaspar comment fabriquer une Après avoir bu, le troupeau s'était éloigné à travers fronde. Il choisit plusieurs lames d'une herbe spéciale, la plaine d'herbe. Mais les enfants ne semblaient pas vert sombre, qu'il appelait *goum*. En les maintenant s'en soucier. De temps en temps, ils écoutaient les avec ses orteils, il en fit une tresse. C'était difficile, bêlements qui venaient dans le vent, de l'autre côté de parce que l'herbe était dure et glissante. La tresse se l'herbe.

défaissait tout le temps, et Gaspar devait reprendre Quand le soir était venu, le plus jeune des garçons depuis le début. Les bords des brins d'herbe étaient était parti traire les chèvres. Ensemble ils avaient bu le tranchants, et ses mains saignaient. La tresse allait en lait doux et tiède, puis ils s'étaient couchés, serrés les s'élargissant pour former la poche où on plaçait le uns contre les autres à l'intérieur de la maison. Une caillou. A chaque extrémité, Abel montra à Gaspar sorte de

brouillard léger montait du lac, le vent avait comment fermer la tresse par une boucle solide, qu'il cessé. Gaspar sentait l'odeur de la terre mouillée sur consolida avec un brin d'herbe plus étroit. les murs de la maison. Il écoutait le bruit des grenouil- Quand la tresse fut terminée, Abel l'examina avec les et des insectes de la nuit.

soin. Il tira sur chaque extrémité pour éprouver la solidité de la lanière. Elle était longue et souple, mais C'était ici qu'ils vivaient depuis des jours, c'était ici plus courte que celle d'Abel. Abel l'essaya tout de suite. leur maison. Les journées étaient très longues, le ciel Il choisit un caillou rond par terre et il le plaça au était toujours immense et pur, le soleil parcourait centre de la lanière. Puis il montra à nouveau comment longtemps sa route d'un horizon à l'autre. placer les deux extrémités : une boucle autour du Chaque matin, en se réveillant, Gaspar voyait la poignet, l'autre entre les doigts et la paume de la main. plaine d'herbes ruisselante de petites gouttes qui Il commença à faire tourner la fronde. Gaspar brillaient dans la lumière. Au-dessus de la plaine, les écoutait le sifflement régulier de la lanière. Mais Abel collines de pierres avaient la couleur du cuivre. Les ne lança pas la pierre. D'un mouvement brusque et rochers aigus se découpaient contre le ciel clair. A précis, il arrêta la lanière et la donna à Gaspar. Puis il Genna, il n'y avait jamais de nuages sauf, quelquefois, lui montra le tronc d'un palmier au loin. le sillage blanc d'un avion à réaction qui traversait Gaspar fit tourner la fronde à son tour. Mais il allait lentement la stratosphère. On pouvait rester des heu- trop vite et son buste était entraîné par le poids de la res à regarder le ciel, sans rien faire d'autre. Gaspar pierre. Il recommença plusieurs fois, en accélérant franchissait la plaine d'herbes, et il allait s'asseoir progressivement. Quand il entendit la lanière vrombir

270 *Les bergers*

Les bergers

au-dessus de sa tête comme un moteur d'avion, il sut le sol. Alors le chien attaqua. D'une seule détente il qu'il avait atteint la bonne vitesse. Lentement son sauta sur le jeune garçon. Abel cria quelque chose à corps tourna sur lui-même, et s'orienta vers le palmier Gaspar qui comprit tout de suite. A son tour il chargea debout à l'autre bout de la plaine. Il était sûr de lui sa fronde avec une pierre aiguë et la fit tourner de maintenant, et la fronde faisait partie de lui-même. Il toutes ses forces. Le chien noir s'arrêta et se tourna lui semblait voir un grand arc de cercle qui l'unissait vers Gaspar en grondant. Le caillou pointu le frappa à au tronc de l'arbre. Au moment même où Abel cria : la tête et brisa son crâne. Gaspar courut vers Abel et « Gia!

»

l'aida à marcher, car il tremblait sur ses jambes. Abel Gaspar ouvrit sa

main et la lanière d'herbe fouetta serra très fort le bras de Gaspar et, ensemble, ils l'air. Le caillou invisible bondit vers le ciel et deux ramenèrent la chèvre vers le troupeau. Tandis qu'ils secondes plus tard, Gaspar entendit le bruit de l'im- s'éloignaient, Gaspar se retourna et vit les chiens sauvages qui dévoraient le corps du chien noir. pact sur le tronc du palmier.

A partir de ce moment, Gaspar sut qu'il n'était plus Les journées passaient comme cela, des journées si le même. Maintenant, il accompagnait l'aîné des longues que c'aurait aussi bien pu être des mois. enfants quand il ramenait le troupeau vers le centre de Gaspar ne se souvenait plus très bien de ce qu'il avait la plaine. Ils partaient tous les deux à l'aurore, et ils connu avant qu'ils arrivent ici, à Genna. Quelquefois il traversaient les hautes herbes. Abel le guidait en pensait aux rues de la ville, avec leurs noms bizarres, faisant siffler sa fronde au-dessus de sa tête, et Gaspar aux voitures et aux camions. La petite Khaf aimait répondait avec sa propre fronde.

bien qu'il fasse pour elle le bruit des autos, surtout les Au loin, sur les premières dunes, les chiens sauvages grosses voitures américaines qui foncent tout droit sur avaient repéré une chèvre égarée. Leurs aboiements les routes en faisant éclater leur klaxon : aigus déchiraient le silence. Abel courait sur les pier- iiiiaaaaaooooo !

res. Le plus grand des chiens avait déjà attaqué la Elle riait aussi beaucoup à cause du nez de Gaspar. Le chèvre. Ses poils noirs hérissés, il tournait autour soleil l'avait brûlé, et il perdait sa peau par petites d'elle et, de temps à autre, il attaquait en grondant. La écailles. Lorsque Gaspar s'asseyait devant la maison et chèvre reculait en présentant ses cornes ; mais un peu sortait son petit miroir de sa poche, elle s'asseyait à de sang coulait de sa gorge.

côté de lui et riait en répétant un mot étrange : Quand Abel et Gaspar arrivèrent, les autres chiens « Zezay ! Zezay ! »

s'enfuirent. Mais le chien au poil noir se tourna contre Alors les autres enfants riaient et répétaient, eux eux. Sa gueule bavait et ses yeux brillaient de colère. aussi :

Rapidement, Abel chargea sa fronde avec une pierre « Zezay ! » tranchante et il la fit tourner. Mais le chien sauvage Gaspar finit par comprendre. Un jour, la petite Khaf connaissait le bruit de la fronde et quand la pierre lui fit signe de la suivre. Sans bruit, elle marcha partit, il fit un bond de côté et l'évita. La pierre frappa jusqu'à une pierre plate, dans le sable, près des

272 *Les bergers*

Les bergers

palmiers. Elle s'arrêta et montra quelque chose à Abel réveillait son ami, sans faire de bruit, comme la Gaspar, sur la pierre. C'était un long

lézard gris qui première fois, rien qu'en le regardant. Gaspar ouvrait perdait sa peau au soleil.

les yeux, il se levait à son tour et serrait la fronde « Zezay ! » dit-elle. Et elle toucha le nez de Gaspar d'herbe dans son poing. Ils partaient l'un derrière en riant.

l'autre à travers l'herbe haute, dans la lumière grise de Maintenant la petite fille n'avait plus peur du tout. l'aurore. Abel s'arrêtait de temps en temps pour Elle aimait bien Gaspar, peut-être parce qu'il ne savait écouter. Le vent qui passait sur l'herbe apportait les pas parler, ou bien à cause de son nez si rouge. bruits ténus de la vie, les odeurs. Abel écoutait, puis il La nuit, quand le froid montait de la terre et du lac, changeait un peu de direction. Les bruits devenaient elle passait par-dessus le corps des autres enfants plus précis. Des criaillements d'étourneaux dans le endormis et elle venait se blottir contre Gaspar. Gas- ciel, des roucoulements de ramiers, qu'il fallait distin- guer des bruits des insectes et des crissemments des par faisait semblant de ne pas se réveiller, et il restait herbes. Les deux garçons se glissaient à travers les longtemps sans bouger, jusqu'à ce que le souffle de la hautes herbes comme des serpents, sans bruit. Chacun petite fille devienne régulier parce qu'elle s'était tenait sa fronde chargée, et un caillou dans la main endormie. Alors il la couvrait avec sa veste de lin et il gauche. Quand ils arrivaient à l'endroit où étaient assis s'endormait lui aussi.

les oiseaux, ils s'écartaient l'un de l'autre, et ils se Maintenant qu'ils étaient deux à chasser, les enfants redressaient en faisant tourner leurs lanières. Sou- mangeaient souvent à leur faim. C'étaient des lièvres dain, les étourneaux s'envolaient, jaillissaient dans le du désert qu'ils rencontraient à la limite des dunes, ou ciel. L'un après l'autre, les garçons ouvraient leur main qui s'aventuraient au bord du lac. Ou bien des perdrix droite, et les pierres sifflantes abattaient les oiseaux. grises qu'ils allaient chercher à la tombée de la nuit dans les hautes herbes. Elles s'envolaient par groupes Quand ils revenaient vers la maison, les enfants au-dessus de la plaine, et les pierres sifflantes brisaient avaient déjà allumé le feu, et la petite Khaf avait leur vol. Il y avait aussi des cailles qui volaient au ras préparé les cuves d'eau. Ensemble ils mangeaient les de l'herbe, et il fallait mettre deux ou trois cailloux oiseaux, pendant que le soleil apparaissait au-dessus dans les frondes pour pouvoir les atteindre. Gaspar des collines, à l'autre bout de Genna.

aimait bien les oiseaux, et il regrettait de les tuer. Ceux Le matin, l'eau du lac était couleur de métal. Les qu'il préférait, c'étaient de petits oiseaux gris à longues moustiques et les araignées d'eau couraient à la sur- pattes qui s'enfuyaient en courant dans le sable, et qui face. Gaspar accompagnait la petite fille qui allait poussaient de drôles de

cris agus :

traire les chèvres. Il l'aidait en tenant les bêtes, « Courliiii ! Courliiii ! Courliiii ! »

pendant qu'elle vidait les mamelles dans les grandes Ils ramenaient les oiseaux à la petite Khaf qui les outres. Elle faisait cela tranquillement, sans relever la plumait. Puis elle les enveloppait avec de la boue et les tête, en chantonnant une chanson dans sa langue un mettait à cuire dans la braise.

peu étrange. Puis ils retournaient vers la maison pour Abel et Gaspar chassaient toujours ensemble. Parfois apporter le lait tiède aux autres enfants.

274 *Les bergers*

Les bergers Les deux jeunes frères (Gaspar pensait qu'ils s'appelaient, une très très longue journée qui n'en finirait laient Augustin et Antoine, mais il n'en était pas tout à jamais.

fait certain) l'emmenaient relever les pièges. C'était de La vallée de Genna n'avait pas de fin, elle non plus. l'autre côté du lac, à l'endroit où commençait le On n'avait jamais terminé de l'explorer. On trouvait marécage. Sur le chemin des lièvres, Antoine avait sans cesse des endroits nouveaux où on n'était jamais placé des nœuds coulants faits de brins d'herbe tressée, allé. De l'autre côté du lac, par exemple, il y avait une zone d'herbe jaune et courte, et une sorte de marécage attachés à des brindilles recourbées. Quelquefois ils où poussaient des papyrus. Les enfants étaient allés là trouvaient un lièvre étranglé, mais le plus souvent, les pour cueillir des roseaux pour la petite Khaf qui lacets avaient été arrachés. Ou bien c'étaient des rats voulait tresser des paniers.

qu'il fallait jeter au loin. Quelquefois aussi les chiens Ils s'étaient arrêtés au bord du marécage, et Gaspar sauvages étaient passés les premiers et avaient dévoré regardait l'eau qui luisait entre les roseaux. De grandes les captures.

libellules volaient au ras de l'eau, en traçant des Avec l'aide d'Antoine, Gaspar creusa une fosse pour sillages légers. Le soleil se réverbérait avec force, et attraper un renard. Il recouvrit la fosse avec des l'air était lourd. Les moustiques dansaient dans la brindilles et de la terre. Puis il frotta le chemin qui lumière autour des cheveux des enfants. Pendant conduisait à la fosse avec une peau de lièvre fraîche. Le qu'Augustin et Antoine cueillaient les roseaux, Gaspar piège resta intact plusieurs nuits, mais un matin, s'était avancé à l'intérieur du marécage. Il marchait Antoine revint en portant quelque chose dans sa lentement en écartant les plantes, tâtant la vase avec chemise. Quand il ouvrit son paquet, les enfants virent ses pieds nus. Bientôt l'eau était arrivée jusqu'à sa un tout jeune renard qui clignait des yeux à la

lumière taille. C'était une eau fraîche et tranquille, et Gaspar se du soleil. Gaspar le prit par la peau du cou comme un sentait bien. Il avait continué longtemps à marcher chat et le donna à la petite Khaf. Au début, ils avaient dans le marécage, puis, tout à coup, loin devant lui, il un peu peur l'un de l'autre, mais elle lui donna à boire avait vu ce grand oiseau blanc qui nageait à la surface du lait de chèvre dans le creux de sa main et ils de l'eau. Son plumage faisait une tache éblouissante devinrent de bons amis. Le renard s'appelait Mîm. sur l'eau grise du marécage. Quand Gaspar s'appro- chait trop, l'oiseau se levait, battait des ailes et A Genna, le temps ne passait pas de la même façon s'éloignait de quelques mètres.

qu'ailleurs. Peut-être même que les jours ne passaient Gaspar n'avait jamais vu d'oiseau aussi beau. Il pas du tout. Il y avait les nuits, et les jours, et le soleil brillait comme l'écume de la mer, au milieu des herbes qui remontait lentement dans le ciel bleu, et les et des roseaux gris. Gaspar aurait voulu l'appeler, lui ombres qui raccourcissaient, puis qui s'allongeaient parler, mais il ne voulait pas l'effrayer. De temps en sur le sol, mais ça n'avait plus la même importance. temps, l'oiseau blanc s'arrêtait et regardait Gaspar. Gaspar ne s'en souciait pas. Il avait l'impression que Puis il s'envolait un peu, l'air indifférent, parce que le c'était tout le temps la même journée qui recommen- marécage était à lui et qu'il voulait rester seul.

Les bergers

Les bergers Gaspar était resté longtemps immobile dans l'eau à passa devant le soleil et disparut, confondu avec la regarder l'oiseau blanc. La vase douce enveloppait ses lumière.

pieds, et la lumière étincelait à la surface de l'eau. Puis, Gaspar resta encore longtemps immobile dans l'eau, au bout d'un moment, l'oiseau s'était approché de espérant que l'oiseau reviendrait. Après cela, tandis Gaspar. Il n'avait pas peur, parce que le marécage était qu'il revenait en arrière dans la direction des voix des vraiment à lui, à lui tout seul. Il voulait simplement enfants, il y avait une drôle de tache devant ses yeux, voir l'étranger qui restait immobile dans l'eau. une tache éblouissante comme l'écume qui se dépla- çait avec son regard et fuyait au milieu des roseaux Ensuite, il s'était mis à danser. Il battait des ailes, et gris.

son corps blanc se soulevait un peu au-dessus de l'eau qui se troublait et agitait les roseaux. Puis il retombait, Mais Gaspar était heureux parce qu'il savait qu'il et il nageait en décrivant des cercles autour du jeune avait rencontré le roi de Genna.

garçon. Gaspar aurait bien voulu pouvoir lui parler, dans sa langue, pour lui dire qu'il l'admirait, qu'il ne lui voulait aucun mal, qu'il voulait seulement être son ami. Mais il n'osait pas faire du bruit avec

sa voix. Tout était tellement silencieux à cet endroit. On n'entendait plus les cris des enfants sur la rive, ni les jappements aigus des chiens. On entendait seulement le vent léger qui arrivait sur les roseaux et qui faisait frissonner les feuilles des papyrus. Il n'y avait plus de collines de pierres, ni de dunes, ni d'herbes. Il n'y avait que l'eau couleur de métal, le ciel, et la tache éblouissante de l'oiseau qui glissait sur le marécage. Maintenant il ne s'occupait plus de Gaspar. Il nageait et pêchait dans la vase, avec des mouvements agiles de son long cou. Puis il se reposait en écartant ses larges ailes blanches, et il avait vraiment l'air d'un roi, hautain et indifférent, qui régnait sur son domaine d'eau.

Soudain, il battit des ailes, et le jeune garçon vit son corps couleur d'écume qui s'élevait lentement, tandis que ses longues pattes traînaient à la surface du marécage comme les flotteurs d'un hydravion. L'oiseau blanc décolla et fit un grand virage dans le ciel. Il

Les bergers sombres et dorés, qui semblaient vous voir en transparence.

Gaspar restait assis à l'écart pour ne pas les déranger. Il aurait bien aimé s'approcher d'Hatrous, pour toucher ses cornes et la laine épaisse sur son front. Hatrous savait tellement de choses, non pas de ces choses qu'on trouve dans les livres, dont les hommes aiment parler, mais des choses silencieuses et fortes, des choses pleines de beauté et de mystère. Augustin restait longtemps debout, appuyé sur le bouc. Il lui offrait des herbes et des racines à manger, et tout le temps il lui parlait à l'oreille. Le bouc Hatrous, c'était le nom du grand bouc noir. Il vivait s'arrêtait de mastiquer l'herbe pour écouter la voix du de l'autre côté de la plaine d'herbes, à la limite des petit garçon, puis il faisait quelques pas en secouant la dunes, entouré par les chèvres et les moutons. C'était tête et Augustin marchait avec lui.

Augustin qui avait la garde d'Hatrous. Quelquefois, Hatrous avait vu toute la terre, au-delà des dunes et Gaspar allait à sa recherche. Il s'approchait à travers des collines de pierres. Il connaissait les prairies, les hautes herbes, en sifflant et en criant pour l'avertir, champs de blé, les lacs, les arbustes, les sentiers. Il comme ceci :

connaissait les traces des renards et des serpents « Ya-ha-ho ! »

mieux que personne. C'était cela qu'il enseignait à et il entendait la voix d'Augustin qui lui répondait au Augustin, toutes les choses du désert et des plaines loin.

qu'il faut apprendre pendant une vie entière. Ils s'asseyaient par terre, et ils regardaient le bouc et Il restait auprès du jeune garçon, mangeant dans sa les chèvres, sans parler. Augustin était beaucoup plus main les herbes et les racines. Il écoutait les paroles jeune

qu'Abel, mais il était plus sérieux. Il avait un douces et chantonnantes, et le poil de son dos frisson beau visage lisse qui ne souriait pas souvent, et des nait un peu. Ensuite il secouait la tête, avec deux ou yeux sombres et profonds qui semblaient voir loin trois mouvements brusques des cornes. Puis il allait derrière vous, vers l'horizon. Gaspar aimait bien son rejoindre son troupeau.

regard plein de mystère.

Alors Augustin revenait s'asseoir à côté de Gaspar, et Augustin était le seul qui pouvait s'approcher du ils regardaient ensemble le bouc noir qui avançait bouc. Il marchait lentement vers lui, il lui disait des lentement au milieu des chèvres qui dansaient. Il les paroles à voix basse, des paroles douces et chantantes, conduisait vers une autre pâture, un peu plus loin, là et le bouc s'arrêtait de manger pour le regarder et où l'herbe était vierge.

tendre les oreilles. Le bouc avait un regard comme Il y avait aussi le chien d'Augustin. Ce n'était pas celui d'Augustin, les mêmes larges yeux en amande, vraiment son chien, c'était un chien sauvage comme

280 *Les bergers*

Les bergers

les autres, mais c'était lui qui restait près d'Hatrous et ses dents, très doucement. Mais le lévrier n'aimait pas du troupeau, et Augustin était devenu son ami. Il qu'on l'approche. Dès qu'Augustin se levait, il se levait l'avait appelé Noun. C'était un grand lévrier à poils aussi, et restait à distance.

longs, couleur de sable, avec un nez effilé et des oreilles Quand il y avait eu de la viande, Augustin traversait courtes. De temps à autre, Augustin jouait avec lui. Il la plaine d'herbes et il apportait des os pour Noun. Il sifflait entre ses doigts et il criait son nom : les posait par terre, et il s'éloignait de quelques pas en « Noun ! Noun ! »

sifflant. Alors Noun venait manger. Personne n'avait le Alors l'herbe haute s'ouvrait et Noun arrivait à toute droit de venir vers lui à ce moment-là; les autres vitesse, en poussant des cris brefs. Il s'arrêtait, dressé chiens rôdaient autour, et Noun grondait sans relever sur ses longues jambes, le ventre palpitant. Augustin la tête.

faisait semblant de lui jeter une pierre, puis il criait C'était bien d'avoir ces amis, à Genna. On n'était encore son nom :

jamais seul.

« Noun ! Noun ! »

Le soir, quand l'air alourdi par le soleil arrêta le et il partait en courant à travers les herbes. Le lévrier vent, la petite Khaf allumait le feu pour chasser les bondissait derrière lui en aboyant, rapide comme une moucheron qui dansaient près des yeux et des oreilles. flèche. Comme il allait beaucoup plus vite que l'enfant, Puis elle partait avec

Gaspar pour traire les chèvres il faisait de grands détours dans la plaine, bondissait Quand ils traversaient ensemble les hautes herbes, la par-dessus les pierres, s'arrêtait, le museau dressé, aux petite fille s'arrêtait. Gaspar comprenait ce qu'elle aguets. Il entendait à nouveau la voix d'Augustin et il voulait, et il la mettait sur ses épaules, comme la repartait. En quelques bonds, il l'avait rejoint au première fois où ils étaient arrivés devant le lac. Elle milieu des herbes, et il faisait semblant de l'attaquer était si légère que Gaspar la sentait à peine sur ses en grondant. Augustin lui lançait des pierres, s'en- épaules. En courant, il rejoignait la région où Hatrous fuyait à nouveau, tandis que le lévrier tournait autour vivait auprès de son troupeau. Augustin était toujours de lui. A la fin, ils sortaient tous les deux de la plaine assis au même endroit, en train de regarder le bouc d'herbes, à bout de souffle: noir, et les collines lointaines.

Hatrous n'aimait pas trop ces bruits. Il soufflait et La petite Khaf rentrait seule en portant l'outre piétinait avec colère, et il conduisait son troupeau un gonflée de lait. Gaspar restait avec Augustin jusqu'à la peu plus loin. Quand Augustin revenait s'asseoir à côté tombée de la nuit. Quand l'ombre venait, il y avait un de Gaspar, le lévrier se couchait sur le sol, les pattes drôle de frisson sur toutes les choses. C'était l'heure arrière repliées de côté, les deux pattes avant bien que Gaspar et Augustin préféraient. La lumière décli droites, la tête haute. Il fermait les yeux et restait sans nait peu à peu, l'herbe et la terre devenaient grises bouger, tout à fait pareil à une statue. Seules ses alors que le haut des dunes était encore éclairé. A ce oreilles étaient mobiles, à l'affût des bruits. moment-là, le ciel était si transparent qu'on avait A lui aussi, Augustin parlait. Il ne lui parlait pas avec l'impression de voler, très haut en décrivant des des mots, comme au bouc noir, mais en sifflotant entre cercles lents comme un vautour. Il n'y avait plus de

282 *Les bergers*

Les bergers vent, plus de mouvement sur la terre, et les bruits n'y avait plus rien, presque plus rien. Les dunes de venaient de loin, très doux et très calmes. On entendait sable étaient voilées par l'ombre, les herbes étaient les chiens qui s'interpellaient d'une colline à l'autre, englouties. Autour du grand bouc noir, le troupeau de les moutons et les chèvres qui se serraient autour du moutons et de chèvres marchait sans bruit vers le haut grand bouc noir en poussant leurs bêlements un peu de la vallée. Les yeux grands ouverts, Gaspar et plaintifs. L'ombre emplissait tout le ciel comme de la Augustin regardaient le ciel. Là-haut il y avait beau- fumée, et les étoiles apparaissaient, une à une. Augus- coup de monde, beaucoup de peuples allumés, des tin montrait leurs feux, il donnait à chacun un nom oiseaux, des serpents, des

chemins qui sinuaient entre étrange que Gaspar essayait de retenir. C'étaient les les villes de lumière, des rivières, des ponts ; il y avait noms des étoiles de Genna, les noms qu'il fallait des animaux inconnus arrêtés, des taureaux, des apprendre, et qui brillaient fort dans l'espace bleu chiens aux yeux étincelants, des chevaux, sombre,

« Enif... »

« Altaïr... Eltanin... Kochab... Merak... » des corbeaux aux ailes déployées dont le plumage Il disait leurs noms, comme cela, lentement, avec sa luisait, des géants couronnés de diamants, immobiles, voix chantonnante, et elles apparaissaient dans le ciel et qui regardaient la terre,

bleu-noir, faibles d'abord, un seul point de lumière « Alnilam, Jouyera... »

vacillante, tantôt rouge, tantôt bleu. Puis fixes et des couteaux, des lances et des épées d'obsidienne, un puissantes, élargies, dardant leurs rayons aigus, elles cerf-volant enflammé suspendu dans le vent du vide. Il brillaient comme des brasiers au milieu du vide. y avait surtout, au centre des signes magiques, un Gaspar écoutait intensément leurs noms magiques, et éclair luisant au bout de sa longue corne acérée, le c'étaient les mots les plus beaux qu'il eût jamais grand bouc noir Hatrous debout dans la nuit, qui entendus, régnait sur son univers,

« Fecda... Alioth... Mizar... Alkaïd... » « Ras Alhague... »

La tête renversée en arrière, Augustin appelait les Alors Augustin se couchait sur le dos et il contem- étoiles. Il attendait un peu entre chaque nom, comme plait toutes les étoiles qui brillaient pour lui dans le si les lumières obéissaient à son regard et grandis- ciel. Il ne les appelait plus, il ne bougeait plus. Gaspar saient, traversaient le vide du ciel, arrivaient jusqu'à frissonnait, et retenait son souffle. Il écoutait de toutes lui, au-dessus de Genna. Entre elles maintenant il y ses forces, pour entendre ce que disaient les étoiles. avait de nouvelles étoiles, plus petites, à peine visibles, C'était comme s'il regardait avec tout son corps, son une poussière de sable qui s'effaçait par instants, puis visage, ses mains, pour entendre le murmure léger qui revenait, résonnait au fond du ciel, le bruit d'eau et de feu des « Alderamin... Deneb... Chedir... Mirach... » lumières lointaines.

Les feux ressemblaient à une flottille au bord de On pouvait rester là toute la nuit, au milieu de la l'horizon. Ils s'unissaient entre eux et dessinaient des plaine de Genna. On entendait le chant des insectes qui figures étranges qui couvraient le ciel. Sur la terre, il commençait, pas très fort au début, puis qui grandis-

Les bergers

Les bergers

sait, qui emplissait tout. Le sable des dunes restait derrière Gaspar. Sans se retourner, il savait que c'était chaud, et les enfants creusaient des trous pour dormir. la petite Khaf qui s'était réveillée. Il sentait sa main Seul, le grand bouc noir ne dormait pas. Il veillait tiède qui se plaçait dans la sienne et qui la serrait très devant son troupeau, ses yeux brillant comme des fort.

flammes vertes. Peut-être qu'il restait éveillé pour Alors, ils montaient tous les deux ensemble apprendre de nouvelles choses sur les étoiles et sur le dans le ciel, devenus légers comme des plumes, ciel. Parfois, il secouait sa lourde toison de laine, il ils flottaient vers le croissant de lune. La tête levée, soufflait à travers ses naseaux, parce qu'il avait ils s'en allaient très longtemps, très longtemps, sans entendu le glissement d'un serpent, ou parce qu'un quitter des yeux le croissant couleur d'argent, sans chien sauvage rôdait. Les chèvres portaient en courant, penser à rien, presque sans respirer. Ils flottaient au- et leurs sabots frappaient la terre sans qu'on sache où dessus de la vallée de Genna, plus haut que les elles étaient. Puis le silence revenait. éperviers, plus haut que les avions à réaction. Ils Quand la lune se levait au-dessus des collines de voyaient toute la lune, maintenant, le grand disque pierres, Gaspar se réveillait. L'air de la nuit le faisait sombre de l'arc de cercle éblouissant couché dans le frissonner. Il regardait autour de lui, et voyait qu'Au- ciel qui ressemblait à un sourire. La petite Khaf serrait gustin était parti. A quelques mètres, le jeune garçon la main de Gaspar de toutes ses forces, pour ne pas était assis à côté d'Hatrous. Il lui parlait à voix basse, tomber à la renverse. Mais c'était elle la plus légère, toujours avec les mêmes paroles chantonnantes. c'était elle qui entraînait le jeune garçon vers le Hatrous remuait ses mâchoires, il se penchait sur croissant de lune.

Augustin et soufflait sur son visage. Alors Gaspar Quand ils avaient longtemps regardé la lune, et comprenait qu'il était en train de lui enseigner de qu'ils étaient arrivés tout près d'elle, tellement près nouvelles choses. Il lui enseignait ce qu'il avait appris qu'ils sentaient la radiation fraîche de la lumière sur dans le désert, les journées sous le soleil qui brûle, les leurs visages, ils retournaient à l'intérieur de la mai- choses de la lumière et de la nuit. Peut-être qu'il lui son. Ils restaient longtemps sans dormir, à regarder à parlait du croissant de lune suspendu au-dessus de travers l'ouverture étroite de la porte la lumière pâle, à l'horizon, ou bien du grand serpent de la voie lactée écouter les chants stridents des criquets. Les nuits qui rampe à travers le ciel.

étaient belles et longues, à Genna.

Gaspar restait debout, il regardait de toutes ses forces le grand bouc noir pour essayer de comprendre un peu des belles choses qu'il enseignait à Augustin. Puis il traversait le champ d'herbes et il

retournait jusqu'à la maison où les enfants dormaient. Il restait un moment debout devant la porte de la maison. Il regardait le mince croissant un peu de travers dans le ciel noir. Un souffle léger venait

Les bergers

durcie par le soleil, elle résonnait sous les pieds comme une peau de tambour. Ici vivaient de drôles d'insectes en forme de brindilles, des scarabées, des scolopendres, des scorpions. Avec précaution, Gaspar retournait les vieilles pierres, pour voir les scorpions s'enfuir, la queue dressée. Gaspar ne les craignait pas. C'était un peu comme s'il était leur semblable, maigre et sec sur la terre poussiéreuse. Il aimait bien les dessins qu'ils laissaient dans la poussière, de petits chemins sinueux et fins comme les barbes des plumes d'oiseaux. Il y avait aussi les fourmis rouges, qui couraient vite sur les dalles de pierre, fuyant les rayons mortels du soleil. Gaspar les suivait du regard, et il pensait Les enfants allaient de plus en plus loin dans la vallée aussi avaient des choses à enseigner. C'étaient vallées. Gaspar partait tôt le matin, alors que les hautes sûrement des choses très petites et incroyables, quand herbes étaient encore pleines de rosée et que le soleil ne les cailloux devenaient grands comme des montagnes pouvait pas chauffer toutes les pierres et tout le sable et les touffes d'herbe hautes comme des arbres. Quand des dunes.

on regardait les insectes, on perdait sa taille et on Ses pieds nus se posaient sur les traces de la veille, commençait à comprendre ce qui vibrerait sans cesse suivaient les sentiers. Il fallait faire attention aux dans l'air et sur la terre. On oubliait tout le reste. épines cachées dans le sable, et aux silex tranchants. C'était peut-être pour cela que les jours étaient si longs Parfois Gaspar escaladait un gros rocher, au bout de la à Genna. Le soleil n'en finissait pas de rouler dans la vallée, et il regardait autour de lui. Il voyait la mince ciel blanc, le vent soufflait pendant des mois, des fumées qui montait droit dans le ciel. Il imaginait la années.

petite Khaf accroupie devant le feu, en train de faire Plus loin, quand on avait franchi une première cuire la viande et les racines.

colline, on arrivait dans le pays des termites. Gaspar et Plus loin encore, il voyait le nuage de poussière que Abel étaient arrivés là, un jour, et ils s'étaient arrêtés, faisait le troupeau en marchant. Conduites par le un peu effrayés. C'était un assez grand plateau de terre grand bouc Hatrous, les chèvres se dirigeaient vers le rouge, raviné de torrents à sec, où rien ne poussait, pas lac. En scrutant chaque coin de la vallée, Gaspar un arbuste, pas une herbe. Il y avait seulement la ville apercevait les autres enfants. Il les saluait de loin en des termites. faisant briller son petit miroir. Les enfants répon- Des centaines de tours alignées, faites de terre rouge, daient en criant :

avec des toits effilochés et des pans de mur en ruine. « Ha-hou ha ! » Certaines étaient très hautes, neuves et solides comme A mesure qu'on s'éloignait du centre de la vallée, la des gratte-ciel; d'autres paraissaient inachevées, ou terre devenait plus sèche. Elle était toute craquelée et

288 *Les bergers*

Les bergers brisées, avec des parois tachées de noir comme si elles pour appeler les gens de l'intérieur ; mais personne ne avaient brûlé.

répondait. Il n'y avait que le bruit du vent qui Il n'y avait pas de bruit dans cette ville. Abel chantonait en passant entre les tours de la ville, et le regardait, penché en arrière, prêt à s'enfuir : mais bruit de son cœur qui résonnait. Quand Gaspar frappa Gaspar avançait déjà le long des rues, au milieu des avec ses poings la haute muraille, Abel eut peur et hautes tours, en balançant sa fronde le long de sa s'enfuit. Mais la termitière restait silencieuse. Peut- jambe. Abel courut le rejoindre. Ensemble, ils circulè- être que ses habitants dormaient, tout entourés de vent rent à travers la ville. Autour des édifices, la terre était et de lumière, à l'abri dans leur forteresse. Gaspar prit dure et compacte comme si on l'avait foulée. Les tours une grosse pierre et il la lança de toutes ses forces n'avaient pas de fenêtres. C'étaient de grands immeu- contre la tour. La pierre brisa un morceau de la bles aveugles, debout dans la lumière violente du termitière en faisant un bruit de verre brisé. Dans les soleil, usés par le vent et par la pluie. Les forteresses débris de la muraille, Gaspar vit de drôles d'insectes étaient dures comme la pierre. Gaspar frappa contre qui se débattaient. Dans la poussière rouge, ils ressem- les murs avec son poing, puis essaya de les entamer blaient à des gouttes de miel. Mais le silence n'avait avec un caillou. Mais il ne parvenait à détacher qu'un pas cessé sur la ville, un silence qui pesait et menaçait peu de poudre rouge.

du haut de toutes les tours. Gaspar sentit la peur, Les enfants marchaient entre les tours, en regardant comme Abel. Il se mit à courir dans les rues de la ville, les murailles épaisses. Ils entendaient le sang battre aussi vite qu'il put. Quand il eut rejoint Abel, ils contre leurs tempes et la respiration siffler de leur redescendirent ensemble en courant vers la plaine bouche parce qu'ils se sentaient étrangers, et qu'ils d'herbes, sans se retourner.

avaient peur. Ils n'osaient pas s'arrêter. Au centre de la ville, il y avait une termitière encore plus haute que les Le soir, quand le soleil déclinait, les enfants s'as- autres. Sa base était large comme le tronc d'un seyaient près de la maison pour regarder la petite Khaf palmier, et les deux enfants l'un sur l'autre n'auraient danser. Antoine et Augustin fabriquaient des petites pu atteindre son sommet. Gaspar s'arrêta et contempla flûtes avec les roseaux de l'étang. Ils taillaient

plu- la termitière. Il pensait à ce qu'il y avait à l'intérieur de sieurs tubes de longueur différente, qu'ils liaient la tour, à ces gens qui vivaient tout en haut, suspendus ensemble avec des herbes. Quand ils commençaient à dans le ciel, mais qui ne voyaient jamais la lumière. La souffler dans les roseaux, la petite Khaf se mettait à chaleur les enveloppait, mais ils ne savaient pas où danser. Gaspar n'avait jamais entendu une musique était le soleil. Il pensait à cela, et aussi aux fourmis, comme celle-là. C'étaient seulement des notes qui aux scorpions, aux scarabées qui laissent leurs traces glissent, montant, descendant, avec des bruits aigus dans la poussière. Ils avaient beaucoup de choses à comme des cris d'oiseaux. Les deux garçons jouaient à enseigner, des choses étranges et minuscules, quand tour de rôle, se répondaient, se parlaient, toujours avec les journées duraient aussi longtemps qu'une vie. Alors les mêmes notes glissantes. Devant eux, la tête un peu il s'appuya contre le mur rouge, et il écouta. Il sifflait, inclinée, la petite Khaf faisait bouger ses hanches en

Les bergers

Les bergers cadence, le buste bien droit, les mains écartées le long les entendre. Mais Gaspar savait bien que les gens de son corps. Puis elle frappa le sol avec ses pieds nus, d'ailleurs ne pouvaient pas les apprendre. Pour les d'un mouvement rapide de la plante du pied et des apprendre, il fallait être à Genna, avec les bergers, avec talons, et cela faisait un roulement qui résonnait à le grand bouc Hatrous, le chien Noun, le renard Mîm, l'intérieur de la terre, comme des coups de tambour. avec toutes les étoiles au-dessus de vous, et, quelque Les garçons se levèrent à leur tour, et ils continuèrent à part dans le marécage gris, le grand oiseau au plumage jouer de la flûte en frappant le sol avec leurs pieds nus. couleur d'écume.

Ils jouèrent et la petite Khaf dansa ainsi, jusqu'à ce que C'était le soleil qui enseignait surtout, à Genna. Très le soleil se couche sur la vallée. Puis ils s'assirent à côté haut dans le ciel, il brillait et donnait sa chaleur aux du feu allumé. Mais Augustin partit de l'autre côté des pierres, il dessinait chaque colline, il mettait à chaque hautes herbes, là où vivaient le grand bouc noir et le chose son ombre. Pour lui, la petite Khaf fabriquait troupeau. Il continua à jouer tout seul là-bas, et le vent avec de la boue des assiettes et des plats qu'elle mettait apportait par moments les sons légers de la musique, à sécher sur les feuilles. Elle faisait aussi des sortes de les notes glissantes et frêles comme des cris d'oiseaux. poupées avec de la boue, qu'elle coiffait de brins Dans le ciel presque noir, les enfants regardaient d'herbe et qu'elle habillait avec des bouts de chiffon passer un avion à réaction. Il brillait très haut comme Puis elle s'asseyait et elle regardait le soleil cuire les un moucheron d'étain, et derrière lui son sillage blanc

poteries et les poupées, et sa peau devenait couleur de s'élargissait, fendait le ciel en deux.

terre aussi, et ses cheveux ressemblaient à de l'herbe. Peut-être que l'avion avait aussi des choses à ensei- Le vent parlait souvent, lui-même. Ce qu'il ensei- gner, des choses que ne savent pas les oiseaux. gnait n'avait pas de fin. Cela venait d'un côté de la Il y avait beaucoup de choses à apprendre, ici à vallée, vous traversait et partait vers l'autre côté, Genna. On ne les apprenait pas avec les paroles, passait comme un souffle à travers votre gorge et votre comme dans les écoles des villes ; on ne les apprenait poitrine. Invisible et léger, cela vous emplissait, vous pas de force, en lisant des livres ou en marchant dans gonflait, sans jamais vous rassasier. Quelquefois, Abel les rues pleines de bruit et de lettres brillantes. On les et Gaspar s'amusaient à retenir leur respiration, en se apprenait sans s'en apercevoir, quelquefois très vite, bouchant le nez. Ils faisaient comme s'ils étaient en comme une pierre qui siffle dans l'air, quelquefois très plongée sous la mer, très profond, à la recherche du lentement, journée après journée. C'étaient des choses corail. Ils résistaient plusieurs secondes, comme cela, très belles, qui duraient longtemps, qui n'étaient la bouche et le nez fermés. Puis, d'un coup de talon, ils jamais pareilles, qui changeaient et bougeaient tout le remontaient à la surface, et le vent entraît à nouveau temps. On les apprenait, puis on les oubliait, puis on dans leurs narines, le vent violent qui enivre. La petite les apprenait encore. On ne savait pas bien comment Khaf essayait un peu, elle aussi, mais ça lui donnait le elles venaient : elles étaient là, dans la lumière, dans le hoquet

ciel, sur la terre, dans les silex et les parcelles de mica, Gaspar pensait que s'il arrivait à comprendre tous dans le sable rouge des dunes. Il suffisait de les voir, de les enseignements, il serait pareil au grand bouc

Les bergers

Les bergers Hatrous, très grand et plein de force sur la terre faisant siffler les lanières de leurs frondes. Les autres poussièreuse, avec ces yeux qui jetaient des éclairs enfants jetaient des branches sèches dans le feu et verts. Il serait comme les insectes aussi, et il pourrait bientôt de grandes flammes claires jaillirent. En quel- construire de grandes maisons de boue, hautes comme ques secondes, le ciel fut obscurci. Le nuage des des phares, avec juste une fenêtre au sommet, d'où on insectes passait lentement devant le soleil, couvrant la verrait toute la vallée de Genna.

terre d'ombre. Les insectes frappaient le visage des Ils connaissaient bien ce pays, maintenant. Rien enfants, griffaient leur peau avec leurs pattes dente- qu'avec la plante de leurs pieds, ils auraient pu dire où

lées. A l'autre bout du champ d'herbes, le troupeau ils étaient. Ils connaissaient tous les bruits, ceux qui fuyait vers les dunes, et le grand bouc noir reculait en vout avec la lumière du jour, ceux qui naissent dans la piétinant la terre avec fureur. Gaspar courait sans nuit. Ils savaient où trouver les racines et les herbes s'arrêter, la fronde tournant au-dessus de sa tête bonnes à manger, les fruits âpres des arbustes, les comme une hélice. Le vrombissement continu des ailes fleurs sucrées, les graines, les dattes, les amandes des insectes résonnait dans ses oreilles et il continuait sauvages. Ils connaissaient les chemins des lièvres, les à courir sans voir où il allait, en frappant dans l'air lieux où les oiseaux s'asseyaient, les œufs dans les nids. avec sa lanière. Interminablement, le nuage tournoyait Quand Abel revenait, à la nuit tombante, les chiens autour de la plaine d'herbes, comme s'il cherchait un sauvages aboyaient pour réclamer leur part des endroit où s'abattre. Les nappes brunes des insectes se entraînaient. La petite Khaf leur jetait des tisons ardents déroulaient, oscillaient, se recouvraient. Par endroits, pour les éloigner. Elle serrait le renard Mîm dans sa les insectes tombaient sur le sol, puis recommençaient chemise. Seul le chien Noun avait le droit de s'appro- à voler lourdement, ivres de leur propre bruit. Les cher, parce qu'il était l'ami d'Augustin. joues et les mains d'Abel étaient marquées de zébrures Quand le vol de sauterelles arriva, c'était un matin, sanglantes, et il courait sans reprendre haleine, alors que le soleil était déjà haut dans le ciel. C'est Mîm entraîné par le mouvement de sa fronde. Chaque fois qui les entendit le premier, bien avant qu'elles aient que sa lanière frappait dans le nuage vivant, il poussait apparu au-dessus de la vallée. Il s'arrêta devant la un cri, et Gaspar lui répondait.

porte de la maison, les oreilles tendues, le corps Mais le vol des sauterelles ne s'arrêtait pas. Peu à tremblant. Puis le bruit arriva, et les enfants s'immobi- peu, il s'éloignait au-dessus du marécage, toujours se lisèrent à leur tour.

balançant, hésitant, il fuyait vers les collines de pier- C'était un nuage bas, couleur de fumée jaune, qui res. Déjà les derniers insectes remontaient dans l'air et avançait en flottant au-dessus des herbes. Tous les le ciel se vidait. Le bruit crissant diminuait, s'en allait. enfants se mirent à crier soudain, à courir à travers la Quand la lumière du soleil reparut, les enfants retour- vallée, tandis que le nuage se balançait, hésitait, tour- nèrent vers la maison, épuisés. Ils s'allongèrent par billonnait sur place au-dessus des herbes, et le bruit terre, la gorge sèche, le visage tuméfié. grinçant des milliers d'insectes emplissait l'espace. Puis les plus jeunes enfants partirent en criant à Abel et Gaspar couraient au-devant du nuage, en travers les hautes herbes, pour ramasser les sauterelles

assommées. Ils revinrent en portant des brassées d'insectes. Assis autour des braises chaudes, les enfants mangèrent les sauterelles jusqu'au soir. Pour les chiens sauvages aussi, ce jour-là, il y eut un grand festin parmi les herbes hautes.

Combien de jours avaient passé ? La lune avait grossi, puis était redevenue un mince croissant couché au-dessus des collines. Elle avait disparu quelque temps du ciel noir, et quand elle était revenue, les enfants l'avaient saluée à leur manière, en poussant des cris et en faisant des révérences. Maintenant, elle était à nouveau ronde et lisse dans le ciel nocturne, et elle baignait la vallée de Genna de sa lumière douce, un peu bleue. Il y avait quelque chose d'étrange dans sa lumière pourtant. Il y avait comme du froid et du silence. Les enfants se couchaient tôt dans la maison, mais Gaspar restait longtemps assis sur le seuil, à regarder *la lune qui flottait dans le ciel. Abel aussi*

était inquiet. Le jour, il partait seul très loin, et personne ne savait où il allait. Il partait en balançant sa fronde d'herbe le long de sa cuisse, et il ne revenait qu'à la nuit tombante. Il ne rapportait plus de viande, seulement de temps à autre de maigres petits oiseaux aux plumes souillées qui ne calmaient pas la faim. La nuit, il se couchait avec les autres enfants à l'intérieur de la maison, mais Gaspar savait qu'il ne dormait pas ; il écoutait les bruits des insectes et les chants des crapauds autour de la maison.

296 *Les bergers*

Les bergers Les nuits étaient froides. La lune brillait avec force, Il donna une baguette à Gaspar et garda l'autre dans sa sa lumière était comme du givre. Le vent froid brûlait main droite.

le visage de Gaspar tandis qu'il contemplait la vallée Maintenant, il marchait vite sur le sol caillouteux. Il éclairée. Chaque fois qu'il expirait, la vapeur fumait en marchait penché en avant, sans faire de bruit, le visage sortant de ses narines. Tout était sec et froid, dur, sans aux aguets. Gaspar le suivait en imitant ses gestes. Au ombre. Gaspar voyait avec netteté tous les dessins sur début il ne savait pas qu'ils avaient commencé la la face de la lune, les taches sombres, les fissures, les chasse à Nach. Peut-être qu'Abel avait aperçu les cratères. traces d'un lièvre du désert, et qu'il allait bientôt faire tourner sa fronde. Mais cette nuit-là, tout était Les chiens sauvages ne dormaient pas. Ils rôdaient différent. La lumière était douce et froide, et l'enfant tout le temps à travers la plaine éclairée, en poussant marchait silencieusement, la longue baguette dans sa des grognements et des jappements. La faim rongait main droite. Seul Nach le serpent, qui glisse lentement leurs ventres, et ils cherchaient en vain des restes de dans la poussière en lançant ses anneaux, pareil aux nourriture. Quand

ils s'approchaient trop de la mai- racines des arbres, habitait dans cette région de son, Gaspar leur jetait des pierres. Ils faisaient des Genna.

bonds en arrière en grondant, puis ils revenaient. Gaspar n'avait jamais vu Nach. Il l'avait seulement Cette nuit-là, Abel décida de faire la chasse à Nach le entendu, la nuit, parfois, quand il passait près du serpent. Vers le milieu de la nuit, il se leva et vint troupeau. C'était le même bruit qu'il avait entendu la rejoindre Gaspar. Debout à côté de lui, il regarda la première fois, quand il avait franchi le mur de pierres vallée éclairée par la lune. Le froid était intense, les sur le chemin de Genna. La petite Khaf lui avait pierres micassées étincelaient et les hautes herbes montré comment danse le serpent, en balançant sa luisaient comme des lames. Il n'y avait pas de vent. La tête, et comment il rampe lentement sur le sol. En lune semblait très proche, comme s'il n'y avait rien même temps, elle disait : « Nach ! Nach ! Nach ! Nach ! entre la terre et le ciel, et qu'on touchait le vide. Autour Nach! » et avec sa bouche elle imitait le bruit de de la lune, les étoiles ne scintillaient pas. crécelle qu'il fait avec le bout de sa queue contre les Abel fit quelques pas, puis il se retourna et regarda pierres et sur les branches mortes.

Gaspar pour lui demander de venir avec lui. La clarté Cette nuit-là était vraiment la nuit de Nach. Tout de la lune peignait son visage en blanc, et ses yeux était comme lui, froid et sec, brillant d'écaillés. Quel- étaient allumés dans l'ombre des orbites. Gaspar prit que part, au pied des collines de pierres, sur les dalles sa fronde d'herbe et il marcha avec lui. Mais ils ne froides, Nach faisait glisser son long corps et goûtait la traversèrent pas le champ d'herbes. Ils longèrent le poussière avec la pointe de sa langue double. Il marécage, dans la direction des collines de pierres. cherchait une proie. Lentement, il descendait vers le Quand ils passèrent devant des arbustes, Abel noua troupeau des moutons et des chèvres, s'arrêtant de sa lanière autour de son cou. Avec son petit couteau, il temps à autre, immobile comme une racine, puis coupa deux longues branches qu'il émonda avec soin. repartant.

Les bergers

Les bergers Gaspar s'était séparé d'Abel. A présent, ils mar chaient de front, à quelques mètres de distance. Pen- Nach descendait lentement de l'acacia, chaque écaille de sa peau luisant comme du métal.

chés en avant, ils avaient plié les genoux, et ils faisaient de lents mouvements du buste et des bras, Gaspar ne pouvait plus bouger. Il regardait fixement comme s'ils nageaient. Leurs yeux s'étaient accoutu- le serpent qui n'en finissait pas de glisser le long de la mès à la lumière de la lune, ils étaient froids et pâles branche, puis qui

s'enroulait autour du tronc et des- comme elle, ils voyaient chaque détail sur la terre, cendait vers le sol. Sur la peau du serpent, chaque dessin brillait avec netteté. Le corps glissait vers le chaque pierre, chaque fissure.

bas, presque sans toucher le tronc de l'arbre, et au bout C'était un peu comme à la surface de la lune. Ils du corps il y avait la tête triangulaire aux yeux pareils avançaient lentement sur le sol nu, entre les rochers à du métal. Nach descendait longuement, sans bruit. cassés et les crevasses noires. Au loin, les collines Gaspar n'entendait que les coups de son propre cœur déchiquetées comme les bords d'un volcan luisaient qui frappaient fort dans le silence. La lumière de la contre le ciel noir Tout autour d'eux, ils voyaient les lune étincelait sur les écailles de Nach, sur ses pupilles étincelles du mica, du gypse, du sel gemme. Les deux dures.

enfants marchaient avec des gestes ralentis, au milieu du pays de pierre et de poussière. Leurs visages et leurs Gaspar dut faire un mouvement, parce que Nach mains étaient très blancs, et leurs vêtements étaient s'arrêta et dressa la tête. Il regarda le jeune garçon, et phosphorescents, teintés de bleu.

Gaspar sentit son corps se glacer. Il aurait voulu crier, appeler Abel, mais sa gorge ne laissait passer aucun C'était ici, le pays de Nach.

son. Il ne respirait plus. Au bout d'un long moment, Les enfants le cherchaient, examinant le terrain Nach reprit son mouvement. Quand il toucha à terre, mètre par mètre, écoutant tous les bruits. Abel s'écarta c'était comme de l'eau qui coulait dans la poussière, un davantage de Gaspar, parcourant un grand cercle très long ruisseau d'eau pâle qui sortait lentement du autour du plateau calcaire. Même quand il fut très tronc de l'arbre. Gaspar entendit le bruit de sa peau loin, Gaspar voyait la buée qui brillait devant son qui frottait sur la terre, un crissement léger, électrique, visage, et il entendait le bruit de son souffle ; tout était pareil au vent sur les feuilles mortes.

net et précis, à cause du froid.

Gaspar resta sans bouger jusqu'à ce que Nach ait Maintenant Gaspar avançait à travers les broussail- disparu. Alors il commença à trembler, si violemment les, le long d'un ravin. Tout d'un coup, alors qu'il qu'il dut s'asseoir par terre pour ne pas tomber. Il passait près d'un arbre sans feuilles, un acacia brûlé sentait encore sur son visage le regard dur de Nach, il par la sécheresse et le froid, le jeune garçon tressaillit. voyait encore le mouvement d'eau froide du corps Il s'arrêta, le cœur battant, parce qu'il avait entendu le glissant le long de l'arbre. Gaspar resta longtemps, même bruit de froissement, le « Frrrrt-frrrrt » qui immobile comme une pierre, écoutant les coups de son avait résonné le jour où il avait franchi le vieux mur de cœur dans sa poitrine. Au-dessus de la terre, la lune pierres sèches. Juste au-dessus

de sa tête, il vit Nach le très ronde éclairait le ravin désert. serpent qui déroulait son corps le long d'une branche. Gaspar entendit Abel qui l'appelait. Il sifflait très

Les bergers

Les bergers doucement entre ses dents, mais l'air sonore rendait le lançant ses anneaux de côté, et en haut de son cou bruit très proche. Puis Gaspar entendit le bruit de ses dressé, sa tête se balançait pour suivre la danse. pas. Le jeune garçon approchait si vite que ses pieds Quand Nach ne fut qu'à quelques mètres des enfants, semblaient effleurer à peine le sol. Gaspar se leva et ils accélérèrent le mouvement de leur danse. Mainte- rejoignit Abel. Ensemble ils suivirent le ravin, sur les nant Abel parlait. C'est-à-dire qu'il parlait en même traces de Nach.

temps qu'il sifflait entre ses dents, et cela faisait des Abel recommença à siffler, et Gaspar comprit que bruits étranges et rythmés, avec des explosions violen- c'était pour Nach; il l'appelait comme cela, douces et des grincements, comme une musique de vent ment, en faisant un bruit continu et monotone. Dans qui résonnait à travers le plateau rocheux jusqu'aux les cachettes entre les racines des acacias, Nach perce- collines lointaines et jusqu'aux dunes. C'étaient des vait le sifflement, et il tendait son cou en balançant sa paroles comme les craquements des pierres dans le tête triangulaire. Son corps glissait sur lui-même, froid, comme le chant des insectes, comme la lumière s'enroulait. Inquiet, Nach cherchait à comprendre d'où de la lune, des paroles fortes et dures qui semblaient recouvrir toute la terre.

venait le sifflement, mais la vibration aiguë l'entou- rait, semblait venir de tous les côtés à la fois. C'était Nach suivait les paroles et le bruit des pieds nus frappant la terre, et son corps oscillait sans cesse. Au une onde étrange qui l'empêchait de s'enfuir, l'obli- sommet de son cou, sa tête triangulaire tremblait. geait à nouer son corps.

Lentement, Nach se replia en arrière, en basculant un Quand les deux enfants apparurent, hautes silhouet- peu sur le côté. Les enfants dansaient à moins de deux tes blanches dans la lumière de la lune, Nach frappa mètres de lui. Il resta ainsi un long moment, tendu et avec colère sa queue contre les cailloux, et cela fit un vibrant. Puis, soudain, comme un fouet il se détendit et crépitement d'étincelles. La peau de Nach semblait frappa. Abel avait vu le mouvement, il sauta de côté. phosphorescente. Elle bougeait à peine, comme un En même temps, sa baguette siffla et toucha le serpent frisson, sur le sol de poussière. Le corps se déroulait sur près de la nuque. Nach se replia en soufflant, tandis place, glissant sur les graviers, s'étirant, se dévidant, et que les enfants dansaient autour de lui. Gaspar n'avait Gaspar regardait à nouveau la tête triangulaire aux plus peur, à présent.

Quand Nach frappa dans sa yeux sans paupières. Il sentait le même froid que tout à direction, il fit seulement un pas de côté, et à son tour il l'heure qui engourdissait ses membres et arrêta son essai de cingler le serpent à la tête. Mais Nach s'était espris. Abel se pencha en avant et se mit à siffler plus replié aussitôt, et la baguette souleva un peu de fort, et Gaspar l'imita. Tous les deux, ils commencèrent à danser la danse de Nach, avec des gestes ralentis. Il ne fallait pas s'arrêter de siffler et de parler, même de nageurs. Leurs pieds glissaient sur le sol, en avant, en respirant, pour que toute la nuit résonne. C'était en arrière, en frappant des talons. Leurs bras tendus une musique comme le regard, une musique sans traçaient des cercles, et la baguette sifflait aussi dans faiblesse, qui retenait Nach sur le sol et l'empêchait de l'air. Nach continua à avancer vers les enfants, en s'en aller. Par la peau de son corps, elle entraînait en lui et

302 *Les bergers*

lui donnait des ordres, la musique froide et mortelle qui ralentissait son cœur et déviait ses mouvements. Dans sa bouche, le venin était prêt, il gonflait ses glandes; mais la musique des enfants, leur danse ondulante était plus puissante encore, elle les mettait hors d'atteinte.

Nach enroula son corps autour d'un rocher, pour mieux fouetter l'air avec sa tête. Devant lui, les silhouettes blanches des enfants bougeaient sans cesse, et il sentit la fatigue. Plusieurs fois, il lança sa tête en avant pour mordre, mais son corps retenu par le rocher était trop court et il frappait seulement la poussière. Ensuite tout changea très vite à Genna. C'était le palpable. Chaque fois les baguettes sifflèrent en soleil qui brillait plus fort dans le ciel sans nuages, et la faisant craquer ses vertèbres cervicales. La chaleur devenait insupportable dans l'après-midi. A la fin, Nach quitta son point d'appui. Son long Tout était électrique. On voyait tout le temps des corps se dérouler sur le sol, s'étendit dans toute sa étincelles sur les pierres, on entendait le crépitement beauté, étincelant comme une armure et moiré comme du sable, des feuilles d'herbe, des épines. L'eau du lac du zinc. Les dessins réguliers sur son dos paraissaient avoir changé, elle aussi. Opaque et lourde, couleur de des yeux. Les osselets de sa queue vibraient en faisant métal, elle renvoyait la lumière du ciel. Il n'y avait plus une musique aiguë et sèche qui se mêlait aux siffles- d'animaux dans la vallée, seulement des fourmis et les vents et aux rythmes des pieds des enfants. Il redressa scorpions qui vivaient sous les pierres. La poussière peu à peu sa tête, en haut de son cou vertical. Abel était venue ; elle montait dans l'air quand on marchait, cessa de siffler et marcha vers lui, levant haut sa mince une poussière âcre et dure qui faisait mal. baguette, mais Nach ne bougea pas. Sa tête en angle Les enfants dormaient dans la journée, fatigués

par droit avec son cou resta tournée vers l'image blanche la lumière et la sécheresse. Parfois, ils se réveillaient, de celui qui s'approchait, qui arrivait. D'un seul coup traversés par une inquiétude nouvelle. Ils sentaient net, Abel frappa le serpent et lui brisa la nuque. l'électricité dans leurs corps, dans leurs cheveux. Ils Ensuite il n'y eut plus du tout de bruit sur le plateau couraient comme les chiens sauvages, sans but, à la calcaire. Seulement, de temps en temps, le passage du recherche d'une proie peut-être. Mais il n'y avait plus vent froid dans les buissons et à travers les branches de lièvres ni d'oiseaux. Les animaux avaient quitté des acacias. La lune était haut dans le ciel noir, les Genna sans qu'ils s'en rendent compte. Pour calmer étoiles ne scintillaient pas. Abel et Gaspar restèrent un leur faim, ils cueillaient les herbes aux feuilles larges et instant à regarder le corps du serpent allongé sur la amères, ils déterraient les racines. La petite Khaf terre, puis ils jetèrent leurs baguettes et ils retournèrent- faisait à nouveau provision de graines poivrées pour le rent vers Genna.

départ. La seule nourriture était le lait des chèvres

Les bergers

Les bergers

qu'ils partageaient avec le renard Mîm. Mais le trou- et ses yeux brillaient de fièvre. Bien qu'il ne le lui ait peau était devenu nerveux. Il partait vers les collines, pas demandé, Gaspar marcha derrière lui, armé de sa et il fallait aller de plus en plus loin pour traire les propre fronde. Ils se dirigèrent vers le marécage où chèvres. Augustin ne pouvait plus approcher le grand poussaient des papyrus. Gaspar vit que l'eau du maré- bouc noir. Hatrous grattait le sol avec colère, en faisant cage avait baissé, et qu'elle était couleur de boue. Les jaillir des nuages de poussière. Chaque jour, il condui- moustiques dansaient autour du visage des enfants, ei sait le troupeau plus loin, vers le haut de la vallée, là où c'était le seul bruit de vie à cet endroit. Abel entra dans commençaient les collines, comme s'il allait donner le l'eau et marcha vite. Gaspar le perdit de vue. Il signal du départ.

continua seul, enfonçant dans la boue du marécage. Les nuits étaient si froides que les enfants n avaient Entre les roseaux, il voyait la surface de l'eau, opaque plus de force. Il fallait rester serrés les uns contre les et dure. La lumière jetait des éclats éblouissants, et la autres, sans bouger, sans dormir. On n'entendait plus chaleur était si forte qu'il avait du mal à respirer. La les cris des insectes. On n'entendait plus que le vent sueur coulait sur son visage et sur son dos, son cœur qui soufflait, et le bruit des pierres qui se contrac- battait fort dans sa poitrine. Gaspar se hâtait, parce taient.

que tout à coup il avait compris ce que cherchait Abel. Gaspar pensait qu'il allait se passer quelque chose, Soudain, entre les roseaux, il

aperçut l'oiseau blanc mais il ne comprenait pas ce que ce serait. Il restait qui était roi de Genna. Les ailes ouvertes, il était allongé sur le dos toute la nuit, près de la petite Khaf immobile à la surface de l'eau, si blanc qu'on aurait dit enroulée dans sa veste de toile. La petite fille ne une tache d'écume. Gaspar s'arrêta et regarda l'oiseau, dormait pas, elle non plus ; elle attendait, en serrant plein d'une joie qui gonflait tout son corps. L'oiseau contre elle le renard.

blanc était bien tel qu'il l'avait vu la première fois, Ils attendaient tous. Même Abel ne partait plus à la inaccessible et entouré de lumière comme une appari- chasse. La fronde d'herbe autour de son cou, il restait tion. Gaspar pensait qu'au centre du marécage il couché devant la porte de la maison, les yeux tournés gouvernait silencieusement la vallée, les herbes, les vers les collines éclairées par la lune. Les enfants collines et les dunes, jusqu'à l'horizon; peut-être qu'il étaient seuls à Genna, seuls avec le troupeau et les saurait éteindre la fatigue et la sécheresse qui chiens sauvages qui gémissaient à voix basse dans régnaient partout, peut-être qu'il allait donner ses leurs trous de sable ordres et que tout redeviendrait comme avant. Le jour, le soleil brûlait la terre. L'eau du lac avait Quand Abel apparut à quelques mètres seulement, un goût de sable et de cendres Quand les chèvres l'oiseau tourna la tête et regarda avec étonnement. avaient bu, elles sentaient une fatigue dans leurs Mais il resta immobile, ses grandes ailes blanches membres, et leurs yeux sombres étaient pleins de ouvertes au-dessus de l'eau brillante. Il n'avait pas sommeil. Leur soif n'était pas apaisée.

peur. Gaspar ne regardait plus l'oiseau. Il vit le jeune Un jour, vers midi, Abel quitta la maison avec sa garçon qui levait son bras au-dessus de sa tête, et au fronde d'herbe au bout du bras. Son visage était tendu,

306 *Les bergers*

Les bergers

bout du bras, la longue lanière verte commençait à la plaine d'herbes, la tache lisse du lac. Près de l'eau, il tourner, en faisant son chant mortel.

vit la petite maison de boue et la colonne de fumée « Il va le tuer ! » pensa Gaspar. Et il s'élança soudain bleue qui montait droit dans le ciel. Il essaya d'aperce- vers lui. De toutes ses forces, il courait dans le voir la silhouette de la petite Khaf assise près du feu, marécage vers Abel, en bousculant les tiges des papy- mais il était trop loin, et il ne vit personne. D'ici, en rus. Il arriva sur Abel au moment où la pierre allait haut de la colline, le marécage semblait minuscule, un partir, et les deux enfants tombèrent dans la boue, miroir terne où se reflétaient les tiges noires des tandis que l'ibis blanc frappait l'air de ses ailes et

roseaux et des papyrus. Gaspar entendit les jappe- prenait son envol. ments des chiens sauvages, et un nuage de poussière Gaspar serrait le cou d'Abel pour le maintenir dans grise s'éleva quelque part au bout de la vallée, là où le la boue. Le jeune berger était plus mince que lui, mais grand bouc Hatrous marchait devant son troupeau. plus agile et plus fort. En un instant, il se libéra de la Cette nuit-là, Gaspar dormit trois heures, lové dans prise, et il recula de quelques pas dans le marécage. Il un creux de rocher. Le froid intense avait engourdi la s'arrêta et regarda Gaspar, sans prononcer une parole. douleur de sa blessure, et la fatigue avait rendu son Son visage sombre et ses yeux étaient pleins de colère. corps lourd et insensible comme une pierre. Il fit tourner sa fronde au-dessus de sa tête, et lâcha C'est le vent qui réveilla Gaspar, juste avant l'aurore. la lanière. Gaspar se baissa, mais le caillou heurta son Ce n'était pas le même vent que d'habitude. C'était un épaule gauche et le jeta dans l'eau comme un coup de souffle chaud, électrique, qui venait de loin au-delà des poing. Un deuxième caillou siffla près de sa tête. collines de pierres. Il arrivait en suivant les vallées et Gaspar avait perdu sa fronde en luttant dans le les ravins, hurlant à l'intérieur des cavernes, sur les marécage et il dut s'enfuir. Il se mit à courir entre les roches éoliennes, un vent violent et plein de menace. roseaux. La colère, la peur, et la douleur faisaient Gaspar se leva à la hâte, mais le vent l'empêchait de comme un grand bruit dans sa tête. Il courait le plus marcher. En luttant, penché en avant, Gaspar suivit un vite qu'il pouvait en zigzaguant pour échapper à Abel. ravin étroit barré par des murs de pierres sèches Quand il regagna la terre ferme, à bout de souffle, il effondrés. Le vent le poussa le long du ravin, jusqu'à vit qu'Abel ne l'avait pas suivi. Gaspar s'assit par terre, une route. Gaspar se mit à courir sur la route, sans voir caché par les touffes de roseaux, et il resta longtemps, où il allait. Maintenant le jour était levé, mais c'était jusqu'à ce que son cœur et ses poumons aient retrouvé une lumière étrange, rouge et grise, qui naissait de leur calme. Il se sentait triste et fatigué, parce qu'il partout à la fois, comme s'il y avait un incendie. La savait maintenant qu'il ne pourrait plus retourner terre n'était plus qu'une nappe de poussière qui glis- auprès des enfants. Alors, quand le soleil fut tout près sait dans le vent horizontal. Elle était irréelle, elle de l'horizon, il prit le chemin des collines, et il fondait comme un gaz. La poussière dure aux grains s'éloigna de Genna.

acérés frappait les rochers, les arbres, les herbes, elle rongeait de ses millions de mandibules, elle usait et Il ne se retourna qu'une fois, quand il arriva en haut écorchait la peau Gaspar courait sans reprendre de la première colline. Il regarda longuement la vallée,

Les bergers haleine, et de temps en temps il agitait les bras en vagues immobiles. La terre, les pierres, les arbres criant, comme faisaient les enfants pour éloigner le étaient couverts de poussière rouge. Loin, près de nuage de sauterelles. Il courait pieds nus sur la route, l'horizon, il y avait une drôle de tache trouble dans le les yeux à demi fermés, et la poussière rouge courait ciel, comme une fumée qui fuyait. Gaspar regarda plus vite que lui. Pareilles à des serpents, les trombes autour de lui et il vit que la vallée de Genna avait de sable glissaient entre ses jambes, l'enveloppaient, disparu. Elle était perdue maintenant, quelque part de tourbillonnaient, recouvraient la route en longs tor- l'autre côté des collines, inaccessible, comme si elle rents. Gaspar ne voyait plus les collines, ni le ciel. Il ne n'avait pas existé.

voyait que cette lueur trouble dans l'espace, cette Le soleil apparut. Il brillait, et sa chaleur douce lumière étrange et rouge qui entourait la terre. Le vent pénétra dans le corps de Gaspar. Il fit quelques pas sur sifflait et criait le long de la route, il poussait Gaspar et la route, en secouant la poussière de ses cheveux et de le faisait chanceler en frappant son dos et ses épaules. ses habits. Au bout de la route, un village de brique La poussière entra par sa bouche et ses narines, le rouge était éclairé par la lumière du jour. suffoquait. Plusieurs fois Gaspar tomba sur la route, Puis un camion arriva, les phares allumés. Le gron- arrachant la peau de ses mains et de ses genoux. Mais il dement de son moteur grandit, et Gaspar s'écarta. Le ne sentait pas la douleur. Il fuyait en courant, les bras camion passa à côté de lui sans s'arrêter, dans un repliés devant lui, cherchant du regard un endroit où nuage de poussière rouge, et continua vers le village. s'abriter.

Gaspar marchait sur le sable chaud, le long de la route. Il courut comme cela plusieurs heures, perdu dans la Il pensa aux enfants qui suivaient le bouc Hatrous à tempête de sable. Puis, sur le bas-côté de la route, il vit travers les collines et les plaines caillouteuses. Le la forme indécise d'une cabane. Gaspar poussa la porte grand bouc noir devait être en colère à cause du vent et et entra. La cabane était vide. Il referma la porte, de la poussière, parce que les enfants avaient trop s'accroupit contre le mur et mit sa tête à l'intérieur de tardé à partir. Abel était au-devant du troupeau, sa sa chemise.

longue lanière verte balançant au bout de son bras. De Le vent dura longtemps. La lueur rouge éclairait temps en temps, il criait : « Ya ! Yah ! » et les autres l'intérieur de la cabane. La chaleur rayonnait du sol, enfants lui répondaient. Les chiens sauvages tout du plafond, des parois, comme à l'intérieur d'un four. jaunes de poussière couraient en faisant leurs grands Gaspar resta sans bouger, respirant à peine, le cœur cercles, et ils criaient aussi.

battant très lentement comme s'il allait mourir. Ils passaient à travers les dunes rouges, ils allaient Quand le vent cessa, il y eut un grand

silence, et la vers le nord, ou vers l'est, à la recherche de l'eau poussière commença à retomber lentement sur la nouvelle. Peut-être que plus loin, quand on avait terre. La lueur rouge s'éteignit peu à peu. franchi un mur de pierres sèches, on trouvait une autre Gaspar sortit de la cabane. Il regarda autour de lui, vallée, pareille à Genna, l'œil de l'eau brillant au sans comprendre. Dehors, tout avait changé. Les dunes milieu d'un champ d'herbes. Les hauts palmiers se de sable étaient debout sur la route, pareilles à des balançaient dans le vent, et là, on pouvait construire

Les bergers

une maison avec des branches et de la boue. Il y aurait des plateaux et des ravins où vivent les lièvres du désert, des clairières d'herbe où vont s'asseoir les oiseaux avant l'aube. Au-dessus du marécage, il y aurait peut-être même un grand oiseau blanc qui volerait penché sur la terre comme un avion qui tourne

Gaspar ne regardait pas la ville où il entrait maintenant. Il ne voyait pas les murs de brique, ni les fenêtres fermées par des rideaux de métal. Il était encore à Genna, il était encore avec les enfants, avec la petite Khaf et le renard Mîm, avec Abel, Antoine, Augustin, avec le grand bouc Hatrous et le chien Noun. Il était *Mondo*

bien avec eux, sans avoir besoin de paroles, au moment même où il entrait dans le bureau de la gendarmerie et *Lullaby*

où il répondait aux questions d'un homme assis der- *La montagne du dieu vivant*

rière une vieille machine à écrire :

La roue d'eau

« Je m'appelle Gaspar... Je me suis perdu... » *Celui qui n'avait jamais vu la mer*

Hazaran

Peuple du ciel

Les bergers